

# Supporters insupportables ?

Analyse sociologique d'une pratique transgressive de l'espace public dans un quartier populaire du centre-ville de Saint-Denis.

Théoxane Camara, juin 2019  
sous la direction de Christine Bellavoine



Des enfants qui jouent sur la dalle de l'îlot 8. *Source* : Photographe Penelope<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> <http://www.penelopethomaidi.com/gallery-category/reportage/#ilot-8>

## Table des matières

Introduction.....	4
Chapitre 1. Le quartier Basilique et l'îlot 8, d'un projet de renouvellement urbain à l'autre....	8
I- Le centre-ville de Saint-Denis : miroir de l'évolution de la ville.....	8
A- « D'une population ouvrière à une population pauvre ».....	8
B- La rénovation du centre-ville Basilique comme projet de mixité sociale et refondation de l'identité de la ville.....	9
1) La « ZAC Basilique » : d'une volonté publique de mixité sociale et sa mise en œuvre.....	11
2) ... au « retour à la normale » : la banalisation d'un quartier populaire d'habitat social.	12
3) Les caractéristiques actuelles de la population du quartier Basilique. ....	13
II- L'îlot 8 : un espace « central et marginal » au cœur d'un nouveau projet de renouvellement urbain (ANRU 2). ....	14
A- Le « zoom îlot 8 » : « améliorer la qualité de vie », un enjeu du projet de rénovation urbaine.....	14
B- Les « rez-de-dalle » : une configuration de l'espace favorisant la « convivialité urbaine » remise à l'honneur ?.....	17
Chapitre 2. La face sombre de vie sociale sur l'îlot 8 : problèmes d'entretien, sentiment d'insécurité et « repli sur soi ».....	22
I- Un sentiment de délaissement partagé.....	22
A- Du constat quotidien de saleté et manque d'entretien au sentiment d'habiter un quartier abandonné.....	22
B- Des enfants livrés à eux-mêmes, signe d'un quartier « malade » ?.....	24
II- Du « Passage 8 de la drogue » à l'« îlot 8 de la drogue » : un quartier accaparé par les dealers ?.....	27
A- Les habitantes critiques (et inquiètes). ....	27
B- Les habitants usagers de la dalle.....	31
C- La racialisation du conflit de générations.....	33
III- La perte du lien social : un certain « repli sur soi » constaté, une plus forte vie de quartier souhaitée.....	36
A- Le repas de quartier : à la recherche d'une vie locale perdue ?.....	36
B- Des relations de voisinage discrètes. ....	37
C- Le souci de réinstaurer un dialogue entre les habitants. ....	39
IV- Les idées d'aménagement de la dalle, un révélateur des problèmes du quartier ? ....	40
A- Une réelle mobilisation des habitants de l'îlot 8 sur les questions d'aménagements ; entre souhait de fermeture et d'ouverture. ....	40

B-	La dalle, un espace à « potentiel » : les enfants d’abord ? .....	43
Chapitre 3.	La Maison Jaune : « réamener la vie » sur la dalle ? .....	47
I-	La Maison Jaune : un projet au cœur du développement de la vie sociale locale.....	47
A-	Du LCR à « la Maison Jaune » : « <i>un nouveau chapitre pour le quartier</i> » ? .....	47
B-	Le « dedans-dehors » : un fonctionnement intermédiaire qui nuit à l’image de la Maison Jaune ?.....	49
C-	Un important acteur de la vie locale.....	52
1)	Une « <i>MJC numéro 2</i> » ?.....	52
2)	Un support de vie sociale locale : festivités, rencontres, débats et projets.....	54
II-	L’atelier « Coupe du monde », un catalyseur de tensions ? .....	58
A-	Un événement festif plutôt bien accueilli par les habitants. ....	58
B-	Quand les plaintes d’une habitante mènent au dialogue : un premier pas vers la démocratie locale ?.....	60
C-	Participer à une réunion publique : se poser comme acteur de la vie sociale locale. ....	63
Conclusion.....		67
Bibliographie.....		70
Annexe – Portraits de présentation des personnes interrogées.....		72

## Introduction.

Ce travail s'intéresse à la vie sociale sur la dalle de l'îlot 8, un espace public piéton situé au cœur du quartier Basilique, quartier d'habitat social de centre-ville, à Saint-Denis. Ce quartier fait l'objet d'un projet de rénovation urbaine (NPRU), ce qui donne un intérêt supplémentaire à une étude sur les perceptions, usages et pratiques de la dalle. Le point de départ de cette étude concerne un exemple concret de pratique sur cet espace public : les retransmissions des matchs de football durant la Coupe du Monde 2018 (14 juin 2018 – 15 juillet 2018). Cet « atelier » a été organisé et encadré par deux habitants de l'îlot 8 et membres de la Maison Jaune, association gestionnaire du local commun résidentiel (LCR) présent sur la dalle. Cet événement a provoqué quelques tensions avec le voisinage (Cf. encadré 1) et au-delà, a ravivé les défiances vis-à-vis du projet de la Maison Jaune, et de ses liens avec les « jeunes » de la dalle, vite assimilés au *deal* sur la dalle.

### Encadré 1. « L'affaire Coupe du Monde »<sup>2</sup>.

**Samedi 16 juin 2018.** L'été bat son plein dans le centre-ville de Saint-Denis. Cachée par les grilles de chantier placées autour des demi-lunes en travaux, la Maison Jaune donne le rythme de la vie sociale sur l'îlot 8. Ses portes sont plus souvent ouvertes que fermées : élus et habitants s'y retrouvent pour des réunions de concertation au sujet du projet de rénovation urbaine ; des ateliers Pop-part se tiennent ponctuellement, en soirée ou en après-midi avec Christine et Alain<sup>3</sup> ; des ateliers tricots-partage ont lieu presque tous les samedis avec Claire ; Julia organise un atelier photo ; des lycéennes viennent réviser leur bac, à l'étage ; Will et Mehdi ont mis en place un atelier « Coupe du monde » il y a quelques jours<sup>4</sup> pour permettre aux habitants du quartier de suivre les matchs ensemble, sur un écran plat branché à la Maison Jaune<sup>5</sup> et placé devant le local. Cette activité du local, révélant l'« esprit Maison Jaune » pour certains parce qu'elle est l'incarnation de la triple mission d'« *expérimentation artistique, urbaine et sociale* » que s'est fixée la Maison Jaune, ne plait pourtant pas à tous.

L'euphorie retombe brusquement lorsque les membres de la Maison Jaune sont alertés de plaintes de voisins : les diffusions des matchs de foot généreraient des attroupements devant la Maison Jaune jusque tard dans la nuit, et empêcheraient les voisins de dormir, parfois jusqu'à 4h ou 5h du matin. L'élue du quartier, la responsable du développement local et le bailleur sont avertis de ce « problème ». La Coupe du Monde avance, la France remporte des victoires, et les plaintes contre la Maison Jaune s'accumulent. L'élue en charge du quartier se trouve presque en situation de « harcèlement », notamment de la part d'une habitante de la dalle : elle lui envoie des photos-

<sup>2</sup> Cet encadré s'appuie sur la discussion Whats'app du groupe « Maison Jaune » (17/06/18 – 13/12/18), mes notes de terrain lors d'une réunion de crise, dédiée au « problème des clés », qui a eu lieu à la Maison Jaune le lundi 10/12/18, et le carnet de terrain de Christine Bellavoine.

<sup>3</sup> Il s'agit d'une recherche participative menée par des chercheurs de sciences sociales et des jeunes de quartier populaire. Les prénoms sont des pseudonymes, sauf pour les personnes « publiques ».

<sup>4</sup> La Coupe du monde de football a eu lieu du 14 juin au 15 juillet 2018, soldée par une victoire de la France en finale, vingt ans après la victoire à la désormais mythique Coupe du monde de 1998.

<sup>5</sup> Les personnes qui ont participé à ces ateliers ont précisé que parfois, la télévision était branchée au bâtiment du propriétaire de la télévision.

témoins euro-datées censées prouver que le local est ouvert la nuit, des mails de mécontentements vociférateurs, s'en référant à « *l'extrême l'exaspération des riverains de ce local* », etc. De ce magma de plaintes émergent des critiques plus larges concernant la Maison Jaune, des rumeurs font surface : la Maison Jaune serait mêlée au trafic de drogues qui a court sur la dalle et servirait à stocker de la marchandise. L'existence d'intrusions dans la Maison Jaune en serait un signe. Cela génère une certaine « *panique à la mairie* » (Julia, artiste plasticienne et présidente de l'association Maison Jaune) : se pose la question de faire une perquisition à la Maison Jaune. Les tensions autour de la Maison Jaune se cristallisent aussi niveau du bailleur (Plaine Commune Habitat – PCH) qui s'en tient de plus en plus à distance. C'est dans cette même période qu'un des membres de l'association se serait fait voler sa clé du local et qu'une des trois serrures du local a été forcée et vandalisée. Les événements tournent à « l'affaire » et l'atelier devient un « problème public ». Dans ce climat tendu, la Maison Jaune est mise en cause : Julia, qui en est la directrice, est « *appelée en mairie* » (Julia).

Le conflit éclate publiquement lors d'une réunion consacrée au projet de rénovation urbaine, le 19 juin 2018 : une habitante (qui n'est pas celle qui « *harcelait* » l'élue) se plaint du bruit que font les jeunes le soir et la nuit, devant la Maison Jaune. Se sentant « *mis au banc des accusés* », Will réplique aussitôt, non sans une certaine véhémence qui heurte le cours de l'échange. L'élue cherche à calmer le jeu et évacuer le sujet, en expliquant à plusieurs reprises à Will que ce n'est pas le moment. Toutefois, quelques jours après, une réunion publique d'urgence est proposée, pour traiter ces problèmes de nuisances liées aux transmissions de matchs de foot.

Cette « affaire Coupe du monde » semble n'être qu'une illustration d'un problème qui dure dans le quartier depuis plusieurs années et qui concerne l'occupation de l'espace public par « les jeunes » (devant la Maison Jaune notamment) en lien avec un « petit » trafic sur la dalle. Mais à l'heure où le quartier fait l'objet d'un projet de rénovation urbaine d'envergure (NPRU), la question des regroupements de jeunes devant la Maison Jaune prend des proportions inégales. Il y a une réelle « crispation » sur cette présence juvénile déviante : les regards sont braqués sur ces « jeunes » – d'ailleurs souvent absents des réunions publiques – et les projets d'aménagement ont tous plus ou moins comme visée (officieuse) de faire disparaître les infrastructures urbaines de « zonage » (murets pour s'asseoir, haut-vent pour être protégés des intempéries, etc.)<sup>6</sup>. Ces « *garçons* » sont les *persona ingrata* ; leur présence dérange. Qu'ils soient vus comme de simples « *jeunes* », ou qu'ils soient assimilés aux « *voyous* » ou « *dealers* », il semblerait que leur présence produise un « effet de lieu » particulier [Bourdieu, 1993] puisqu'ils incarneraient la dégradation de ce quartier.

L'atelier « Coupe du monde » constitue ainsi une « petite » entrée analytique, qui nous permettra d'aborder des problématiques sociologiques plus larges : la question de l'occupation et des représentations de l'espace public dans le quartier étudié (menant à une interrogation sur les normes d'occupation de l'espace public et leurs transgressions<sup>7</sup>) ; la question des relations de voisinage et de cohabitation dans ce quartier d'habitat social dégradé ; et enfin, celle de la démocratie locale. Les questions qui nous préoccupent sont les suivantes : en quoi les

---

<sup>6</sup> Signe qu'en France comme ailleurs, les jeunes – et plus spécifiquement les jeunes hommes – sont des « *objets de peur collective* » et sont souvent les cibles des politiques publiques de régulation des espaces publics [Ungar, 2009].

<sup>7</sup> Le terme de transgression renvoie à l'expression d'un conflit avec une norme (par exemple, l'idée de civilité / incivilité), une organisation spatiale, ou des autorités. La transgression n'est pas nécessairement un acte illicite, mais peut conduire à une modification de l'espace physique ou de ses usages.

crispations et conflits autour de la Maison Jaune et des ateliers Coupe du monde reflètent-ils une certaine rivalité de l'espace public dans le quartier étudié ? Comment les élus se positionnent-ils dans ce débat, et dans quelle mesure ces événements permettent-ils d'insuffler un vent de démocratie locale ? Dans quelle mesure également de tels usages de la dalle « déplacent » la norme et suggèrent de nouveaux usages de cet espace intermédiaire<sup>8</sup> ? Ceci nous conduira donc à nous demander : comment cet espace est perçu, vécu et conçu (imaginé) par les habitants ? Quels sont leurs usages actuels de la dalle et comment l'envisagent-ils pour s'y sentir bien, et l'investir (si ce n'est pas déjà le cas) ?

Cette réflexion n'est pas nouvelle. Elle s'inscrit dans le sillage de plusieurs études portant sur l'évolution du peuplement et de la vie sociale du quartier Basilique en général, et de l'îlot 8 en particulier [Bacqué et Fol, 1997 ; Jourdan, 2007 ; Raad, 2008 et 2014 ; Nouri, 2014 ; Étude de l'évolution des parcours résidentiels et de la vie sociale dans le quartier Basilique de Saint-Denis, 2015 ; Atelier de recherche, 2016 ; Demoulin *et al.*, 2016], sur lequel nous reviendrons dans un premier chapitre, pour resituer l'histoire du quartier et de ses habitants. Nous présenterons ensuite les tendances actuelles de la vie sociale sur l'îlot 8 (chapitre 2) avant de nous pencher sur le rôle de la Maison Jaune pour « réamener la vie » sur la dalle, en analysant le cas précis de l'atelier « Coupe du monde » (chapitre 3) et ses effets sur la vie sociale locale.

S'écarter – sans pour autant la négliger – de l'approche institutionnelle, ce travail s'intéresse aux pratiques et représentations de l'espace public à l'échelle microsociologique, dans une approche qualitative. L'enquête s'appuie sur un matériau récolté par Christine Bellavoine durant l'année 2018, lors de différentes réunions publiques ou discussions ayant trait à la Maison Jaune (notes de terrain, enregistrements de réunions publiques, captures d'échanges par messages sur le groupe Whats'app « Maison Jaune »). S'ajoute à cela une dizaine d'entretiens réalisés auprès de différents acteurs ayant pris part à l'« affaire Coupe du Monde » (Cf. petits portraits en annexe) : Julia, responsable et directrice artistique de la Maison Jaune ; Will, habitant du quartier et membre de la Maison Jaune, qui a porté l'atelier « Coupe du monde » ; Armand et Rayan, deux jeunes qui ont participé à cet atelier ; Isabelle, l'habitante qui s'est plainte auprès de l'élue et du bailleur à propos des retransmissions ; Natalia Castro, l'actuelle directrice de quartier du Grand centre-ville, qui était agent de développement local au moment de la Coupe du monde ; Jaklin Pavilla, première adjointe au maire et déléguée au Grand centre-ville, qui est aussi vice-présidente de PCH. J'ai aussi interrogé deux habitants qui étaient présents lors de la réunion publique « de crise », qui a eu lieu le 5 juillet 2018 et qui portait explicitement sur la question des retransmissions de matchs de foot (Nadine et Ibrahim), ainsi qu'une habitante qui est beaucoup intervenue sur la question des jeunes dans l'espace public lors d'une réunion publique postérieure aux retransmissions de matchs (Aminata). En utilisant une grille d'entretien commune, l'idée était de comparer les discours et pratiques des habitants. Cette grille, tout en restant souple, abordait trois thèmes principaux : les rediffusions de matchs de foot durant l'été 2018 ; les pratiques et représentations du quartier et de la ville ; les relations

---

<sup>8</sup> Ainsi donc, en étudiant les ateliers Coupe du monde comme pratique juvénile, il s'agit moins de s'en référer à une forme d'essentialisation des « jeunes », comme entité sociale anémique et problématique, que de se pencher sur ce que ces jeunes et leurs pratiques de l'espace public produisent, créent sur ce dernier (en termes de représentation de l'espace public, mais aussi d'usages, et d'interactions s'y déroulant). En d'autres termes, on se situe davantage dans une visée compréhensive que normative.

sociales de voisinage. Une partie plus biographique permettait de récolter des informations sur le parcours résidentiel des enquêtés ainsi que des informations socio-démographiques plus générales. Les entretiens réalisés avec les acteurs locaux (élue en charge du quartier ; directrice de quartier ; responsable de la Maison Jaune) s'attardaient davantage sur les problèmes de voisinage dans le quartier et le rôle de la Maison Jaune.

Les entretiens, réalisés individuellement<sup>9</sup> (à domicile, dans un café, à la Maison Jaune ou sur la dalle) ont été complétés par des observations sur la dalle, dont l'objectif était de comprendre les usages de cet espace. Les principaux axes d'observations concernaient l'entretien et la dégradation de l'espace d'une part ; et, d'autre part, la vie sociale sur la dalle (personnes présentes, activités, interactions, allers et venues, etc.), avec une attention particulière portée à l'impact de la Maison Jaune sur cette vie locale. Celle-ci n'étant ouverte qu'épisodiquement (lorsque des ateliers y ont lieu), j'ai privilégié certains jours pour les observations : le jeudi après-midi (atelier couture), le mercredi (jour où Julia travaille à la Maison Jaune) et le samedi après-midi (atelier tricot-partage). Ceci m'a permis de m'inscrire – sur le temps de l'enquête – dans la vie de cette association naissante et notamment de voir des projets se monter. Cela m'a aussi conduit à assister à différentes réunions, dont j'apprenais l'existence sur le groupe Whats'app de la Maison Jaune ou par Christine Bellavoine : une réunion en petit comité, entre membres de l'association portant sur la question des intrusions et le problème des clés (10/12/18) ; une réunion publique portant sur les questions « *propreté, tranquillité publique et vie sociale sur l'îlot 8* » (16/04/19) ; deux réunions sur le projet « À nous de jouer » (03/04/19 et 22/05/19). J'ai aussi fait des observations avant et/ou après ces réunions ou les entretiens planifiés, pour varier les jours et horaires d'observations.

\* \* \*

---

<sup>9</sup> Seul l'entretien avec Régis n'a pas été réalisé individuellement, puisque Yanis, avec qui je venais de m'entretenir, est resté avec son ami durant l'entretien.

## Chapitre 1. Le quartier Basilique et l'îlot 8, d'un projet de renouvellement urbain à l'autre.

Ce chapitre vise à caractériser le quartier étudié, en livrant des données socio-démographiques et socio-historiques permettant de comprendre son évolution. Il s'agit également de présenter l'îlot 8, notamment sa configuration spatiale actuelle (et d'origine) ainsi que les grandes orientations du nouveau projet de renouvellement urbain (NPRU) dont il fait l'objet.

### I- Le centre-ville de Saint-Denis : miroir de l'évolution de la ville.

#### A- « D'une population ouvrière à une population pauvre »<sup>10</sup>.

Saint-Denis a longtemps représenté l'archétype des villes ouvrières ceinturant Paris. Dans les années 1930, les ouvriers travaillant à Saint-Denis sont à 70% concentrés dans des établissements industriels de plus de 500 salariés. Jusque dans les années 1970, la rencontre entre la « classe ouvrière » et le parti communiste aux commandes des exécutifs locaux constitue la « banlieue rouge »<sup>11</sup>. La gestion locale fondée sur la redistribution sociale aux classes laborieuses, et sur la stabilisation de la classe ouvrière (logement social) s'articulait avec l'objectif politique de transformation sociétale et politique.

Cependant, dès la fin des années 1960, la délocalisation puis la désindustrialisation vident les usines, font progresser le chômage et éclater la classe ouvrière, modifiant en profondeur la composition des milieux populaires. Dans ce contexte de désindustrialisation et de transformation du monde ouvrier, les villes ouvrières de la petite couronne parisienne connaissent des dynamiques sociales hétérogènes : précarisation en partie, mais également ancrage local et social d'une élite ouvrière, installation de classes moyennes [Bacqué et Fol, 1997]. La question sociale quitte ainsi progressivement l'usine, pour être repensée à l'aune des quartiers en difficulté, où des populations ouvrières, issues de diverses vagues migratoires (d'abord italienne et bretonne, puis espagnole, belge, algérienne et polonaise) vivent depuis plusieurs années dans des conditions de grande insalubrité. Il s'agit dès lors de répondre à la demande de logement et surtout de résorber l'habitat précaire, notamment les bidonvilles.

Dès les années 1980, on observe un tournant politique : les discours publics se focalisent désormais sur les questions de « mixité sociale ». Fleurissent ainsi différents projets de développement urbain, promouvant la rénovation du bâti et la « requalification » des commerces comme moyen d'attirer des classes moyennes. C'est dans ce contexte politique et

---

<sup>10</sup> Marie-Hélène Bacqué et Sylvie Fol [1997].

<sup>11</sup> Un champ de recherche interdisciplinaire explore ces territoires de la banlieue rouge et leurs évolutions. Voir par exemple : Marie-Hélène Bacqué et Sylvie Fol [1997], ou Lina Raad [2014].

social que naît le projet architectural et urbain de rénovation de la « ZAC Basilique » (Zone d'Aménagement Concerté).

B- La rénovation du centre-ville Basilique comme projet de mixité sociale et refondation de l'identité de la ville.

Le centre-ville de Saint-Denis est un lieu symbolique fort pour l'identité locale, ne serait-ce que par la présence de la Basilique. Les responsables locaux ont été confrontés à la dégradation de ce quartier ancien et populaire dès l'après-guerre. Le projet de rénovation du centre de Saint-Denis est ancien, avec un premier projet de l'architecte André Lurçat en 1950. Mais sa réalisation prend du temps, puisque les premiers logements sont livrés en 1983. En trente ans, le projet a évidemment évolué dans ses objectifs comme dans son contenu, témoignant des transformations des politiques municipales. Alors qu'il s'agissait essentiellement, au départ, de résorber l'insalubrité d'un quartier de taudis et d'offrir des logements confortables à une population mal logée, le parti architectural et urbain subit une inflexion très nette au milieu des années 1970 : c'est l'époque où la municipalité décide de confier l'opération de rénovation à la Sodedat 93, société d'économie mixte (SEM) départementale qui développe une démarche architecturale et urbaine présentée comme expérimentale. Avec un noyau d'architectes engagés, la Sodedat cherche à promouvoir une architecture de qualité, originale, innovante, mais cette ambition a aussi un contenu social et politique, puisqu'il s'agit de réaliser « *des beaux quartiers en Seine-Saint-Denis* » (thème de la mixité sociale). Le projet d'un nouveau centre-ville se dessine ainsi au point de convergence entre les idées d'un groupe d'architectes cherchant à inventer de nouvelles formes urbaines en banlieue, et les préoccupations d'élus locaux confrontés aux mutations sociales de leur ville.

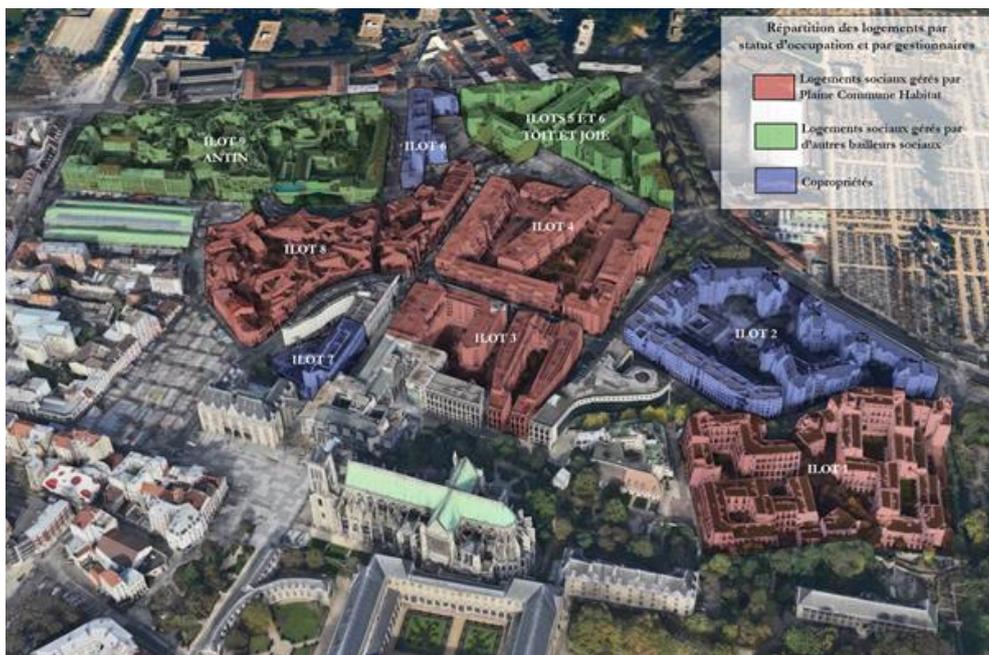


Cette photographie montre l'architecture atypique des logements de l'îlot 8, imaginés par l'architecte française Renée Gailhoustet, dans le cadre de la ZAC Basilique. *Source* : Penelope<sup>12</sup>

<sup>12</sup> <http://www.penelopethomaidi.com/gallery-category/reportage/#ilot-8>

Il s'agit de proposer une diversité architecturale, fonctionnelle et sociale, en rupture avec l'homogénéité des grands ensembles de la période précédente. D'un point de vue urbanistique, la ZAC Basilique est organisée en neuf îlots, connectés entre eux et au reste de la ville par des passerelles et des escaliers : il s'agit de créer une continuité du tissu urbain et des ouvertures, tout en associant fonctions résidentielles, commerciales, et administratives dans un même lieu. La ZAC conduit ainsi à la construction d'environ 1 500 logements dont une majorité de logements sociaux (87%) et une part de logements en accession à la propriété. Elle intègre également une réelle mixité fonctionnelle, avec l'installation d'un centre commercial, d'une grande surface (aujourd'hui Carrefour), d'une salle de cinéma (« L'écran »), du siège du journal *L'Humanité* et l'extension de l'Hôtel de Ville. Il s'agissait ainsi d'aménager un quartier socialement mixte et multifonctionnel. Les enjeux urbains sont importants et le projet ambitieux : les élus locaux souhaitent réaffirmer la centralité urbaine du quartier et constituer un espace public qui ait valeur de rassemblement à l'échelle communale. C'est d'ailleurs pour cela que l'aménagement des espaces publics et les formes architecturales font l'objet d'une attention particulière dans le projet urbain ; il s'agit de lutter contre le départ des classes moyennes et de créer un espace valorisé.

Les espaces publics de la ZAC Basilique sont conçus comme des supports de la convivialité et doivent faire lien entre les différents îlots et le reste de la ville, notamment le centre ancien (Cf. partie ci-dessous, sur les « rez-de-dalle »).



Contre la tendance des constructions de barres HLM (« la Sarcellite », du nom de la ville de Sarcelles, emblématique des constructions de « grands ensembles »), l'architecture de la Zac Basilique est voulue « *de qualité, originale, innovante [...] et pensée comme un véritable support de la diversité sociale* » [Demoulin et al., 2016]. La diversité des formes architecturales est ainsi mobilisée comme support de la diversité sociale. L'opération est découpée en neuf grands îlots confiés à onze équipes d'architectes appartenant à diverses écoles. Comme l'indique l'adjoint à l'urbanisme de l'époque :

« nous voulions que les architectes fassent des choses différentes [...], parce que, dans une ville qui va de l'illettré à l'universitaire, il est clair qu'on ne peut pas faire de logements en série » [cité par Bacqué et Fol, 1997].

Cette diversification est cependant très contrôlée : l'opération est entièrement publique, conduite par la SEM départementale, et réalisée pour les trois-quarts par des maîtres d'ouvrages municipaux, SEM locale et Office HLM. Le logement social occupe une place prépondérante dans ce projet, puisque sur les 1 500 logements que compte le nouveau centre, seuls 190 logements en accession sont réalisés. Mais le logement social joue ici un rôle particulier, au service de la politique de diversification sociale de la municipalité. Il constitue paradoxalement le principal moyen d'instaurer une diversité « par le haut », sans que celle-ci soit clairement explicitée comme objectif dans les discours officiels, conduisant à une évolution du peuplement du quartier [Atelier de recherche, 2015].

#### 1) La « ZAC Basilique » : d'une volonté publique de mixité sociale et sa mise en œuvre...

Au moment de sa livraison, entre 1982 et 1994, la partie rénovée du centre de Saint-Denis accueille une population qui se distingue nettement de celle du reste de la ville. La politique de peuplement menée par la commune au nom de la mixité a favorisé l'arrivée de locataires appartenant pour une part importante aux classes moyennes et supérieures. En effet, le centre offrait une image de modernité et des conditions d'installation (proximité et accessibilité de Paris, modicité du loyer) très attractives pour des locataires attachés à la centralité urbaine mais n'ayant pas les moyens d'habiter la capitale.

Ainsi à l'époque de la mise en location des logements, le centre de Saint-Denis, accueille 45% de professions intermédiaires en 1995, tandis que Saint-Denis n'en comptait que 22% au recensement de 1990<sup>13</sup>. À l'inverse, les ouvriers sont beaucoup moins nombreux dans le centre (9%, contre 37% à Saint-Denis). Les chômeurs ne représentent que 4% des chefs de ménage du centre, alors qu'ils étaient 16% parmi les actifs dionysiens au milieu des années 1990. Il faut cependant relever que les classes moyennes habitant le centre ont un profil bien spécifique. Pour la plupart salariées du secteur public, elles possèdent un capital culturel et social important, qui les distingue des classes populaires qu'elles côtoient, mais un capital économique relativement faible. Les revenus des locataires du centre restent toutefois plus élevés que ceux de l'ensemble des locataires de l'Office HLM. Si les écarts sociaux entre la population du nouveau centre et celle de la ville sont significatifs, la part des locataires étrangers n'est pas, en revanche, un critère qui distingue le quartier : on y trouve la même part de ménages étrangers qu'à Saint-Denis, autour de 27%. Ce ne sont toutefois pas les mêmes étrangers qui sont logés dans le centre, puisque parmi eux de nombreuses familles appartiennent aux classes moyennes. Notons pour finir que les chefs de ménage du centre rénové sont dans l'ensemble plus jeunes

---

<sup>13</sup> Ce sont les CSP des chefs de ménages qui sont retenues ici. *Sources* : fichiers locataires 1995 et données de l'INSEE 1990 [Bacqué et Fol, 2016].

que les ménages dionysiens : ils sont plus nombreux à se situer dans la tranche d'âge des 30-50 ans.

Le projet de réhabilitation et rénovation du centre-ville visait donc à la fois à pallier la dégradation du bâti, mais aussi à attirer des classes moyennes. Il a conduit à une certaine mixité sociale et une présence, plutôt atypique dans un quartier populaire de la petite couronne parisienne, de ménages de classes moyennes. Mais déjà dans les années 1970, le postulat – qui imprègne le projet urbain – de la supposée « bonne influence » des ménages les plus favorisés sur les plus pauvres, avait été contesté par des travaux sociologiques : dans les cas de cohabitation de ménages appartenant à des milieux sociaux différents, la « *proximité spatiale* » ne fait qu'intensifier la recherche de « *distance sociale* » [Chamboredon et Lemaire, 1970].

2) ... au « retour à la normale » : la banalisation d'un quartier populaire d'habitat social.

Si, peu de temps après la livraison des logements, le centre de Saint-Denis présente une forte diversité sociale et un poids beaucoup plus important des catégories moyennes et supérieures que celui de la ville dans son ensemble, les dynamiques résidentielles modifient assez rapidement le peuplement du quartier. Dès le début des années 1990, il a déjà perdu une partie de ses ménages les plus favorisés. Ce processus s'accroît dans la décennie qui suit et, au milieu des années 2000, la place des habitants à faibles revenus, des ménages en situation précaire et des étrangers s'y est beaucoup renforcée alors que les classes moyennes ont vu leur part nettement diminuer. L'image du quartier se dégrade et se trouve de plus en plus associée à la paupérisation et à l'insécurité, caractéristiques d'un quartier d'habitat social « comme les autres » [Bellavoine, 2018] : les années 1990 n'auraient été les témoins que d'une « *mixité éphémère* » [Bacqué et Fol, 2016]. Aujourd'hui, les caractéristiques des habitants des logements sociaux du centre rénové de Saint-Denis ne diffèrent qu'assez peu de celles de la population des logements sociaux de la ville.

Concernant les professions (CSP) des habitants du quartier, on observe une large majorité d'ouvriers parmi les hommes en âge de travailler (290 sur 1409 en 2015, soit 21%) et une surreprésentation des employées parmi les femmes en âge de travailler (496 sur 1577 en 2015, soit 31%). Plus généralement, les CSP des chefs de ménages sont pour une large part des employés (976 ménages, soit 25% des ménages de l'Iris) et des ouvriers (929, soit 23,5% des ménages). Une part importante des habitants du quartier Basilique appartient donc aux classes populaires. Le peuplement du quartier se distingue cependant de celui des quartiers d'habitat social par le maintien de classes moyennes, copropriétaires et locataires aux revenus plus élevés que ceux de la moyenne du parc social. Ainsi donc, du fait notamment de l'histoire du quartier Basilique et de sa situation géographique (en centre-ville), sa population présente une certaine mixité sociale (qui est à entendre dans un sens différent de celui imaginé dans le projet originel).

Le centre-ville Basilique est donc un quartier populaire de la petite couronne parisienne, dans lequel les classes moyennes ont, au cours des trois dernières décennies, largement laissé la place aux classes populaires. Sorte de « retour à la normale » qui signerait l'« échec d'un projet de mixité sociale » fondé sur la surreprésentation statistique des classes moyennes [Demoulin *et al.*, 2016], tout en permettant d'interroger les différentes formes d'hétérogénéité et de cohabitation originale au sein d'un quartier populaire.

### 3) Les caractéristiques actuelles de la population du quartier Basilique.

Le quartier centre-ville Basilique compte aujourd'hui 3955 habitants, avec une légère surreprésentation de femmes (1888 hommes pour 2067 femmes)<sup>14</sup>. Ces chiffres sont sensiblement en hausse par rapport aux données de l'Insee pour l'année 2010 : on recensait alors 3755 habitants sur cet Iris, dont 1661 hommes et 2094 femmes (le *sex-ratio* était alors plus nettement à l'avantage des femmes). Cette hausse peut s'expliquer par la vitalité démographique à l'échelle de la ville, liée essentiellement au solde naturel. Plus précisément dans ce quartier, c'est la taille des ménages qui permet d'expliquer cette hausse démographique.

Le quartier Basilique est en effet marqué par une forte proportion de familles avec enfants. En 2015, sur 919 familles, on comptait 654 familles avec enfants, des chiffres en légère hausse par rapport à ceux de 2010 (815 familles en 2010, dont 611 avec enfants). Du point de vue de la composition de ces familles, 229 ne comptent qu'un enfant de moins de 25 ans, 200 en comptent deux, 133 en comptent trois, et 92 en comptent quatre. À l'échelle de la ville, on dénombre 25 323 familles, dont 18 976 (74,9%) comptant au moins un enfant âgé de moins de 25 ans. Le peuplement du parc d'habitat social du quartier se distingue donc de celui du reste de la ville par son profil familial (59% de ménages sont des couples avec enfants contre 47% dans la ville). La part de familles nombreuses (trois enfants et plus) y est également largement supérieure (44% contre 27%), ce qui s'explique en partie par la taille des logements, le centre rénové disposant d'un grand nombre de grands ou très grands logements. Pour autant, la population est vieillissante. En effet, les habitants sont, d'une part, anciennement installés (51% sont présents depuis plus de dix ans), et d'autre part, plus âgés en moyenne que les habitants du reste de la ville (la part des plus de 50 ans est de 54% à l'échelle du quartier centre-ville, contre 30% à l'échelle de la ville).

Sur l'ensemble de la ville, la population a globalement progressé de 5,4% depuis 2008, soit 5601 personnes supplémentaires, et c'est parmi les plus jeunes que les effectifs augmentent le plus (les 30-44 ans et les moins de 15 ans). Ainsi en 2013, près de 24% des dionysiens ont moins de 15 ans. Structurellement, la répartition des grandes classes d'âge en 2013 tend à se conformer à celle de 1999, déjà caractéristique d'une présence en moyenne plus grande de familles et de jeunes, en comparaison avec d'autres communes. La ville comptait ainsi 44% de moins de 30 ans en 1999, et 45,4% en 2013. La population du quartier Basilique est elle aussi caractérisée par son jeune âge. En 2015, les moins de 30 ans représentent environ 4% de la

---

<sup>14</sup> Données : INSEE (IRIS 930660801 –Centre-Ville Basilique), 2015.

population du quartier (1809 personnes ont entre 0 et 29 ans), sans grande différence entre filles et garçons, même si les jeunes femmes ont un léger avantage numérique sur leurs homologues masculins (890 jeunes hommes contre 919 jeunes femmes). Parmi ces jeunes (moins de 30 ans), il y a une forte proportion de 11-24 ans (805 individus, soit 20% de la population du quartier), et un nombre conséquent de « jeunes à venir » (les 0-14 ans), qui sont 969. Cette forte proportion de jeunes est une tendance qui semble stable depuis plusieurs décennies : en 2010, les moins de 30 ans représentaient déjà 45% de la population du quartier, et les 11-24 ans, 20%.

Le quartier reste aussi marqué par une forte présence immigrée, qui semble s'accroître avec le temps. En 2015, sur les 3955 habitants du quartier, 2994 sont français (presque 76%), et 961 sont d'une autre nationalité ; là où, en 2010, les personnes de nationalité française représentaient 79% de la population du quartier. Les immigrés représentent un total de 1376 personnes, soit presque 35% des habitants du quartier ; un chiffre qui est en hausse depuis quelques années : en 2010, les immigrés représentaient 1204 personnes dans le quartier, soit 32% des habitants. Reste qu'en comparaison à la population dionysienne, la population étrangère est moins représentée dans le quartier Basilique. En 2013, 75 282 dionysiens sont français (dont 16 016 par acquisition) et 34 064 habitants déclarent une autre nationalité. Ces derniers représentent 31% de la population communale<sup>15</sup>, là où ils ne représentent que 21% de la population du quartier Basilique en 2010, et 24% en 2015.

## II- L'îlot 8 : un espace « central et marginal » au cœur d'un nouveau projet de renouvellement urbain (ANRU 2).

Alors que l'îlot 8 présente des « atouts certains, qui différencient la ZAC Basilique d'une "cité" » (Plan de référence, 2014), notamment du fait de sa situation centrale en cœur de ville et de son excellente accessibilité en transports en commun, cet îlot demeure dans les représentations collectives comme dans les discours publics un îlot « à problèmes », « un point dur » (Jaklin Pavilla, réunion publique, 19/04/19). C'est pour cela qu'il est particulièrement visé par le projet ANRU 2, qui prévoit sa réhabilitation « complète » et un « zoom îlot 8 ».

A- Le « zoom îlot 8 » : « améliorer la qualité de vie », un enjeu du projet de rénovation urbaine.

Le quartier étudié est aujourd'hui désigné comme un quartier « à problèmes », fortement touché par la paupérisation, le non-entretien des espaces et l'insécurité croissante, accentuée par la configuration architecturale labyrinthique du lieu [Nouri, 2014]. Aminata, une mère de famille interrogée, a d'ailleurs l'impression que son îlot est « le pire », et qu'il est dans une

---

<sup>15</sup> Compte tenu de son histoire industrielle, Saint-Denis est depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle un territoire de migration. Les étrangers dionysiens viennent principalement du continent africain (Afrique du Nord, 38% et Afrique subsaharienne, 28,7%), puis d'Europe (12%), avec une sur-représentation des originaires du Portugal et de la Roumanie. Les ressortissants des pays asiatiques représentent désormais 10% des étrangers installés à Saint-Denis.

zone « *sensible* », par comparaison aux îlots alentours<sup>16</sup>. L'îlot 8 se distingue en effet des autres îlots par les proportions que prend le problème de dégradation du bâti. Depuis le début des années 2000, la ZAC Basilique a fait l'objet de différentes opérations de réhabilitation, menées conjointement par le bailleur (Plaine Commune Habitat, Antin Résidence, ou Toit et Joie, selon les îlots) et la communauté d'agglomérations (Plaine Commune). Ces réhabilitations ont concerné autant les logements que les espaces publics des îlots (construction de jeux pour enfants sur l'îlot 4, mise en place d'un jardinet sur l'îlot 9, etc.). L'îlot 8 est le seul à ne pas avoir été réhabilité, si bien qu'« *à l'échelle du centre-ville, force est de constater que l'îlot 8 a été laissé en marge d'une série d'interventions de requalification de l'espace public* » [Nouri, 2014] et que les habitants interrogés témoignent parfois d'un sentiment d'abandon. Ce n'est que récemment, en 2016, que les premiers projets de rénovation ont fait jour.

Depuis quelques temps en effet, l'îlot 8 est au cœur d'un nouveau programme de rénovation urbaine (NPRU « Grand centre-ville », ANRU « Centre-ville Basilique ») visant à « *réinvestir le cœur historique* » en œuvrant notamment à « *requalifier la ZAC Basilique* ». Fidèle à l'esprit des directives de développement du « pouvoir d'agir » des habitants, ces travaux font l'objet de concertations régulières avec les habitants. À titre d'exemple, l'année 2017-2018 a été ponctuée de différents « *événements de concertation* » : « *2 réunions publiques sur le projet global, 2 réunions spécifiques îlot 8, 4 ateliers de concertation (2 sur l'îlot 8, 2 sur l'îlot 3), 3 rencontres avec le Conseil Citoyen* » (« NPRU Grand centre-ville », Réunion publique du 13 décembre 2018). C'est dans ce contexte que se sont constitués les collectifs de locataires de l'îlot 8 et de la ZAC Basilique :

Le collectif des locataires de l'îlot 8 et de la ZAC Basilique s'est constitué par la volonté d'un certain nombre de ses habitantEs qui ont considéré que la rénovation des logements, de l'îlot, du quartier ne pouvait se faire sans eux. Dans cette logique, Le collectif a entrepris de questionner les locataires de l'îlot 8 sur la rénovation désirée. Une centaine de réponses ont été formulées qui lui donnent un mandat précis, en ce qui concerne les appartements, les parties communes, la dalle et le quartier. (Lettre du Collectif Îlot 8, adressée à l'élue en charge du quartier, 23/04/18)

Cette proposition de réalisation d'un « *recensement des attentes des habitants de l'îlot 8 sur les logements, les parties communes et le quartier* » a été faite lors des réunions de concertation, et finalement acceptée par les acteurs locaux, puisqu'elle figure comme l'une des conclusions de ces réunions (« NPRU Grand centre-ville », Réunion publique du 13 décembre 2018).

Les grandes orientations du projet urbain qui concernent spécifiquement la ZAC Basilique (et donc l'îlot 8) tournent autour de la volonté d'« *améliorer la qualité de vie* ». Ceci renvoie en réalité à deux points principaux : la sécurité et l'entretien des espaces publics. Car en effet, le rapport présenté par Plaine Commune et la ville de Saint-Denis en 2014 statue que :

---

<sup>16</sup> En réalité, l'ensemble de la ZAC, anciennement classé « Secteur ZUS », a été de nouveau reconnu en tant que « quartier prioritaire de la ville » en juillet 2014 (selon les nouvelles classifications du Ministère de la Ville).

Les **phénomènes d'incivilité**, de **vols** et de **violence** sont élevés dans le centre-ville, qui rassemble 40% des faits de la Ville. La **drogue** demeure un problème majeur à l'échelle de la Ville et du centre-ville (trafic et consommation). Plus précisément, le quartier de la gare de par l'importance des flux et le quartier Basilique du fait de la complexité de ses espaces (manque de clarté du statut des espaces, nombreux passages et recoins), concentrent des enjeux importants en termes de sécurité. (Plan de référence, avril 2014)

Nos différents repérages nous ont permis de constater un problème dans l'entretien des espaces publics, particulièrement prégnant sur les dalles de la ZAC Basilique, mais également aux abords d'espaces majeurs comme le parc de la Légion d'Honneur (voir les photos ci-contre).



De gauche à droite : Déchets sur la dalle de l'îlot 8 ; Un escalier d'un des îlots de la ZAC Basilique, servant de dépotoir ; Déchets divers, devant la Maison Jaune.

Photos non-datées. *Source* : Plaine Commune et ville de Saint-Denis.

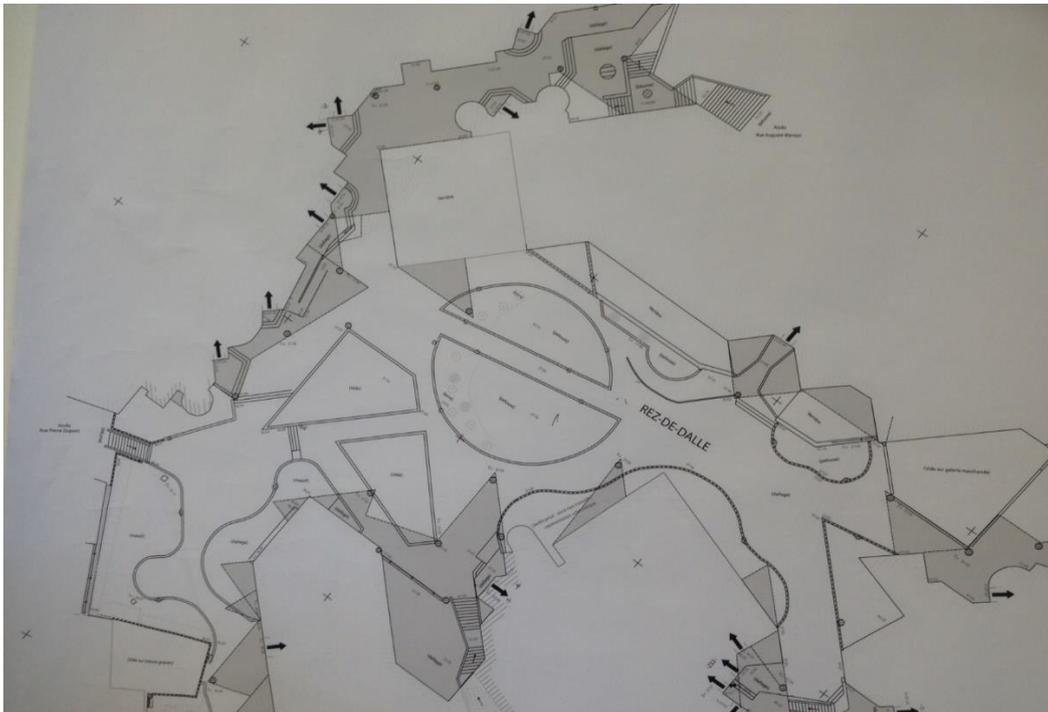
Il semble que la centralité de ce quartier d'habitat social conduise à un redoublement d'attention : l'entretien des espaces publics touchant la ZAC Basilique devient « *un enjeu majeur pour un centre-ville très fréquenté* »<sup>17</sup>. L'objectif central du projet urbain d'« *améliorer la qualité de vie des habitants et des usagers du centre [est] condition d'un renforcement de son attractivité et de son rayonnement* » (Plan de référence, avril 2014). Car un des enjeux de ces travaux semble être, comme lors du premier projet ANRU, celui d'une certaine mixité sociale (mue sous le vocable de la « *diversité / diversification* »). Le projet précise en effet qu'il s'agit de « *retrouver une plus grande diversité de population dans le centre, améliorer et diversifier l'habitat* », et, plus loin, de « *diversifier la population, attirer de nouveaux habitants actifs* », notamment par une « *requalification et diversification de l'offre commerciale* » (*Ibid.*). Mais au-delà de ces enjeux de « *rayonnement* » et de lutte contre la « *fracture territoriale* » (risque d'un décrochage du centre-ville par rapport à d'autres quartiers comme celui de La Plaine), la rénovation urbaine aura aussi des conséquences à une échelle plus locale, puisqu'il s'agit de favoriser la vie sociale en repensant l'aménagement du rez-de dalle.

---

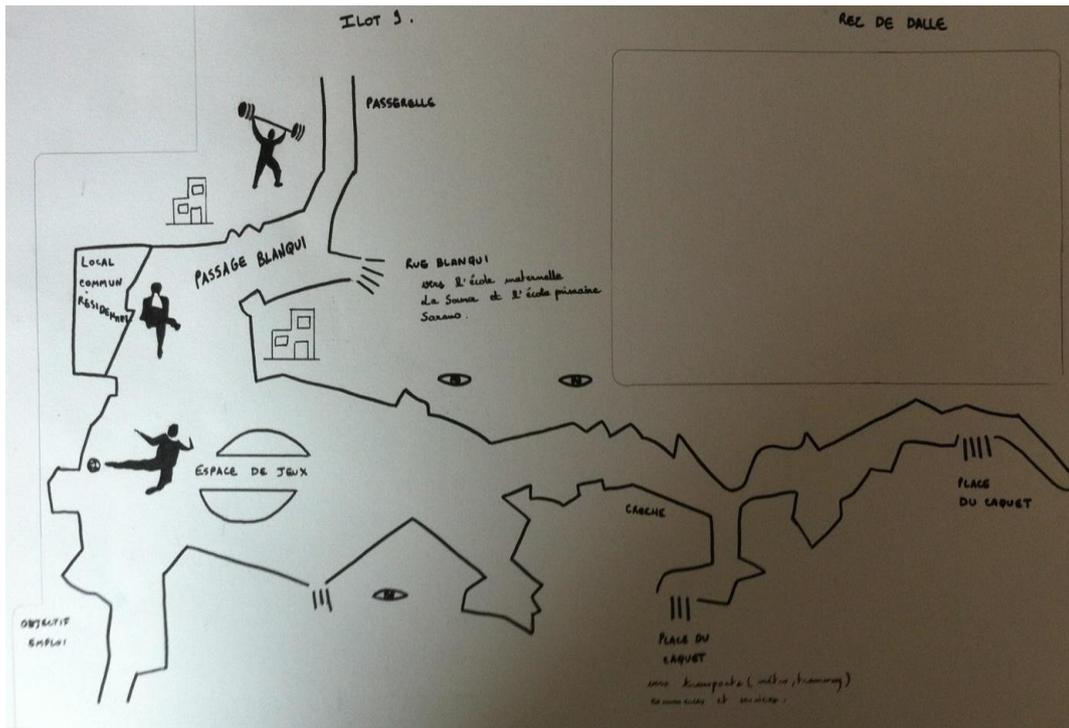
<sup>17</sup> La création d'une « *brigade verte* » a été mentionnée en réunion publique, sans que j'obtienne davantage d'information ; en entretien, Jaklin Pavilla a parlé de « *gardes de l'environnement* ».

B- Les « rez-de-dalle » : une configuration de l'espace favorisant la « convivialité urbaine » remise à l'honneur ?

L'îlot 8 a été livré en 1986. Pensé et construit dans le cadre de la ZAC Basilique (mixité sociale, droit à la centralité pour tous, politique de diversification sociale et d'ouverture aux classes moyennes, etc.), il comptait initialement 177 logements, relevant tous du secteur locatif social (bailleur – PCH). Contrairement aux îlots 1, 2, 3 et 7, qui sont des îlots « de plain-pied », l'îlot 8 fait partie des îlots « sur dalle », au même titre que les îlots 4 et 9. Le niveau 1 de chacun de ces immeubles comporte en effet une ouverture sur une dalle centrale. Cette configuration spatiale laisse ainsi apparaître « *de nouveaux types d'espaces [...], en hauteur, qui ne sont ni la cour d'immeuble, ni l'espace extérieur de la cité, mais des rez-de-dalle articulés entre eux, desservant les logements, ouverts à tous et dit publics* » [Bacqué et Fol, 1997]. Tel était du moins le projet initial des architectes, qui envisageaient ces espaces comme des espaces publics, de passages, de rencontres et de vie.



Plan de l'îlot 8. Source : Mairie de Saint-Denis



Croquis de la dalle de l'îlot 8. Source : Lucille Nouri, 2014

Soucieux de faire du centre-ville de Saint-Denis un lieu de « convivialité urbaine » [Bacqué et Fol, 1997], les architectes avaient en effet pensé ces îlots comme une continuité de l'espace public, sur lesquels « *tous les cheminements sont conçus comme public et ouverts à tous* » [Ibid.]. Cette conception urbaine était censée créer « d'autres formes de sociabilité », en favorisant l'appropriation des espaces extérieurs par tous. Ainsi, dans le quartier, les limites entre l'espace public et les espaces privés sont floues et les rez-de-dalles, apparaissent comme des espaces intermédiaires. Plusieurs termes permettent de désigner ces espaces : « espaces de transition », « prolongements du logement », « espaces semi-collectifs »<sup>18</sup>. L'expression d'espace intermédiaire que nous choisirons, à la suite de Lucille Nouri [2014], permet de regrouper ces différentes idées : c'est un lieu entre le logement et la rue, entre le privé et le public, entre les passages et les permanences. D'où l'intérêt de s'interroger sur les interactions sociales au sein de ces espaces.

Depuis plusieurs années, la configuration des îlots sur dalle est mise en doute. La tendance est à la « résidentialisation » de ces espaces. C'est le cas notamment de l'îlot 4, géré lui aussi par PCH, sur lequel des grilles avec digicodes ont été installées dans les années 2000. C'était, au départ du projet urbain, le même aménagement qui été pensé et voulu pour l'îlot 8 avec l'idée d'autonomiser les îlots (notamment en réorientant les sorties d'immeubles sur dalle

<sup>18</sup> Source : <http://ressourceshlm.union-habitat.org/ush/CommunicationPublicationsRevue/Les+abords+du+chez-soi+En+quete+d+espaces+intermediaires>

vers la rue, mais aussi en supprimant les passerelles [Plan de référence, 2014]<sup>19</sup>). Cependant, ces plans d'urbanisme ont été révisés depuis, notamment du fait des réunions de concertation avec les habitants de l'îlot 8, qui ont statué contre la privatisation de ces espaces. Ainsi donc, contre la tendance générale à la privatisation des espaces publics, il est désormais acté que la dalle de l'îlot 8 restera publique. Elle est pour certains habitants une sorte d'extension du domicile, puisqu'elle est investie comme un espace de jeux par les enfants, et un espace de rencontres et de regroupements pour les jeunes adultes (18-30 ans). La présence de services publics et de santé (Mission locale – Objectif Emploi, cabinet de radiologie, future Maison de l'assistance maternelle – MAM) confirme le caractère public de cet espace, suscitant des passages réguliers de non-résidents. Pourtant, le maintien de la dalle comme espace public est, aujourd'hui encore, sujet à débat parmi les habitants : face à une série de « *problèmes* » et « *nuisances* » (liés notamment au squat de hall d'entrée, ou au trafic de drogues), des habitants se prononcent pour la résidentialisation / privatisation du lieu (comme nous le verrons dans le détail dans le chapitre 2).

Reste que les orientations du projet urbain vont dorénavant dans le sens du maintien du caractère public de la dalle, et vers une « animation » publique de cet espace. En effet, statuant sur le « *manque d'équipements publics de proximité (à destination des jeunes), d'espaces de rencontres et de lieux de voisinage* », le NPRU prévoit désormais d'« *offrir des lieux de rencontres, animer le quartier* » et « *proposer des lieux de détente pour les jeunes* ». Ceci s'appuie notamment sur une végétalisation de la dalle de l'îlot 8, et sur la mise en place d'associations et activités pour les jeunes dans les rez-de-chaussée vacants.

De plus, la dalle est censée être rendue plus vivante et plus passante, notamment par la « consolidation » de services et équipements présents sur cette-dernière (Objectif Emploi, Maison Jaune) et par l'installation de nouveaux (comme la Maison de l'Assistance Maternelle). Plus généralement, l'idée est que la dalle ne fonctionne plus « en vase-clos », mais soit davantage à son environnement proche et au reste de la ville. Par exemple, le projet urbain prévoit la création d'un accès sur dalle depuis la rue Jean Jaurès, un élargissement de l'accès à la dalle depuis la place Jean Jaurès, et la création d'un accès pour personnes à mobilité réduite (Cf. dessins ci-dessous).

---

<sup>19</sup> Le plan de référence prévoyait en effet de : « Descendre certains équipements - ou leur accès - sur dalle au contact de la rue (crèche, Objectif emploi etc.) ; Transférer - autant que possible - les entrées de logements de la dalle à la rue ; Empêcher les libres parcours entre les îlots au niveau dalle en supprimant les passerelles).

Avant

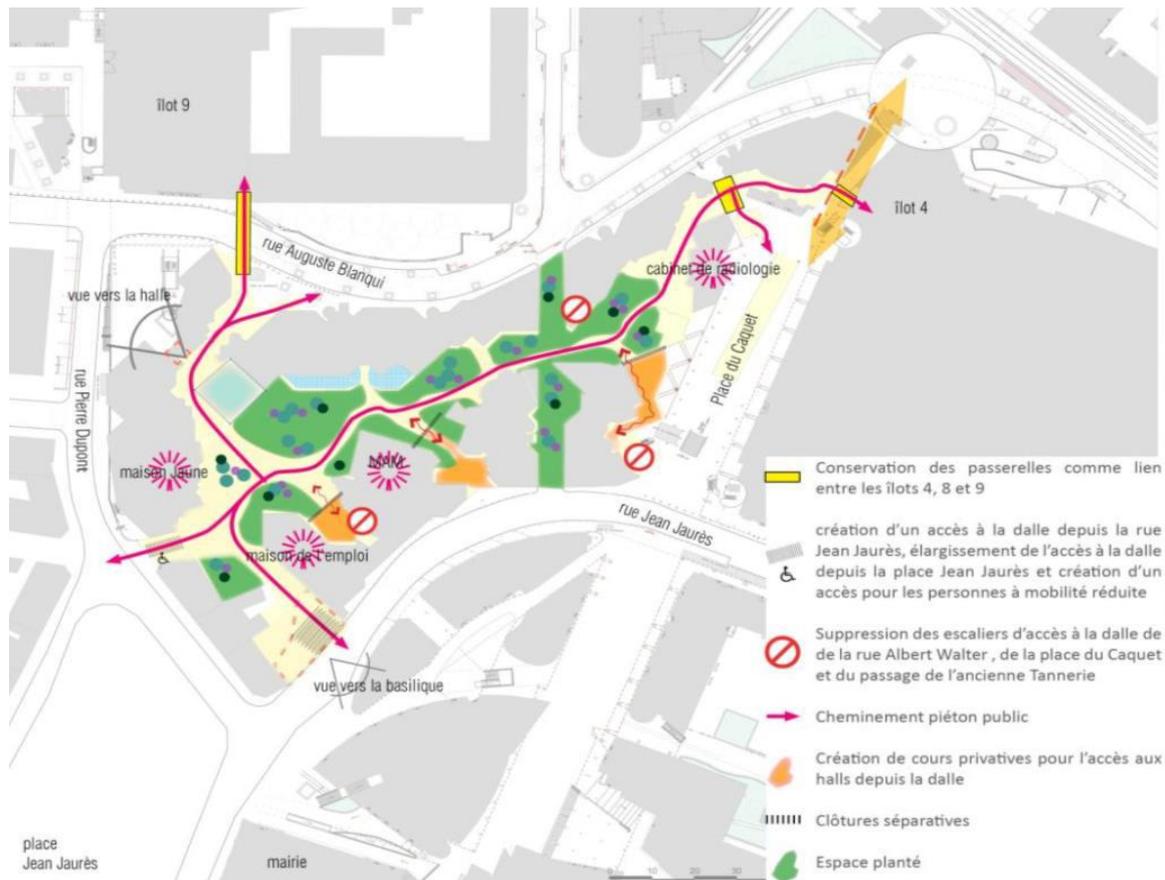


Après



Vers le renforcement du caractère public de la dalle : meilleurs accessibilité et adressage des équipements sur dalle.

*Source* : NPRU, décembre 2018



Programmation espaces publics – zoom îlot 8. *Source* : Agences Fortier / Hyl, NPRU déc. 2018

On comprend donc que la spécificité de l'îlot 8 est d'être touché par un problème de dégradation du bâti, d'autant que jusque récemment, il n'a pas fait l'objet de rénovation, contrairement aux autres îlots. Il est donc vu comme un quartier « à problèmes » [Nouri, 2014] qui « fait tâche » dans un cœur de ville historique en voie de réhabilitation.

\* \* \*

La dalle de l'îlot 8 constitue donc bien aujourd'hui un espace « à la fois central et marginal » [Nouri, 2014] : « central » parce qu'au cœur du quartier Basilique, qui se situe lui-même au cœur du centre historique de Saint-Denis, à quelques pas de la Basilique et à proximité de nombreux services et commerces, autant que de Paris. Il est cependant « marginal » parce que ce parc locatif d'habitat social créé dans les années 1970 s'est progressivement dégradé, tant au niveau des appartements que de l'espace public. Parallèlement, on a assisté à un départ progressif des classes moyennes, ce qui a pu accentuer le sentiment de déclassement de certains habitants qui résident dans le quartier depuis plusieurs décennies et connaissent des trajectoires d'ascension sociale. Ces éléments réunis dessinent la « face sombre » de l'îlot 8, sur lequel les thèmes du « vivre-ensemble » et de la « mixité sociale » répondent à celui des « problèmes » et de l'insécurité.

## Chapitre 2. La face sombre de vie sociale sur l'îlot 8 : problèmes d'entretien, sentiment d'insécurité et « repli sur soi ».

### I- Un sentiment de délaissement partagé.

#### A- Du constat quotidien de saleté et manque d'entretien au sentiment d'habiter un quartier abandonné.

Le thème de la saleté et du manque d'entretien des espaces revient beaucoup en entretien (poubelles, bouteilles de gaz, ou tout autre objet encombrant, laissés dans les recoins de la dalle, urine et odeur nauséabonde d'urine dans les escaliers et recoins, déchets jonchant le sol, etc.). Cette évocation de la dégradation physique de l'espace public va de pair avec un sentiment de délaissement – voire de relégation – et renvoie, *in fine*, à la description d'une ambiance anxieuse. Cela est d'autant plus perceptible dans le discours d'une des habitantes interrogées, mère de famille d'enfants en bas-âge :

c'est vrai que quand je suis arrivée [ici] **c'était pas le coup de foudre**, c'était vraiment un choix par dépit, parce que j'allais accoucher dans deux semaines [...] ; après l'appartement en soi me plaisait [...] mais **l'environnement m'inquiétait déjà**.

*Comment ça ?*

Déjà c'était **très sale, très très sale** ; en plus y'avait les anciennes dalles donc elles étaient noires... avant la rénovation c'était vraiment sale, y'avait pas encore la peinture [les poteaux et les marches peints en couleurs] ; c'était vraiment sale. C'était vraiment **laissé à l'abandon**. (Aminata, 27 ans, habitante de l'îlot 8 depuis 2011, fonctionnaire de mairie, en congé maternité)

C'est très clair dans cet extrait, où le sentiment de vivre dans un lieu abandonné est explicitement évoqué. Pour illustrer cela, deux exemples sont généralement donnés en entretien ou lors de réunions publiques : les déchets et poubelles d'une part, et la question de l'éclairage d'autre part. Concernant les poubelles, j'ai d'abord remarqué qu'il n'y avait pas de poubelle sur la dalle. Mais les choses ont évolué durant le temps de l'enquête : lorsque je venais sur la dalle, j'ai plusieurs fois vu un sac poubelle vert, accroché à un poteau devant la Maison Jaune, sorte de poubelle publique de fortune. Plus tard, à la fin du mois de mai, j'ai remarqué que des poubelles avaient été installées sur la dalle (en haut de deux escaliers et devant la Maison Jaune). Reste que des débris ou poubelles se trouvent souvent la dalle, ce qui donne à certains habitants l'impression d'un « *dépositaire à poubelles* » (Ibrahim, réunion publique, 19/04/19).

L'absence d'éclairage est aussi un sujet de mécontentement, qui a fait surface en réunion publique<sup>20</sup> comme en entretien. Aminata, dont l'immeuble donne sur le passage Blanqui<sup>21</sup> (qu'elle surnomme « *le trou noir* »), dit par exemple :

c'est quand même aberrant de **circuler dans sa cité dans le noir** ; surtout moi, chez moi, c'est noir. Y'a pas de lumière, t'es obligée de mettre [la lumière de] ton téléphone pour avancer dans ta cité. (Aminata, 27 ans, habitante de l'îlot 8 depuis 2011, fonctionnaire de mairie, en congé maternité)

Cette impression de délaissement est assez partagée et ne va pas s'arrangeant. Elle semble d'autant plus vive que, depuis plusieurs années, les plaintes des habitants sont « *noyé[es] dans le labyrinthe des compétences de gestion* » [Nouri, 2014], et sont autant de bouteilles à la mer. Les habitants ne savent pas à qui s'adresser (Plaine Commune ? le Bailleur ? la Mairie ?) et estiment de ce fait que « *les interlocuteurs sont difficiles à être captés* », d'autant que chaque acteur institutionnel se renvoie la balle. Par exemple, quand des bancs de musculation ont été installés sur la dalle devant la Maison Jaune, le problème de la gestion de cet espace a refait surface autour de la question : qui doit les enlever ? *Idem* pour les dalles cassées ou pour l'éclairage.

Ceci fait que les habitants interrogés ont parfois l'impression que le bailleur ne remplit pas son rôle (notamment au niveau de l'accompagnement des locataires et de l'entretien des espaces communs) et Julia regrette le manque de soutien de la part de PCH dans le « projet Maison Jaune ». Elle parle même de « *blocages* » et « *résistances de la part de PCH* ». De manière assez significative, une des phrases qui avaient été inscrites dans le cadre du projet « Passage 8 » a disparu sous une couche de peinture passée par PCH. Il s'agissait d'une phrase inscrite sur une demi-lune (« *Moi j'installerais des jeux pour les enfants à la place des demi-lunes* »). Même si cet effacement n'est sans doute pas intentionnel, il a pu être interprété comme le signe que les institutions sont sourdes aux demandes et projets des habitants. On en arriverait même à une sorte de crise du politique, du moins à une rupture du lien entre acteurs institutionnels et habitants. Un habitant, résidant sur l'îlot depuis 30 ans, a d'ailleurs clairement exprimé cela lors d'une réunion publique, disant à l'élue et aux représentants de la mairie « *on ne vous croit plus !* ». Cette défiance envers les institutions et ce sentiment de n'être pas écouté d'elles sont aussi liés aux distorsions entre le temps « public » et le temps privé. Ainsi, s'en référant au délai des travaux de rénovation urbaine, une habitante commente : « *on a l'impression que c'est au ralenti. Quand ils parlaient du projet, qu'il fallait attendre trois ans, je me suis dit, mais c'est le comble !* » (Aminata, 27 ans, habitante de l'îlot 8 depuis 2011, fonctionnaire de mairie, en congé maternité). Ces distorsions temporelles relèvent du décalage « *entre les pensées bureaucratiques de la gestion qui est faite par PCH, et la réalité du*

---

<sup>20</sup> Deux spots ont été installés dans les jours qui ont suivis la réunion, en guise d'éclairage temporaire.

<sup>21</sup> Encaissé dans un recoin de la dalle, ce passage, dit aussi « Passage 8 » est un lieu stratégique pour le deal. Jugé particulièrement anxiogène et sale, ce passage, avait d'ailleurs fait l'objet d'une rénovation par l'intervention artistique. C'est le projet « Passage 8 », monté par Julia et la directrice de quartier en 2016. À ce sujet, voir le mémoire de Lucille Nouri [2014].

*quotidien des habitants* » (Isabelle, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 1993, retraitée - ancienne psychiatre).

Reste que le sentiment de délaissement naît de ce constat d'un manque de divers services d'entretien de l'espace (ménage, éclairage, installation de poubelles, etc.) ; mais aussi du constat d'un manque d'infrastructures et services pour « *les petits* », « *les enfants* ».

#### B- Des enfants livrés à eux-mêmes, signe d'un quartier « malade » ?

Ainsi qu'Élise Roche le remarquait dans le cas brésilien, les enfants semblent incarner « *un enjeu de représentation pour un quartier (qui ainsi s'occuperait bien de ses enfants et serait de là un "bon" quartier)* » [2009 : 287]. L'îlot 8 est donc en ce sens un « mauvais » quartier : il n'y a rien pour les enfants et l'espace, tel qu'il est, n'est pas sécurisé. Bien au contraire, il est jugé « *dangereux* » : des dalles bancales ou manquantes qui augmentent le risque de tomber ; des escaliers qui donnent sur des rues très passantes ; « *un trou béant qui donne sur le centre commercial* », etc. Les mères de familles ou nourrices résidant sur la dalle vont donc au parc de la Légion d'honneur ou à l'espace de jeux au-dessus du Carrefour pour « *sortir leurs enfants* » (Nadine). Malgré ce discours, les observations montrent qu'il y a souvent des enfants qui jouent sur la dalle, *a fortiori* aux beaux jours. Si certains habitants interrogés (jeunes adultes) apprécient cette présence enfantine dans l'espace public (« *c'est de la vie* » dit Armand), d'autres voient cela comme un problème : celui du « *non-encadrement des enfants* » :

les parents qui laissent leurs enfants **hyper tard** [dehors] moi je trouve ça hyper grave quoi [...] Quand je vois les enfants **très petits** [...] laissés comme ça dehors [...] c'est un enfant de 2 ans, **la dalle elle est ouverte, donc n'importe qui peut monter**, peut faire ce qu'il veut, et repartir. Et des fois, surtout en été, c'est flagrant, **on a l'impression que les enfants ils vivent dehors**. Dès lors qu'ils ont pris leur déjeuner ou petit déjeuner, ils sont dehors et jusqu'au soir, jusque 21h, ils sont en train de gambader comme ça...moi ça me perturbe en fait : au moins la maman elle descend un moment, rester pour les surveiller, mais non en fait, on a l'impression « C'est la dalle, on les laisse, ils sont gardés », « Mais par qui ?! » » (Aminata, 27 ans, habitante de l'îlot 8 depuis 2011, fonctionnaire de mairie, en congé maternité)

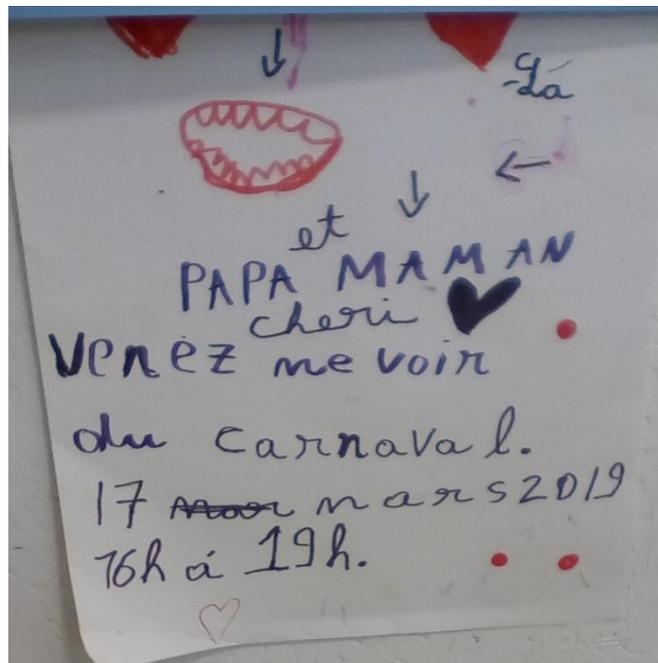
moi c'est les petits qui m'angoissent, je me dis, y'a tellement de choses un peu partout, d'ouvertures – et tant mieux – mais les parents qui sont pas présents, ça me paraît dingue... Parce que moi je vois les enfants ils sont tout seuls hein ! C'est dingue hein, c'est des enfants petits, des enfants de 8 ans, de 5 ans qui sont tout seuls... Qui descendent là, en groupe... moi je pourrais pas, en tant que mère. (Nadine, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 2002, retraitée – ancienne salariée de la ville de Saint-Denis)

Pour ces deux habitantes, la dalle, telle qu'elle est actuellement, n'est pas un espace de jeu pour les enfants (et encore moins sans surveillance), du fait de son caractère public et passant. Le non-encadrement des enfants qui jouent sur la dalle est donc jugé inconscient. Et sur ce sujet – comme au sujet des poubelles et autres déchets laissés en pâture sur la dalle – certains habitants

s'en réfèrent à un problème d'« éducation », ou « de comportements » « d'une certaine population », « une façon de vivre [différente] », évoquant parfois « la culture » comme facteur explicatif de ces comportements. Ainsi donc, « les conflits de classe s'expriment dans le langage de la critique éthique » [Chamboredon et Lemaire, 1970]. Car cela renvoie aux propriétés sociales des habitants : les méthodes éducatives des habitants dernièrement arrivés (des immigrés, subsahariens pour une grande part) sont vues comme non-adaptées aux normes d'« ici », et l'on trouve ainsi en entretiens des critiques à la fois culturalistes (« ils n'ont pas les mêmes codes ») et sociales (« ils ne savent pas appliquer les codes »). D'autres explications, moins culturalistes, ont pu être données, mais plus rarement : la structure des ménages (la plupart de ces familles sont des familles monoparentales, donc avec moins de possibilité de surveillance), ou le manque d'aménagements urbains (le fait qu'il n'y ait aucun banc « pour que les mamans puissent s'asseoir »).

Reste que témoignages comme observations donnent à voir « des enfants sans parents » (Will) – même si les enfants sont parfois surveillés depuis les balcons et fenêtres [Nouri, 2014 : 34]. Ce non-encadrement des enfants (Cf. encadré 2) est un phénomène que la Maison Jaune cherche d'ailleurs à combattre, multipliant les projets et événements susceptibles d'amener les parents à venir avec leurs enfants (Cf. photo ci-dessous) :

c'est vrai que tu vois beaucoup d'enfants sans parents [sur la dalle ou à la Maison Jaune]... Et par exemple tu vois les fêtes de la Maison Jaune étaient faites pour ça, pour qu'on voie plus les parents. (Will, 33 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2002, sans emploi, membre actif de l'association Maison Jaune)



*Commentaire* : Cette affiche, qui a été réalisée à la Maison Jaune par des enfants au moment du carnaval 2019, montre bien la volonté de la Maison Jaune de mobiliser les parents, autour de projets artistiques adressés à leurs enfants.

*Source* : Théoxane Camara.

## Encadré 2 : Le non-encadrement des enfants ?

**Avril-mai 2019.** Les jours de beau temps, alors que je sortais de la Maison Jaune, souvent accompagnée de Julia, des enfants sont venus vers nous et m'ont prise par la main pour que je vienne jouer avec eux. Le mercredi suivant, commençant à me « connaître », deux petites filles, me voyant rentrer dans la Maison Jaune, sont venues me voir pour que je leur donne de quoi dessiner. Constatant *de facto* le manque d'encadrement de ces enfants, je me suis ainsi improvisée « animatrice », environ quarante minutes, plusieurs mercredis d'avril et mai.

Ces petites séances d'animation « dedans-dehors » ont aussi été l'occasion d'observer des interactions entre les enfants présents sur la dalle et les jeunes hommes qui traînaient devant la Maison Jaune (dont Rayan, qui m'avait reconnue et saluée). Par exemple, le mercredi 29 mai, en l'espace de 10 minutes, les enfants se sont deux fois adressés aux jeunes. La première fois, un enfant est tombé par terre, au niveau du cabinet de radiologie et s'est fait mal ; il est donc venu vers l'un des « grands » en pleurs, et celui-ci l'a consolé. La deuxième fois, deux enfants se chamaillaient et commençaient à se battre, devant la verrière juste en face de la Maison Jaune ; aussitôt Rayan est intervenu pour leur dire de calmer le jeu et a cherché à les réconcilier.

Tout ceci réuni dessine donc ce que l'on pourrait nommer la « face sombre » de la vie sociale sur l'îlot 8, décrite essentiellement par la négative par les habitants (manque de vie sociale, manque d'encadrement des enfants, manque d'infrastructures, manque de savoir-vivre, etc.). En contrepoint, la vie sociale est racontée comme plus intense *avant*. Elle semble s'être recroquevillée avec l'évolution de la population mais également avec la lassitude des principaux acteurs (notamment l'amicale des locataires qui organisait de nombreux événements collectifs comme la « fête de la dalle ») et aux découragements de nombreux habitants, du fait de l'ancienneté des problèmes<sup>22</sup>. Un rapport présenté par Plaine Commune et la ville de Saint-Denis en 2014 pointait d'ailleurs que les « *dysfonctionnements* » étaient fortement concentrés sur les îlots 4 et 8, et concluait à « *une certaine tétanisation [des différents acteurs] devant l'ampleur des problèmes* » (Plan de référence, avril 2014). Mais la « face sombre » de la vie sociale dans le quartier étudié renvoie aussi à la présence, désormais ancienne, du trafic de drogues sur l'îlot 8.

---

<sup>22</sup> En réunion publique, un habitant disait : « *le paquet [des problèmes] est tellement gros que franchement, je me pose des questions. [...] Chaque fois qu'une décision est prise, on ne voit rien en face. Par exemple y'a eu la nomination d'une brigade verte : aucune différence, je dirais même que les accumulations, avec le temps augmentent ; comme si la dégradation qui nous environne se générerait elle-même et gagnait plus vite que l'essai qu'on fait de rectification de ces défauts* ». (M. Mariani, habitant îlot 8 depuis 30 ans, retraité, réunion publique, 19/04/19). Plus tard, toujours lors de cette réunion publique, il s'adresse à l'élue : « *ce que vous arrivez pas à comprendre, c'est que notre quotidien il commence à nous pourrir sérieusement la vie* » (Ibid).

II- Du « Passage 8 de la drogue » à l'« îlot 8 de la drogue » : un quartier accaparé par les dealers ?

A- Les habitantes critiques (et inquiètes).

La dalle de l'îlot 8 est, dans l'esprit de certaines habitantes (une mère de famille et une retraitée notamment), la propriété des délinquants et des dealers. L'une d'elle dit même que « *les jeunes ont pris le terrain* », ce qui dénote un sentiment d'invasion, d'un ennemi dont on ne sait trop identifier l'origine (est-ce que ces jeunes habitent ici ou non ?). En tout cas, leur discours est marqué par ce sentiment que la dalle est régie par des « *voyou*s », qui dictent leur loi, et n'écoutent les habitants que quand ils le veulent. Les rassemblements juvéniles aux abords de la Maison Jaune les dérangent ; comme l'explique cette mère de famille dont l'entrée d'immeuble donne sur le passage Blanqui :

moi j'arrivais, en hiver, ils squattaient quand même devant chez moi [sur les marches] et en été, des fois aussi ils squattent, ils mettent des chaises... [...] c'est surtout en été, en été ils aiment beaucoup camper. (Aminata, 27 ans, habitante de l'îlot 8 depuis 2011, en congé maternité)

La présence de ces « jeunes » est donc vue sous l'angle de l'occupation déviante, voire délinquante : ils « *squattent* », « *campe[nt]* », font de « *barbecues sauvages* » (Cf. encadré 3).

**Encadré 3.** Les « *barbecues sauvages* » ou la disqualification d'un usage populaire et juvénile de l'espace public.

Le thème des « *barbecues sauvages* » est souvent ressorti, en entretien comme en réunion publique. Alors que « les anciens » faisaient aussi des barbecues, ceux que les jeunes organisent sont tout de suite disqualifiés et jugés inorganisés. Ainsi Aminata raconte :

en fait le **problème** de la dalle c'est que y'a des jeunes qui font des choses des fois imprévues, par exemple ils font un barbecue. Des fois c'est des **barbecues sauvages** [...] comme la dernière fois, y'a deux semaines [...] y'a eu un repas, y'a eu un barbecue, mais j'ai vu que y'avait quand même des assiettes, y'avait des enfants autour qui mangeaient. Voilà, et du coup je me suis dit « *Bon, les jeunes généralement ils vont pas s'attarder à ramener des assiettes pour manger, donc peut-être que c'était quelque chose d'organisé, mais sans plus* », du coup j'ai vu, je suis passée et je suis rentrée chez moi quoi. (Aminata, 27 ans, habitante de l'îlot 8 depuis 2011, fonctionnaire de mairie, en congé maternité)

Ici c'est très clair : comme « *c'était quelque chose d'organisé, mais sans plus* », ce ne peut pas être à l'initiative des jeunes. Mais lorsque cela est évoqué devant les jeunes, ces derniers ne se reconnaissent pas. Durant la réunion publique de juillet 2018, une habitante explique qu'elle avait vu des jeunes se brancher sur les fils électriques du chantier sur la dalle, pour faire leur barbecue. À peine cela a-t-il été abordé en réunion publique que les jeunes en présence et Ibrahim, dont les fenêtres donnent sur la Maison Jaune, l'ont démenti. Au

contraire, les jeunes hommes interrogés ont l'impression d'organiser des barbecues « dans les règles de l'art », aux beaux jours, ou pour des occasions comme la fin du ramadan. Rayan raconte ainsi :

[en juin dernier] à la fin du ramadan, on a fait un barbecue, un grand barbecue ici, avec tout le monde, vraiment tout le monde, on est parti acheter des merguez, des brochettes... (Rayan, 20 ans, habitant d'un îlot voisin depuis 2013, étudiant en première année de BTS)

Ils ont en plus acheté une enceinte pour l'occasion, pour rendre le barbecue plus festif. Ces barbecues sont donc organisés, mais les personnes extérieures ne le voient pas.

L'on voit à travers cet exemple concret à quel point l'(il)légitimité de *ce* qui se fait sur l'espace public est fonction de *ceux* qui le font, de leurs propriétés sociales et de la proximité que l'on peut avoir (ou non) avec eux. En d'autres termes, on peut dire que ces barbecues sont d'autant plus décriés par les mères de familles ou retraitées, qu'elles ont peu en commun avec les jeunes hommes qui les organisent.

En tout cas, ces rassemblements dérangent, et sont surtout dénoncés par les habitants parce qu'ils constituent des nuisances sonores, notamment la nuit, les empêchant de dormir. L'espace devant la Maison Jaune est donc un espace intermédiaire dont les usages dérangent la norme sociale de « *tranquillité* ».

Ces habitantes voient donc la dalle de l'îlot 8 comme un espace « *craignosse* », sale et dangereux, provoquant irrévocablement un certain repli vers l'intérieur (chez soi)<sup>23</sup>. Mais c'est surtout un sentiment de peur<sup>24</sup> qui semble brimer en elles toute envie d'occuper l'espace public, celui-ci étant assimilé au « *territoire des jeunes* », voire à une zone de non-droit, régie par les dealers. Ces mêmes habitantes ont mentionné une autre présence dérangeante sur l'îlot 8 : les petits voleurs et vendeurs à la sauvette.

y'a le marché juste en bas, les vendeurs à la sauvette tout ça : tout le monde monte en haut pour **se réfugier en cas de problème** ; j'ai l'impression que c'est un peu le **QG où on vient se réfugier en cas de problème** : on fait nos conneries et on vient se réfugier ici en fait. (Aminata, 27 ans, habitante de l'îlot 8 depuis 2011, fonctionnaire de mairie, en congé maternité)

L'extrait d'entretien montre bien l'impression qu'a cette habitante d'habiter un quartier de seconde zone ; un repaire de délinquants. La forme architecturale de l'îlot 8 est d'ailleurs souvent mise en cause, car accusée d'encourager ce genre de « mauvais » citoyens. Ainsi ces habitantes m'expliquent que les différents escaliers sont autant d'issues pour les délinquants,

<sup>23</sup> Ainsi Aminata explique : « *c'est craignosse... je sais pas, je me vois pas occuper l'espace, sortir ma table et me mettre devant [...] occuper le territoire* ».

<sup>24</sup> Qui n'est d'ailleurs pas le fait de tous les habitants [Atelier de recherche, 2016].

leur permettant ainsi d'échapper aux policiers<sup>25</sup>. Selon ces habitantes, le quartier n'a donc pas l'air d'un quartier résidentiel, puisqu'il est investi (envahi ?) par des non-résidents, qui sont d'autant plus dérangeants qu'ils sont associés à la délinquance. À leurs yeux donc, c'est l'ensemble de la dalle qui tend à être un « *espac[e] de renvoi, où prend place tout ce que l'on rejette de la sphère privée, ordures comme activités impropres et inappropriées, et à apparaître comme le symptôme d'une dégradation sociale et formelle* » [Flamand, non-daté].

Face à cette présence jugée « *flagrante* » du trafic de drogues, le discours de ces habitantes peut être alarmiste : « *ici on a des conflits extrêmement violents entre bandes rivales etc. [...] c'est le problème de bandes et de gangs dans une cité* » (Isabelle, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 1993, retraitée - ancienne psychiatre). Si cet avis reste marginal, il n'empêche qu'un nombre conséquent de témoignages note que le phénomène « *croit* »<sup>26</sup>, alimentant inconfort et inquiétude ; ce qu'exprime cette mère de famille :

Franchement au début [la Maison Jaune] c'était vraiment dynamique, c'était vivant on voyait que ça allait apporter un plus. Moi mes enfants aimaient y aller [...] Franchement c'était très agréable d'y aller, [...] je les laissais y aller vraiment **tranquillement**, sans me soucier de quoi que ce soit ; mais après au fur et à mesure, **j'ai eu l'impression que le climat s'est dégradé**, et de ce fait... de voir les jeunes après les travaux qui se sont réinstallés... mais encore pire [qu'avant], du coup ça m'a vraiment **refroidie** et je voulais plus qu'ils y aillent... le fait de traverser la dalle pour arriver [à la Maison Jaune], même si c'est pas très loin... mais [rien que] de les voir en fait, j'essaie de limiter leur vue sur les jeunes en fait. Moi quand je sors [de chez moi], c'est vraiment flagrant, ils se passent tranquillement le deal, et des fois quand la police elle arrive brusquement, bah très vite [...], c'est la panique et si y'a des enfants au milieu de tout ça bah on sait pas ce qui peut arriver en fait. C'est vraiment ça qui **m'inquiète** en fait. Ils sont pas méchants, parce que voilà, on se dit quand même bonjour, mon mari des fois va à leur rencontre pour leur expliquer qu'on peut pas faire les choses comme ça, ou qu'il faut limiter le bruit, parce que nous on habite quand même dans notre appartement, on aimerait quand même être **tranquille**. (Aminata, 27 ans, habitante de l'îlot 8 depuis 2011, fonctionnaire de mairie, en congé maternité)

On retrouve d'ailleurs tout un lexique de la « *peur* » (« *inquiétude* », « *danger* », « *phobie* ») dans ces entretiens :

les gens ils peuvent pas le soir après 20h ou 21h, traverser la dalle si ils veulent rentrer chez eux [...] descendre les escaliers, sans être **mis en danger par la présence de racailles et de voyous** ; voilà ça je pense que c'est extrêmement important et je peux comprendre que les gens qui ont leurs appartements donnant sur cette partie-là de la dalle, soient obligés d'avoir leurs fenêtres fermées. Là y'en a même certains qui ont demandé à PCH de **faire mettre des volets à leurs fenêtres**,

---

<sup>25</sup> Sur ce thème, voir le mémoire de Lucille Nouri [2014].

<sup>26</sup> Depuis environ trois ans, le trafic de drogues s'est développé dans différents quartiers de Saint-Denis (par exemple le quartier de la gare, la cité Gabriel Peri, Duclos), avec l'apparition de drogues plus « dures » comme le crack.

parce qu'ils ont peur si y'a à nouveau des tirs etc. que ça puisse entrer chez eux etc. (Isabelle, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 1993, retraitée - ancienne psychiatre)

En février dernier, des coups de feu qui ont éclaté sur la dalle ont en effet instauré un certain climat de peur parmi les habitants, la plupart ayant d'ailleurs interdit à leurs enfants de continuer les ateliers « Carnaval » à la Maison Jaune. Le discours sur l'insécurité croissante n'est donc pas le fait que de retraités, anciennement installés dans le quartier et qui auraient vécu les changements de population de manière très négative, avec le sentiment amer d'un déclassé social : des mères de familles d'enfants en bas-âge peuvent aussi avoir ce sentiment. D'autant qu'il y a régulièrement des descentes de police dans le quartier, voire des perquisitions dans certains appartements, ce qui vient renforcer le climat de peur. Aminata parle de peur pour elle et pour ses enfants, Isabelle parle pour les autres habitants.

**Encadré 4.** Inspirer la peur : entre stigmaté et retournement du stigmaté.

Ci-contre, photo prise en **décembre 2017**  
*Source* : Alain Vulbeau



Ci-dessous, photo prise en **décembre 2018**  
*Source* : Théoxane Camara



La phrase que l'on voit sur ces deux photos, prises à un an d'intervalle, a été inscrite sur le mur en face de la Maison Jaune, dans le cadre du projet « Passage 8 ». Ce projet visait la réhabilitation, par l'intervention artistique, du passage Blanqui, jugé particulièrement « *anxiogène* », sale, et associé au trafic de drogues. On voit que la deuxième partie de la phrase « *mais ce n'est pas vrai* » a été recouverte de bombe de peinture noire, afin de ne

laisser apparente que la première partie de la phrase « *tout le monde dit que c'est dangereux ici* », et renforçant ainsi le climat de peur.

En entretien, Armand a mentionné ce « *tag* » pour illustrer son propos : pour lui, le quartier est « *bon vivant* », et cette phrase (dans son entièreté) « *dit tout* ». Mais il ne savait pas que cette inscription avait été couverte de peinture noire. C'est Rayan qui le lui a appris lors de l'entretien. Tous deux déplorent cet acte et pensent que : « *ça doit être un petit con [qui a fait ça] ; c'est des petits cons qui passent ici* ».

C'est très clair : pour Rayan et Armand, qui cherchent à donner une image positive de leur quartier (stratégie de retournement du stigmaté), et encouragent les projets de la Maison Jaune, cet acte de vandalisme relève de la « *connerie* » (enfermement dans le stigmaté). Notons en outre que selon eux, cette action ne peut être que le fait de personnes de l'extérieur, non d'habitants.

#### B- Les habitants usagers de la dalle.

Les jeunes adultes interrogés ont, quant à eux, plutôt tendance à modérer les propos alarmistes. Pour eux en effet, « *c'est tranquille ici* » (comparé à d'autres cités de Saint-Denis, notamment la cité Gabriel Peri qui est associée au prototype de la cité « chaude ») ; « *c'est tout calme* », « *c'est bon vivant* ». Et cela autant au niveau des descentes policières que des relations avec les voisins : ici, « *je vais pas dire tout le monde s'aime, mais... y'a pas d'histoires bizarres [entre voisins]* », avec règlements de compte, coups, blessures, etc. La dalle – et plus spécifiquement les concernant, l'espace devant la Maison Jaune – est un lieu de vie [Bacqué et Sauvadet, 2011]. C'est une sorte de QG des jeunes du quartier (qui ne se restreint pas à l'îlot 8 : certains jeunes qui traînent devant la Maison Jaune habitent au niveau du Carrefour, ou du C&A ou plus largement dans l'ensemble du quartier Basilique).

Ces regroupements réguliers engendrent chez les jeunes adultes concernés un véritable sentiment d'appartenance au quartier : ils parlent d'ailleurs des « *jeunes d'ici* » et « *des jeunes d'autres quartiers* ». En tout cas, ces lieux sont des espaces de rencontres et de sociabilité. Par exemple, Armand et Rayan se sont rencontrés devant la Maison Jaune (ou au « double rond », autre lieu de regroupement, sur l'îlot au-dessus de C&A) ; et Armand (arrivé dans le quartier en 2008) dit que Rayan (arrivé dans le quartier en 2013), est aujourd'hui « *intégré* » : il fait en effet partie des « *jeunes* » qui sont souvent devant la Maison Jaune, ce qui lui procure un certain « *capital d'autochtonie* » [Retière, 2003]. Cette vie sociale juvénile et l'interconnaissance qu'elle procure permet aux jeunes adultes rencontrés d'« *être au courant des choses* », et de se sentir ainsi pleinement habitants et acteurs du quartier. L'espace public qu'est la dalle de l'îlot 8 est donc bien pour eux un lieu de vie, une extension de l'habitat, un « *appendice immédiat du réduit domestique* » [Flamand, 2001 : 50, cité par Bacqué et Sauvadet, 2011]. Sorte de salon en extérieur, où l'on fume la chicha et où l'on mange ; lieu aussi où l'« *on se pose* » et où l'on « *papote, on discute* » :

Ici [devant la Maison Jaune] **en été, y'a tout le monde** [...] comme c'est les vacances et tout ça, que personne n'est à l'école, que personne 'fin y'a des gens qui travaillent, mais la plupart des gens qui sont à l'école, ils sont là pendant les grandes

vacances. Et **pendant le ramadan**, on est là le soir, on est là toute la journée, on est là **tous ensemble** ; et on fait des matchs, là-bas y'a un stade [à la cité Gabriel Peri], on fait des 7 contre 7. (Rayan, 20 ans, habitant d'un îlot voisin depuis 2013, étudiant en première année de BTS)

Ces jeunes adultes ont l'habitude d'être ensemble, et la dalle apparaît comme un point de regroupement incontournable. On peut donc considérer que, pour ces jeunes adultes, la dalle est un de ces « angles morts » de l'espace urbain, « *espaces [...] de mise à l'écart du contrôle de la famille et de l'école, dans lesquels se construisent les "entre-soi", composés d'expériences communes, de partage de paroles, de rires* » [Singly et Ramos, 2007]. C'est en effet un espace d'entre-soi juvénile, un espace où se crée un « nous » alternatif au « nous » familial <sup>27</sup>, et qui est le support d'une « *vie sociale très riche* » [Beaud, 2002].

Aussi les jeunes interrogés apprécient-ils « *l'ambiance* » générale du quartier, et le fait qu'il soit animé (par les enfants qui jouent dehors notamment) :

*Qu'est-ce que tu apprécies du coup [ici] ?*

Bah l'ambiance en fait, je préfère l'ambiance ici. Et aussi, là où j'habitais avant, c'était calme, c'était vraiment clame, c'était pas une cité, c'était calme, c'est juste un bâtiment, une résidence. Mais **ici, y'a plus d'ambiance, y'a plus d'enfants qui jouent**. Et après **avec le temps on commence à connaître tout le monde et tout le monde est gentil**, voilà quoi. J'sais pas comment te dire ! On s'apprécie tous entre nous. Alors que là où j'habitais... j'allais pas dans d'autres cités en fait, je restais plus où j'habitais, avec les gens, les voisins ou les gens qui habitaient juste à côté de chez moi. (Rayan, 20 ans, habitant d'un îlot voisin depuis 2013, étudiant en première année de BTS)

D'autres habitants, à la lisière entre « jeunes » et « anciens » (des trentenaires, résidant chez leurs parents) ont aussi tendance à modérer cette impression de « cité chaude », empruntant le discours du « moindre des maux » et du « c'était pire avant ». Lorsqu'ils s'expriment sur le registre du « moindre des maux », ils stipulent par exemple que les incivilités et petits conflits de voisinage qui ont cours sur l'îlot 8 sont sans commune mesure avec ce que l'on peut voir ailleurs à Saint-Denis :

faudrait pas oublier qu'on n'est pas à Neuilly ici ; on est à Saint-Denis. Un match de foot à 22h, par rapport à tout ce qui se passe [ailleurs à Saint-Denis]... Il me semble que y'a d'autres priorités sur Saint-Denis. (Will, réunion publique du 05/07/18)

Ibrahim, quant à lui, s'exprime sur le registre du « c'était pire avant », sans nier pour autant que le trafic ait disparu :

c'était vraiment pire avant, parce que, lorsque vous voyez des jeunes s'introduire dans vos escaliers, de l'immeuble, s'introduire... je sais pas si vous avez vu, avant y'avait des blocs où on rangeait les poussettes, des gros blocs, dans chaque îlot

---

<sup>27</sup> Rappelons que, dans ce quartier comme ailleurs, nombre de jeunes adultes vivent encore avec leurs parents.

normalement [...] tous ces locaux ils ont été fermés ; jusqu'à aujourd'hui, c'est fermé.

*Oui, pourquoi ?*

Bah avant les jeunes ils squattaient là-bas ; donc quand je dis c'était pire, c'était vraiment pire ; mais maintenant on voit plus les jeunes dans l'îlot 8, dans les blocs et tout ça. (Ibrahim, 24 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 1999, comptable)

Si ces habitants relativisent l'ampleur de l'activité délinquante, ils ne l'occultent pas pour autant. Ils se placent en tout cas dans un registre plus « compréhensif » et individualisant, sans doute du fait de leur proximité générationnelle, cherchant à ne pas « *mettre tous les jeunes dans le même sac* »<sup>28</sup> (Ibrahim), là où la tendance générale semble plutôt être celle de l'amalgame, sur un fond de racialisation du conflit de générations.

### C- La racialisation du conflit de générations.

Les problèmes de cohabitation sont présentés comme un conflit intergénérationnel, une forme de concurrence pour l'espace entre « *jeunes* » et « *anciens* » (« *vieux* »). Pour autant, on note une racialisation de ce conflit de générations ; ce que constatent d'ailleurs certaines personnes interrogées. Ainsi Julia précise que les plaintes viennent souvent de « *soixante-huitards, blancs, avec des diplômes* » (notes de terrain, réunion « À nous de jouer », 04/04/19) et qu'un certain racisme émerge parfois dans les désignations des « *voyous* », renvoyés à leurs origines afro-antillaises. L'élue du quartier comme la directrice de quartier font le même constat :

moi je trouve que c'est un conflit entre jeunes et anciens. Et puis... **y'a une chose aussi quand même qui stigmat[ise] un peu** : nos jeunes qui sont à l'entrée de la Maison Jaune ou dans d'autres cités, on ne peut pas nier... faut pas tout le temps parler de la question des ethnies et tout ça, mais **c'est quand même des jeunes souvent blacks..** [...] et ça aussi, ça renvoie une image.. une image de... une image que ces jeunes d'origine africaine, antillaise [...] sont là, [et que] c'est eux qui font le bruit, c'est eux qui font tout ça. (Jaklin Pavilla, 1<sup>ère</sup> adjointe au maire et élue du quartier Grand centre-ville)

Pour moi, pour le projet « Passage 8 », y'avait bien sûr la question de la dégradation de l'espace public, mais il y a une représentation très forte de la dégradation de l'espace public liée à la présence de jeunes avec capuches sur la dalle en fait ; qui, pour certains d'entre eux, peuvent être liés au trafic de drogues - qui existe, ça on va pas le nier - mais y'en a d'autres non. Et y'a beaucoup de **racisme** dans tout ça à mon avis. [...] **Je vois que pour des petits blancs, il y a toujours plus de tolérance,**

---

<sup>28</sup> « *Moi je mélange pas tous les jeunes ; parce que y'a beaucoup de personnes ils vont penser que tous les jeunes qui sont assis devant la Maison Jaune ils sont là, ils font du trafic ; je suis désolée [mais non] : moi je vois des petits jeunes, ils sont là, ils discutent, ils prennent leur chicha, ils fument, rien de plus. Donc c'est pour ça je dis que je fais pas d'amalgame* » (Ibrahim).

**et pour moi c'est pas...**... Oui pour moi c'est du racisme, j'ai pas d'autre mot !  
(Natalia Castro, directrice du quartier Grand centre-ville)

Bref, ces jeunes hommes sont « *un groupe assez identifié de jeunes* » (noirs), qui ne sont pas vus avec « *un regard positif, bienveillant* » (Jaklin Pavilla) et volontiers réduits et essentialisés en la figure du « dealer / délinquant / voyous ». Dans ce cadre, il n'est pas si étonnant que l'atelier « Coupe du monde », qui rassemblait essentiellement des jeunes hommes racisés, et qui plus est, en casquette-jogging-baskets ait cristallisé les tensions. Par leur apparence et leur activité, ces jeunes incarnaient en un sens l'image sociale de « jeunes de cité », « zonards », plus ou moins en proie à la violence ou à la délinquance. D'ailleurs Will a ressenti le redoublement de critiques vis-à-vis de son « atelier » comme une injustice, expliquant en substance que quand ce sont des jeunes qui font du bruit, cela pose problème, sinon personne ne dit rien. Et Will de prendre l'exemple, à plusieurs reprises et dans plusieurs contextes (réunion publique, Whats'app Maison Jaune, entretien) d'une de ses voisines, qui serait atteinte de troubles mentaux et crierait le soir, sans que cela ne semble déranger personne. D'autres habitants remarquent ce phénomène de tolérance « à double vitesse » et au désavantage des jeunes :

c'est toujours un souci de toute façon, quand y'a un groupement comme ça, notamment de jeunes – quand je dis jeunes, c'est jeunes adultes – y'a pas beaucoup de tolérance de la part des gens et je trouve ça vraiment dommageable parce qu'en fait ils sont là pour s'amuser, pour parler de foot, et ils sont pas là pour faire des conneries ; donc moi je regrette ce **manque de tolérance**. (Nadine, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 2002, retraitée – ancienne salariée de la ville de Saint-Denis)

Signe en tout cas que dans les représentations des habitants comme du bailleur, l'« habitant » possède bien « *une face compassionnelle, celle de l'exclu, objet de démarches de réparation* » ou de soins, et « *une face obscure, celle du jeune délinquant, objet des entreprises sécuritaires* » et de plaintes [Boissonade, 2006]. On est ici dans le cas typique où la question des rapports sociaux de génération, de genre, de classe et de race s'entrecroisent, et où les discours se focalisent sur la figure stéréotypée du « jeune galérien de cité racisé ». Car c'est celui qui est visible, qui « traîne dehors », et qui incarne en quelque sorte la dégradation physique du lieu et le déclassement social de sa population. Au final, ce qui est perçu comme transgressif est davantage la présence de certains corps dans l'espace public (les jeunes hommes racisés) que ce qu'ils font.

On voit donc bien que la question raciale vient teinter les problèmes de cohabitation dans le quartier, aboutissant à une forte stigmatisation des noirs. Même si cela reste marginal, on peut aussi relever des propos racistes – qui ne concernent plus seulement les « jeunes », mais des habitants en général –, qui reprennent le stéréotype racial selon lesquels les Noirs aiment faire la fête [Ndiaye, 2007] :

C'est compliqué des fois de dire aux gens « *On vous confie un appartement, en échange, vous allez payer un loyer etc. mais il va falloir adopter le code de bonne*

*conduite qui est dans votre bail quand vous le signez, c'est-à-dire vous ne faites pas des teufs jusque 3h du mat, quatre fois par semaine avec des tam-tams* ». (Isabelle, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 1993, retraitée - ancienne psychiatre)

Concernant les jeunes qui traînent devant la Maison Jaune, des phrases comme « *ce sont toujours les mêmes, ces voyous...* », peuvent arriver aux oreilles des élus et habitants, avec le sous-entendu que ces « voyous » seraient d'autant plus repérables qu'ils sont noirs. Nadine rapporte d'ailleurs qu'elle a vu un jour une mère arriver « *en furie* » dans la Maison Jaune en disant « *Ici c'est un squat d'Antillais, ma fille n'a rien à faire là* » (Nadine, réunion publique, 05/07/18). Cette racialisation du conflit relève d'un phénomène analysé par d'autres chercheurs [Demoulin *et al.*, 2016 ; Bacqué *et al.* 2010]. Dans ce quartier comme dans d'autres, en effet « *le poids de plus en plus important des minorités visibles alimente [...] les représentations d'un quartier paupérisé où les classes moyennes craignent de ne plus trouver leur place* » [Demoulin *et al.*, 2016]. Concernant les individus de milieux populaires en ascension (comme c'est le cas de Aminata), tout prête à penser que « *la cohabitation renvoie à la possibilité – incarnée au quotidien par leurs voisins plus pauvres qu'eux – de la rechute* » [Bacqué *et al.* 2010].



*Commentaire* : De gauche à droite, on voit sur cette photo les marches devant la Maison Jaune ainsi que le haut-vent « en pointe », principal lieu de regroupements juvéniles ; puis l'entrée dans le « trou noir » du Passage Blanqui, et enfin les verrières cassées.

*Source* : Julia Lopez, mars 2014.

La dalle semble bel et bien appropriée surtout par les jeunes (jeunes adultes et adolescents) et les enfants, dans sa fonction initiale d'espace intermédiaire, sur fond de présence – désormais banalisée – du trafic de drogues. Ceci fait que pour les habitants, « *le quotidien est lourd* » et peut conduire à des stratégies de repli ou d'évitement (limiter le contact de ses propres

enfants avec ces « jeunes ») ; ou alors vouloir quitter le quartier (l'élue reçoit beaucoup de demandes de mutations : « *les gens veulent partir* », avançant plutôt des problèmes de logement trop petit, pas adapté, ou trop cher...).

III- La perte du lien social : un certain « *repli sur soi* » constaté, une plus forte vie de quartier souhaitée.

A- Le repas de quartier : à la recherche d'une vie locale perdue ?

Les entretiens avec les habitants autant que les acteurs locaux (de la Maison Jaune ou de la Mairie) évoquent tous une perte du lien social sur l'îlot 8 et un certain « *repli sur soi* » de la part des résidents :

[les relations de voisinage], c'est quelque chose que je connaissais beaucoup avant, mais maintenant non, les gens ils sont **enfermés chez eux**, ils sortent pas... [...] les gens ne se parlent pas, les gens ne vont pas les uns chez les autres ; ils ferment leur porte et puis point [...] Mais c'est partout ; y'a plus de méfiance, et puis les gens sont fatigués, ils ont envie de rentrer chez eux, de fermer leur porte et puis voilà. (Nadine, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 2002, retraitée – ancienne salariée de la ville de Saint-Denis).

les voisins ils sont **plus centrés [sur eux]**, y'a **moins d'échanges** entre les voisins qu'avant, c'est sûr. [...] Y'a une dizaine voire une quinzaine d'années, les voisins se côtoyaient. Moi quand j'ai aménagé ici, y'a pas loin de 17 ans, **tout le monde se connaissait** : les parents, les voisins, les parents avec les parents, les petits avec les petits, les grands avec les grands.... Certes il y avait toujours cette petite barrière générationnelle mais aujourd'hui même les voisins entre eux **ne communiquent plus**, et même certains jeunes aussi entre eux. Je trouve ça un peu malheureux quoi. (Will, 33 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2002, sans emploi, membre actif de l'association Maison Jaune)

Face à ce constat d'un délitement des relations de voisinage et d'une moindre vitalité de la vie sociale locale, on note une certaine idéalisation de la vie de quartier avant, pour ceux qui l'ont connue – idéalisation qui ne concerne pas uniquement les personnes âgées, qui seraient passéistes ou nostalgiques. Les habitants installés depuis au moins dix ans, tous âges confondus, déplorent en effet un climat d'indifférence et d'anonymat qui règne désormais sur la dalle. Constatant l'écart avec la vitalité de la vie du quartier avant (« *avant tout le monde se connaissait* », « *c'était plus convivial* »), presque tous souhaiteraient « *retrouver de l'interconnaissance, du dialogue, de la communication* », « *pouvoir échanger* » ; bref, une vie de quartier et des relations de voisinage qui dépasseraient le simple « bonjour cordial » (quand il existe) :

l'îlot 8, il faut savoir qu'à l'époque, **dans les années à peu près 2005, c'était un quartier convivial, où il faisait bon de vivre** ; où toutes les personnes, que ce soit

la jeunesse, que ce soit les plus vieux... **toutes les personnes se côtoyaient** ; on échangeait avec les plus vieux, et puis autour de cela, une fois dans l'année on organisait la **fête de la dalle**, et ça c'était avec mon ancienne voisine ou d'autres amicales de locataires... [...]

*Et du coup, c'était quoi cette fête de la dalle ?*

C'était un **repas festif** où chaque habitant dyonisien de l'îlot 8 apportait un plat de chez lui, et puis on échangeait autour de ce plat, y'avait de la musique et tout ça. Et c'était un samedi. (Ibrahim, 24 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 1999, comptable)

La fête de la dalle<sup>29</sup> revient beaucoup dans les entretiens, comme un moment de « *convivialité* », sorte d'âge d'or de la vie de quartier, image d'Epinal de la vie « avant » : « *c'était convivial, chacun ramenait ses spécialités... c'était sympa !* », « *C'est des moments où les gens se parlent* » (Nadine). D'où le projet, plusieurs fois évoqué en réunion publique (juin 2018 ; avril 2019), d'organiser un repas de quartier. Cependant, il demeure pour l'heure un horizon mythique, que tout le monde espère mais que personne n'organise. Les quelques initiatives ont toutes plus ou moins échoué. Une habitante raconte :

c'est mieux [dans d'autres quartiers] on va pas se mentir, y'a plus d'organisation, y'a des tables, ça appelle ; alors qu'ici je sais pas, **j'ai l'impression que y'a deux plats qui se battent en duel et les enfants qui s'acharnent dessus**. Bon après c'est pas une critique hein, mais malheureusement les parents ils vont envoyer les enfants, mais c'est pas ça... on compte sur les parents, on compte sur leur participation, c'est comme ça qu'on va avancer ; c'est pas une garderie [...] ; du coup c'est pas organisé, alors que dans les autres [quartiers], on a plus de parents que d'enfants, donc le cadre il est plus chaleureux, on parle, on fait des connaissances, c'est plus vivant... alors que là on arrive, y'a que des enfants, ok, tu poses ton plat, il est fini, bah tu rentres chez toi en fait ; du coup ça n'attire pas. (Aminata, 27 ans, habitante de l'îlot 8 depuis 2011, en congé maternité)

Isabelle explique quant à elle que, lors de la dernière édition de cette fête des voisins, « *ça a été une catastrophe* » : les « *cailleras ont pris [volé] l'alcool et se sont bourré la gueule* » (Isabelle, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 1993, retraitée - ancienne psychiatre). Ceci étant dit, le projet de repas de quartier plane toujours, et semble être vu comme un moyen de retrouver l'esprit et « *la force* » des quartiers populaires (l'hyper-proximité, l'interconnaissance, la force des liens locaux, etc.). Car pour l'heure, les relations de voisinages sont plutôt discrètes.

#### B- Des relations de voisinage discrètes.

Aminata et Nadine estiment que les relations de voisinage dans leur immeuble respectif sont « *inexistantes* », ou alors se résument à des relations marchandes, perdant ainsi leur spécificité de liens de voisinage. Ainsi, cette jeune mère de famille raconte :

---

<sup>29</sup> La dernière en date remonterait à 2008.

**j'aurais aimé avoir plus de lien... une entraide [avec mes voisins].** Moi par exemple quand j'étais dans mes études et qu'à Saint-Denis y'avait pas la garderie du matin, que je devais me lever tôt parce que je devais arriver plus tôt au travail [études en alternance], bah j'aurais aimé avoir une petite aide d'un voisin ; sachant qu'ils ont presque tous des enfants. [...] Donc un petit peu cette entraide, mais j'ai l'impression que chacun est **replié chez soi**. Et quand on demande un service, bah très vite... moi par exemple, ma voisine [...] je devais la rémunérer [quand elle déposait mes enfants à l'école]. (Aminata, 27 ans, habitante de l'îlot 8 depuis 2011, en congé maternité)

Ce témoignage montre une forme d'individualisme ambiant (sans doute lié à des raisons structurelles : montée du chômage, de la précarité, augmentation des heures de travail, etc.), qui annihilerait les relations d'entraide. Est-ce à dire que finalement, les relations de voisinage sont essentiellement des relations de nuisances, des relations problématiques ? Car en effet, lorsque les habitants parlent de leurs voisins, c'est surtout pour dénoncer des nuisances, notamment en termes de bruit et de propreté ; analysés comme des signes d'un manque de respect. Pour autant, cette même habitante a pu parler de ses voisins de manière plus positive, notamment lors de l'évocation de fêtes culturelles ou religieuses, auxquelles la conviait l'une de ses voisines (d'origine malienne comme elle). Ces types de relations sont souvent évoqués en entretien. Par exemple, Isabelle – qui a par ailleurs un discours très négatif sur l'atmosphère générale sur l'îlot 8 – réside dans un immeuble où les habitants sont « *culturellement extrêmement variés* » et raconte avec plaisir :

Quand il y a des fêtes pour chacun, d'abord on s'informe, et beaucoup partagent ; [...] par exemple, hier... j'ai une voisine qui prépare son ramadan, pour le 5 mai ou 6 mai ; donc elle m'a appelée hier, elle m'a dit « *Ce soir je vous descends le couscous méchoui, vous me direz s'il est bien ou pas, parce que c'est celui que je ferai pour le ramadan* » ; donc hier soir elle m'a descendu le couscous méchoui. Hier matin, comme y'a une fête chez les Hindous, j'ai des voisins qui m'ont apporté une énorme assiette avec des confiseries, des trucs etc. Et ça, on le fait **entre nous, tranquillement**, on se passe des plats, etc. (Isabelle, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 1993, retraitée - ancienne psychiatre)

Ainsi donc, si les « *différences de cultures* » peuvent être vues comme autant de sources de conflits de voisinage<sup>30</sup>, le caractère multiculturel du quartier est aussi vu comme un support de relations de voisinage, du côté du « *partage* » et de la « *découverte des cultures des autres* ». Mais pour l'heure, ces types de relations se font à l'échelle de l'immeuble, non du quartier (îlot 8), constat qui avait été fait lors de l'étude de l'évolution des parcours résidentiels et de la vie sociale dans le quartier Basilique [2015]. De plus, ces petits moments d'échanges entre voisins restent épisodiques ; l'enjeu est, plus fondamentalement, de réinstaurer un dialogue et du lien entre les habitants.

---

<sup>30</sup> « *Quand vous avez des immeubles de 10 étages avec 6 portes par palier, faut pas demander aux gens de supporter les joies de vivre des autres* » (Anabel).

## C- Le souci de réinstaurer un dialogue entre les habitants.

Si la volonté de réinstaurer un certain dialogue et lien entre les habitants est plutôt partagée, reste à savoir quel(s) acteur(s) mobiliser : le bailleur (notamment *via* les gardiens), un collectif d'habitants, la Maison Jaune, la mairie ? En tout cas, le sentiment de déperdition de la vie sociale locale va de pair avec le constat d'un désengagement des institutions sur le terrain. Par exemple, Isabelle, résidant dans le quartier depuis plus de 25 ans, déplore que les gardiens ne résident plus sur place, ce qui permettait de tisser des liens avec les habitants :

[Aujourd'hui], on a **des gardiens qui ne sont plus des gardiens**, c'est-à-dire que c'est des gens qui sortent les poubelles, qui lavent le hall et point barre... moi j'ai connu, alors c'est très passéiste, mais j'ai connu l'époque des gardiens, où ils allaient parfois manger chez les habitants, quand on faisait quelque chose, ils l'organisaient avec nous... Nous, on a des gardiens, à 17h30-18h, ils se barrent et point final. (Isabelle, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 1993, retraitée - ancienne psychiatre)

De plus, depuis plusieurs années il n'y a pas plus d'amicale de locataires dans le quartier<sup>31</sup>. Il n'y a qu'un collectif d'habitants, qui s'est constitué au moment des projets de rénovation urbaine, et est donc essentiellement rivé sur des questions de réhabilitation du bâti, et « *militant* »<sup>32</sup>. Pour ce collectif, « *l'animation du quartier* » n'est pas une priorité ; elle est plutôt laissée à la Maison Jaune, dont la présidente regrette de son côté « *une certaine apathie* » de la part des habitants, qui ne se « *mobilisent pas* » suffisamment. L'enjeu est donc de réussir à fédérer un maximum de « parents » autour des projets de la Maison Jaune (Cf. *supra*, I, B). D'autres habitants expliquent que si la vie de quartier est moins présente, c'est lié au fait qu'aucun élu n'habite plus sur place. Pour preuve : la fête de la dalle était « *stimulée* » par un élu qui résidait dans le quartier (Francis Langlade).

Selon l'élue actuellement en charge du quartier, l'enjeu dans ce quartier est « *de renouer un dialogue* » entre « *les jeunes* » et « *les anciens* ». Car en effet, elle estime « *qu'on n'arrive pas à avoir un vrai maillage entre les adultes et puis surtout les anciens qui sont là depuis longtemps, [...] et la nouvelle génération, les nouveaux jeunes qui arrivent* ». Le constat actuel est plutôt du côté de la « *rupture* », voire de la « *méfiance* » ; alimentée par une « *peur* » qui peut parfois être analysée comme de « *l'indifférence* » de la part des « *adultes* ». Dans ce cadre, il est attendu de la Maison Jaune qu'elle œuvre à renouer ce dialogue intergénérationnel ; notamment en s'appuyant sur certains des membres de l'association, deux trentenaires résidant dans le quartier depuis leur adolescence au moins, et qui sont présentés comme des « *animateurs jeunesse* », ou des « *passeurs* », des « *relais de transmission* » entre les générations. La première mission de ces « *passeurs* » est de légitimer la présence de « *jeunes* » dans le quartier. Car en effet, si les jeunes peuvent trouver une certaine vitalité de la vie sociale locale, celle-ci semble cantonnée à l'entre-soi générationnel, et ils ressentent en revanche un

---

<sup>31</sup> Une amicale existe bien, mais elle est à l'échelle de la ZAC Basilique et n'est plus très active, depuis le départ (ou la maladie) de ses membres historiques les plus dynamiques.

<sup>32</sup> L'un de ses membres les plus actifs milite aussi pour le DAL (Droit au Logement).

rejet de la part des autres habitants. Lors de la réunion publique « de crise » (concernant les retransmissions des matchs de foot), les jeunes adultes présents se sont montrés surpris (« *choqués* ») d'apprendre qu'ils faisaient peur aux habitants, qui n'osaient pas, de ce fait, leur adresser la parole (pour leur demander de faire moins de bruit en l'occurrence). Dans ce cadre, cette réunion publique a été pour eux l'occasion de « *mettre les choses au clair* », et surtout de réinstaurer un dialogue avec élus et habitants, tout en mettant à mal préjugés et « *malentendus* ».

en fait y'a eu **un malentendu**, parce que y'a une personne qui a fait passer un message en disant que...histoire de drogues, qu'on faisait n'importe quoi..., et quand on est venus à la réunion, **on a mis les choses au clair** et c'est là que tous les habitants et les élus qui étaient là ont compris que en fait c'était n'importe quoi, que la personne elle avait passé un mauvais message, en disant qu'on était mauvais, qu'il fallait pas nous laisser la Maison Jaune tout ça ; on a **mis les choses au clair** ; ils ont vu et ils ont compris que bah cette personne qui avait véhiculé le **mauvais message**, c'était elle qui était en tort, pas nous.

*Ah donc c'était bien qu'il y ait cette réunion ?*

Au final on a bien fait d'être venus ; parce que on a **mis les choses au clair**, et y'a **des voisins qui étaient avec nous**. (Armand, 22 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2008, sans emploi)

La réunion a donc permis à ces jeunes adultes de constater qu'il y avait « *des voisins qui étaient avec [eux]* » ; ils se sont ainsi sentis reconnus en tant qu'habitants légitimes, ayant eux aussi leur place dans le quartier (Cf. chapitre 3).

On peut noter pour conclure cette partie que l'émergence de la problématique des jeunes dans l'espace public en dit peut-être davantage sur ce qu'est devenu ce quartier populaire de centre-ville, marqué par la « diversité » (des origines géographiques et sociales de ses résidents) autant que par le désengagement progressif des acteurs institutionnels sur le terrain, dépourvus d'outils pour travailler au développement de la vie sociale d'un quartier et s'en remettant donc essentiellement à la Maison Jaune. La vie sociale n'est donc pas un objectif en tant que tel ; elle semble n'être que le corollaire – ou la conséquente – des projets d'aménagements urbains, sur lesquels les acteurs institutionnels sont fortement mobilisés. Il y a donc l'idée qu'une « bonne » forme urbaine fera les « bons » usages (donc que la vie sociale « idéale » découlera de l'aménagement urbain adéquat) ; que les problèmes seront résolus par l'aménagement urbain.

#### IV- Les idées d'aménagement de la dalle, un révélateur des problèmes du quartier ?

A- Une réelle mobilisation des habitants de l'îlot 8 sur les questions d'aménagements ; entre souhait de fermeture et d'ouverture.

Le NPRU semble avoir (re)donné un certain élan à la démocratie locale sur l'îlot 8 : des habitants sont présents régulièrement aux réunions de concertation, cherchent à s'informer des avancées du projet, etc. De tels projets permettent en effet de créer du lien (social et politique)

à l'échelle du quartier : « *L'action sur les espaces publics vise par là même à rétablir un lien perçu comme distendu non seulement entre les citoyens, mais aussi entre les citoyens et le politique* » [Fleury, 2010].

Quand je questionnais les habitants au sujet de possibles aménagements de la dalle de l'îlot 8, deux grandes positions ont pu être défendues : la fermeture d'un côté (la résidentialisation de l'îlot et la privatisation de la dalle) ; l'ouverture de l'autre (le maintien, voire le renforcement du caractère public de la dalle). Les personnes qui étaient pour la fermeture s'en remettaient essentiellement à la norme sociale de tranquillité, s'inscrivant ainsi dans une forme de « démocratie du sommeil » [Viard, 2006] où les résidents, c'est-à-dire « *les citoyens qui dorment dans la ville, font pression sur leurs élus pour une politique davantage tournée vers le confort résidentiel* » [Fleury, 2010]. L'argument sécuritaire a aussi fait surface dans les entretiens « pro-fermeture », en lien étroit avec cette norme de tranquillité résidentielle :

je pense que résidentialiser ce lieu entre guillemets ça **sécuriserait** un peu le lieu, ça donnerait aussi des moyens aux gens qui sont là pour nous protéger, type police municipale, police nationale peu importe, pour **venir faire le ménage** plus régulièrement etc.<sup>33</sup> (Isabelle, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 1993, retraitée - ancienne psychiatre)

moi personnellement j'aimerais bien avoir **une résidence sécurisée**, où je me dis [que mes enfants] peuvent sortir avec un ballon, jouer, et sans problème. [...] Il faut qu'on s'approprie vraiment **notre** dalle, qu'on se dise que les inconnus, c'est non ; pour la protection de nos enfants, il faut pas faire rentrer les gens. (Aminata, 27 ans, habitante de l'îlot 8 depuis 2011, en congé maternité)

L'argument hygiéniste a aussi été mentionné : fermer cet espace permettrait d'éviter que « des gens » laissent leurs chiens « *pisser et chier partout* », que les hommes urinent dans les recoins de la dalle, que des gens laissent leurs poubelles sur la dalle, etc. Bref, plus aucun non-résident ne viendrait dégrader le quartier, troubler l'ordre résidentiel.

Répondant aux inquiétudes liées à la présence de « jeunes » et « voyous » sur la dalle, cette volonté de fermeture a été évoquée par les deux habitantes les plus « critiques et inquiètes » des évolutions des usages de la dalle (Cf. *supra*). Dans leurs discours, l'idée qu'un espace mieux délimité serait un espace mieux gardé et protégé transparait nettement. D'où leur volonté d'instaurer une sorte de frontière, pour laquelle les habitants joueraient le rôle de douaniers.

De l'autre côté, ceux qui défendent le caractère public de la dalle et cherchent à encourager son maintien rappellent « *l'esprit d'origine* » de la ZAC. Ils expliquent ainsi que l'ensemble des îlots dessine une configuration atypique, qui fait l'originalité du lieu, autant que son charme. Les habitants pro-ouverture s'en réfèrent ainsi à cette impression de « *vie*

---

<sup>33</sup> Ce discours n'est pas très éloigné de l'expression qui avait fait polémique en son temps, prononcée par Nicolas Sarkozy en 2005, alors Ministre de l'Intérieur, et qui entendait « nettoyer la racaille au karcher ».

*parallèle* », en surplomb de l'activité commerciale (ce qui est d'autant plus flagrant les jours de marché, où le calme régnant sur la dalle contraste avec l'activité fourmillante du marché). Par exemple :

je trouve que l'architecture elle est bien comme ça ; on peut se promener, au-dessus ; alors qu'en dessous... je peux aller à C&A tranquillement en passant uniquement en surface ; on passe par là et on arrive dans les autres îlots. Je trouve ça génial. (Nadine, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 2002, retraitée – ancienne salariée de la ville de Saint-Denis)

c'est joli les dalles tout ça, le fait d'être en hauteur (Armand, 22 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2008, sans emploi)

[ce qui me plaît dans ce quartier] c'est la ZAC Basilique montée en haut ; son centre commercial [en bas] et en haut les logements. Et ce qui me plaît aussi, c'est les raccourcis : on peut circuler sur l'îlot sans passer par le rez-de-chaussée. (Ibrahim, 24 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 1999, comptable)

Beaucoup m'ont d'ailleurs suggéré de « *[m]e promener sur la coursive* », reliant les différents îlots ; sorte de visite touristique incontournable. C'est donc bien qu'ils ont conscience d'habiter un espace quasi patrimonial, historique. Mais au-delà de cette vie en surplomb, la présence de cet espace public est aussi défendue pour son côté « *pratique* », « *agréable* », et « *convivial* » :

au lieu de prendre l'ascenseur et de descendre, je peux très bien passer par là et je vais directement chez Paul, à la Mairie ; là, je vais directement sur le marché ; ça fait une liaison, c'est convivial. (Nadine, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 2002, retraitée – ancienne salariée de la ville de Saint-Denis)

Aussi ces habitants « pro-ouverture » rappellent-ils que garder la dalle ouverte, c'est défendre « *l'essence-même de cette architecture : si on ferme tout, c'est pas la peine quoi, ça ressemble plus à rien* » (Nadine). Car en effet, comme le rappelle un habitant en réunion publique :

Le concept de la dalle, c'était pour qu'il puisse y avoir de la **cohésion sociale**, c'est-à-dire que chacun puisse aller à la rencontre de chacun, pour se connaître, c'est un **espace public qui était pour les locataires**. Et par exemple, l'été on pouvait effectuer de nombreuses démarches quartier, y'avait des barbecues, y'avait la fête de la dalle... (Ibrahim, réunion publique, 05/07/18)

Tous s'accordent à dire qu'il y a « *une vie qui devrait se faire [sur cette dalle]* » (Nadine). Mais à ce jour, le potentiel de cette dalle n'est pas mis en valeur ; elle fait plutôt l'objet de mésusages : « *c'est comme les halls d'immeuble, ça a ses contreparties, et ses difficultés... dû à notre époque, dû aussi aux problèmes sociaux, au deal, tout ça* ».

La dalle est donc un espace intermédiaire que la majorité des habitants interrogés veulent garder comme tel, parce qu'il est architecturalement atypique et quasi patrimonial, pratique au quotidien, et support d'une vie sociale locale (cette dalle permet de croiser son

voisin, voir des enfants jouer et des mamans les surveiller en discutant sur un banc, etc.), même si elle n'est actuellement qu'en puissance.

B- La dalle, un espace à « potentiel » : les enfants d'abord ?

En tout cas, partisans de l'ouverture comme de la fermeture parlent tous du « *potentiel* » de cet espace qu'est la dalle. Avoir un espace « libre » en centre-ville est en effet rare, à l'heure où le surpeuplement dans les villes conduit à une concentration du bâti. Mais les habitants regrettent que cet espace soit sous-exploité, et presque abandonné. Pour le redynamiser, nombreux sont ceux qui évoquent par exemple le fait d'installer des jeux pour les enfants.

y'a un potentiel, c'est qu'on peut très vite **rendre la dalle vivante**, c'est-à-dire accorder aux enfants un espace de jeux, de loisirs...Vraiment je pense que y'a un gros potentiel sur la dalle. (Aminata, 27 ans, habitante de l'îlot 8 depuis 2011, en congé maternité)

La dalle est en effet vue comme le lieu idéal pour « *réamener la vie* » dans le quartier, moyennant quelques « *agrément*s » : des bancs pour s'asseoir (parce que les marches ou les murets en béton ne sont pas du tout confortables et ne sont donc utilisés que par des jeunes) ; des poubelles, pour éviter que les débris jonchent le sol ; de l'éclairage public pour que la dalle ne soit plus un espace anxieux dès la tombée de la nuit ; des infrastructures de jeux pour les enfants, etc. Bien loin de l'image d'un espace déserté et investi seulement par les dealers, la « *dalle a des usages existants qu'il suffit juste de révéler, et d'autres qu'il faut [inventer]* » (Julia). C'est d'ailleurs pour cela que Julia a proposé le projet « À nous de jouer » : constatant que la dalle était fortement utilisée par les enfants, *a fortiori* aux beaux jours, elle a voulu les inviter, eux et leurs parents, à « *réinventer de manière collective l'espace de la dalle* ». Avec du scotch de couleur mis à leur disposition, les enfants pouvaient tracer au sol des terrains de jeux (Cf. photos ci-dessous) : une marelle, une piste d'athlétisme, un terrain de football, un terrain de volleyball, un terrain de « tennis ballon » (Cf. encadré 5).



Photos du projet « À nous de jouer ». *Source* : Julia Lopez

**Encadré 5.** Le tennis-ballon.



*Source* : Théoxane Camara, 20/04/19

Sur le sol, on discerne des restes du scotch délimitant le terrain de tennis-ballon qui avait été réalisé lors du projet « À nous de jouer ». Les barrières servent de filet ; et Rayan de commenter :

[on met] deux barrières en fer, et en fait quand quelqu'un rate son coup et que la balle frappe la barrière, des fois elle tombe et ça fait du bruit... Mais bon.. Après y'a un moment on a essayé de mettre un fil, pour faire la limite au lieu de la barrière, sauf que le fil on le voyait pas. C'est impossible à voir ! (Rayan, 20 ans, habitant d'un îlot voisin depuis 2013, étudiant en première année de BTS)

Les joueurs ont donc essayé de trouver une solution (mettre un fil plutôt que des barrières). Mais cette technique n'était pas adaptée à leur pratique, et ils sont revenus aux barrières métalliques, qui ont finalement été « jetées [...] par la mairie ou la police municipale » parce qu'elles causaient des nuisances sonores. On voit donc, à travers cet exemple, les efforts des « jeunes » pour essayer de satisfaire les deux partis (s'amuser tout en ne dérangeant pas le voisinage).

Les enfants semblent bien être la préoccupation de tous. Lorsque j'interrogeais concrètement les habitants sur leurs propositions d'aménagements de la dalle ; toutes visaient à satisfaire les enfants, « *les petits* ». Contre toute attente, les deux jeunes hommes interrogés n'ont même pas songé à des aménagements pour eux :

*Et vous aimeriez pas que ce soit plus agréable comme espace ?*

Armand : C'est-à-dire ?

*Je sais pas, un banc...*

Armand : Mais bien sûr ! Même pour vous dire, à un moment [à Rayan] tu te rappelles, on voulait aller à Plaine Commune, limite manifester !

*Ouais parce que le muret..*

Armand : Ah ça fait mal aux fesses ! [à Rayan] mais tu te rappelles [untel], il est parti à l'hosto : il s'est tellement assis là [sur le muret devant la Maison Jaune] qu'il arrivait plus à s'asseoir !

[rires]

Rayan : Après nous, pour nous, **on s'en fout un peu pour nous ; parce que y'a la Maison Jaune**, on est habitué et on prend des fois les chaises de la Maison Jaune et on s'assoit dessus. C'est plus pour les petits en fait ; nous, ça nous dérange pas.

Armand : C'est plutôt pour les générations à venir, des aires de jeux, des bancs...

Parallèlement à ces projets d'aménagements urbains, toutes les initiatives d'occupation de la dalle, essentiellement portées par la Maison Jaune et à destination des enfants (« À nous de jouer », carnaval, etc.) sont plutôt encouragées par la Mairie. Pour l'élue en effet, « *la nature a horreur du vide* », et ces différents projets sont autant de manières de prendre le dessus sur la présence des dealers et guetteurs :

Je continue à croire que la nature a horreur du vide, donc s'il y a des espaces qui sont occupés par des gens, par des fêtes et tout ça, eh bien toute la question des guetteurs et tout ça, ils iront ailleurs. (Jaklin Pavilla, 1<sup>ère</sup> adjointe au maire et élue du quartier Grand centre-ville)

Le rôle de la Maison Jaune est donc essentiel dans la redynamisation de la vie sociale locale.

\* \* \*

Les entretiens auprès des habitants font part d'éléments « négatifs » : deal, sentiment d'insécurité (coups de feu, descentes de police, etc.), nuisances sonores (fêtes, regroupements de jeunes, bruits du marché et des camions poubelle), saleté. Ceci réuni dessine un véritable « *ras-le-bol* » de certains habitants, qui estiment que « *beaucoup de choses se superposent* ». Ce constat d'un dysfonctionnement de la vie de quartier est toutefois contrebalancé par des éléments « positifs », liés à la position géographique du quartier (centralité, accessibilité, proximité des commerces, variété de ceux-ci, etc.), mais aussi par le point de vue d'autres habitants, qui ne sont pas aussi alarmistes et rappellent que « *c'était bien plus pire avant* ». Néanmoins, la vie sociale locale reste un horizon d'attente très présent dans les discours des personnes interrogées. Alors que les institutions en présence misent sur l'aménagement urbain pour « régler » les problèmes dans ce quartier, les habitants aimeraient, outre la rénovation urbaine, plus de présence humaine au quotidien (animateurs jeunesse, bailleur, gardiens, etc.). Dans ce cadre, la Maison Jaune semble être la seule structure à même de « *réamener la vie* » sur la dalle, aux yeux des acteurs institutionnels comme des habitants.

## Chapitre 3. La Maison Jaune : « réamener la vie » sur la dalle ?

I- La Maison Jaune : un projet au cœur du développement de la vie sociale locale.

A- Du LCR à « la Maison Jaune » : « un nouveau chapitre pour le quartier » ?

La Maison Jaune a été inaugurée comme lieu d'« *expérimentation artistique, sociale et urbaine* » en novembre 2016. Avant cela, le local était fermé depuis plusieurs années (Cf. encadré 6), et son ouverture restait exceptionnelle (« *une fois tous les 29 février* » comme le dit avec ironie un habitant du quartier). Will, qui habite le quartier depuis 17 ans, se souvient par exemple que dans son adolescence, « *dès que la salle elle était ouverte, c'était comme si on voyait une soucoupe volante dans le quartier* » (Will, 33 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2002, sans emploi, membre actif de l'association Maison Jaune).

### Encadré 6 : La Maison Jaune, une histoire en pointillés.

En recoupant les différents entretiens, on peut établir cette chronologie (approximative) des différentes occupations du « local jaune » :

- *Novembre 2016* : inauguration de la Maison Jaune, comme « *expérimentation artistique sociale et urbaine* » (Cf. logo ci-dessous).
- *De 2014 (au moins) à 2016* : le local était fermé au public. Une entreprise de travaux avait ses bureaux et douches dans local.
- *Jusque 2008* : le local était fermé au public, avec quelques « *ouvertures exceptionnelles* », pour des fêtes ou des anniversaires d'habitants du quartier. Le bailleur aurait finalement décidé de fermer le local parce que les horaires n'auraient pas été respectées, lors d'une fête d'anniversaire. De plus, des « *intrusions et des usages déviants* » du local auraient poussé PCH à le fermer (Natalia Castro, directrice du quartier Grand centre-ville).
- *Dans les années 1990* : une association proposait de l'accompagnement aux devoirs, des sorties et des séjours de vacances aux enfants du quartier.



La Maison Jaune est associée à un projet (le « *Projet Maison Jaune* »), qui est le prolongement, « *l'évolution de Passage 8* » (Natalia Castro). Il s'inscrit dans le mouvement des démarches quartiers et du discours public sur le « *pouvoir d'agir* » des habitants. Le lieu a donc

d'emblée été pensé comme un vecteur du développement local<sup>34</sup>, censé créer du lien entre les habitants et être une ressource institutionnelle pour soutenir leurs initiatives. Ce sont des objectifs qui sont plus que jamais d'actualité, du moins dans le discours des responsables interrogés (à la Mairie et à la Maison Jaune) :

La Maison Jaune est un **outil nécessaire** et qui **doit contribuer à l'harmonisation de tous les habitants de l'îlot 8**. (Jaklin Pavilla, 1<sup>ère</sup> adjointe au maire et élue du quartier Grand centre-ville)

La fonction de cette Maison Jaune, que la ville et PCH, et plusieurs partenaires ont soutenue, c'est de **favoriser un peu ce vivre ensemble**, trouver des passages ensemble pour qu'on puisse **se parler, faire des choses ensemble, vivre des choses ensemble**. (Jaklin Pavilla, réunion publique, 05/07/18)

le projet s'est monté comme ça, parce que sa figure à [Julia] permet qu'il y ait des **liens avec les habitants** plus faciles à construire ; après [la question] c'est comment l'institution – la ville en tout cas – arrive [dans le projet] ; elle dit : « *Nous on est là pour les habitants, et on souhaite s'investir et contribuer à ouvrir des espaces d'animation, de rencontres etc.* » ; et l'idée c'est que le bailleur soit dans la même posture, parce que c'est plus facile. (Natalia Castro, directrice du quartier Grand centre-ville)

La démarche de la Maison Jaune, c'est **appuyer les initiatives des habitants**, on travaille à partir des initiatives des habitants. (Julia, artiste plasticienne et présidente de l'association Maison Jaune)

on essaie, comme on le dit depuis le début de l'aventure Maison Jaune, tout simplement d'**améliorer l'îlot 8** ; sans prétention, de **faire le lien entre jeunes et plus âgés, gens d'ici et gens de l'extérieur**. (Will, 33 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2002, sans emploi, membre actif de l'association Maison Jaune)

Au départ, le projet était soutenu par un dispositif DSL (Développement Social Local), et porté par l'agent de développement local (agent municipal), Julia et un collectif d'habitants non formalisé. La nécessité pour Julia de faire reconnaître son investissement professionnel a conduit à la création d'une association, qui a, jusqu'à maintenant, une existence davantage juridique que réelle<sup>35</sup>. Ainsi donc, dès le départ, ce projet a surtout été associé à la personne de Julia, qui a alors vu sa mission « *de médiation culturelle et sociale [...] auprès des habitants et partenaires du quartier* » prolongée (note d'information au bureau municipal, octobre 2016). Lors de mes observations à la Maison Jaune, j'ai très souvent entendu Julia répéter :

---

<sup>34</sup> La convention précise : « La Maison Jaune est un projet de développement social local mené sur un LCR appartenant à Plaine Commune Habitat situé sur l'îlot 8 du quartier Basilique » (Note d'information au bureau municipal, octobre 2016).

<sup>35</sup> C'était « *un collectif méga fragile, parce que c'était pas un collectif : il y avait des gens qui venaient de temps en temps, qui s'impliquaient quand ils pouvaient, mais y'avait pas un [réel] engagement* » (Natalia Castro, directrice du quartier Grand centre-ville).

« *officiellement, je suis là que 6h par semaine* », dénotant ainsi le hiatus entre l'ampleur de sa mission et le peu d'heures rémunérées à cet effet. Car l'un des objectifs fondamentaux de la Maison Jaune – (re)tisser du lien entre habitants, faire vivre le quartier, et « *mobiliser les habitants* » pour qu'ils investissent leur quartier – est un travail de longue haleine, et qui nécessiterait une présence quasi quotidienne. Les moyens investis par les différentes institutions porteuses du projet Maison Jaune (bailleur, mairie) paraissent donc insuffisants pour une ouverture à la hauteur de l'ambition.

Reste que ce sont sur ces objectifs de développement social qu'œuvre la Maison Jaune : Julia utilise beaucoup la métaphore du tissage (« *maillage très fin* », « *pré-tissage* », « *tissage* ») pour parler de son travail de médiation, et les orientations de la Maison Jaune reprennent les thématiques de l'« *hyper-proximité* », des « *liens intergénérationnels* », et des liens « *dedans-dehors* ».

B- Le « dedans-dehors » : un fonctionnement intermédiaire qui nuit à l'image de la Maison Jaune ?

À l'instar de la dalle de l'îlot 8, la Maison Jaune semble reposer sur un fonctionnement « intermédiaire », entre autonomie et dépendance, ouverture et fermeture. Le lieu lui-même est hybride, entre lieu institutionnel (porté par une association et soutenu par des institutions) et lieu émanant d'habitants (fait *par* et *pour* eux). Cela crée une sorte de « flou » institutionnel qui ne rassure ni les institutions, ni les habitants, qui ne savent souvent pas faire la différence entre ce qui se passe *devant* la Maison Jaune et ce qui est organisé *par* la Maison Jaune. Il en va ainsi des matchs de la diffusion des matchs de foot à l'été 2018, sur lesquels un certain flou organisationnel planait. Aminata raconte ainsi :

**j'ai l'impression que c'était un peu... on va dire... sauvage quoi**, 'fin ils posaient une télé, les personnes se mettaient autour, je sais pas y'avait pas de... franchement **je pensais même pas que c'était organisé**, pour vous dire. Pour moi, c'était les jeunes, bah vu qu'ils ont un peu pris le terrain, je pensais qu'ils avaient sorti une télé de quelque part et qu'ils regardaient le match de foot tranquillement quoi. Je pensais pas qu'il y avait toute une animation derrière. (Aminata, 27 ans, habitante de l'îlot 8 depuis 2011, en congé maternité)

Le flou qui plane autour des événements qui ont lieu aux abords de la Maison Jaune trouble cette habitante, qui a l'impression que la Maison Jaune **manque d'encadrement**, voire même d'organisation :

**là j'ai l'impression que la Maison Jaune c'est la porte ouverte à tout [...]** [il faudrait] instaurer un cadre : on a dix participants pour cette activité, il faut s'inscrire, les premiers arrivés seront les premiers servis ; instaurer ce type d'animation, et fermer aussi les portes pour que [...] ce soit un peu plus sécurisé ; [parce que] **là c'est vraiment du va et vient, moi ça m'attire plus**. (Aminata)

L'environnement direct de la Maison Jaune (les jeunes hommes qui traînent devant) n'inspire pas confiance à cette mère de famille. Plus globalement on peut supposer que la proximité de la Maison Jaune avec le « Passage 8 » a des effets sur les représentations : cette proximité physique soulèverait des soupçons de collaboration dans l'activité délinquante. D'ailleurs des rumeurs qui associent la Maison Jaune au deal circulent allégrement sur la dalle, et sont parfois ravivées par le fait que des jeunes (dealers ou non) peuvent effectivement entrer dans la Maison Jaune remplir leur bouteille, le réservoir à eau de leur chicha, aller aux toilettes (Cf. encadré 7), charger leur téléphone portable, venir chercher un balai pour nettoyer la partie de la dalle devant la Maison Jaune, ou encore emprunter des chaises ou des bancs. L'image de la Maison Jaune est donc en un sens « ternie » par le stigmatisme social associé aux « jeunes », présumés délinquants<sup>36</sup>.

Pourtant, ces petits services rendus aux personnes qui restent devant la Maison Jaune relèvent du « *dedans-dehors* », et semblent être de l'ordre du nécessaire. La raison d'être de la Maison Jaune étant d'œuvrer au développement social local et de porter les initiatives des habitants, il paraît en effet logique de ne pas leur fermer la porte, pour qu'ils s'approprient le lieu. De plus, cela semble être aussi une manière de négocier la place de la Maison Jaune dans le quartier, et notamment vis-à-vis des « jeunes » qui traînent devant la Maison Jaune. On pourrait presque parler à cet égard d'un enjeu de territoire : ne pas leur fermer la porte de la Maison Jaune, c'est en un sens leur montrer qu'ils sont (toujours) chez eux sur la dalle et que la Maison Jaune ne menace aucunement la légitimité de leur présence. La question du territoire peut en effet être énoncée comme telle parce que la Maison Jaune est un espace prisé, et dont l'existence n'est pas toujours bien acceptée. On peut rappeler par exemple qu'à plusieurs reprises, des serrures du local ont été vandalisées, sans doute par des habitants du quartier (entre juillet et décembre 2018). Cet acte a matériellement mis à mal la légitimité de l'existence de ce local et de l'association qui le porte : Julia a noté une « *rupture* » dans cette « *volonté de saccager* », ce à quoi Will a répondu que « *les jeunes* » qui ont fait cela l'ont fait « *parce qu'ils ont l'impression qu'on leur doit quelque chose ; vous êtes sur leur territoire* »<sup>37</sup> (réunion « Maison Jaune », 10/12/18). Les intrusions nocturnes durant l'été 2018 participent également de cette mise en doute de la légitimité des actions de la Maison Jaune, voire de son existence : les odeurs de cigarettes et les paquets de gâteaux retrouvés dans le local le lendemain des intrusions sont autant de manières pour les auteurs de ces intrusions de signifier leur présence, de (re)marquer leur territoire. Laisser une trace de sa venue n'est pas anodin ; c'est en un sens montrer que l'on (re)prend possession des lieux.

Tout l'enjeu est dès lors de tisser des liens avec les jeunes qui « zonent » devant la Maison Jaune (pour être accepté d'eux), tout en observant une certaine distance avec eux (pour se désidentifier du stigmatisme qui leur est accolé). L'on voit dès lors toute la difficulté qu'il peut y avoir à répondre à cette injonction paradoxale. Et en effet, alors que Julia travaille sur le

---

<sup>36</sup> En réunion de crise sur l'affaire des clefs et serrures endommagées, Julia a d'ailleurs répété aux autres membres de l'association qu'il fallait faire « *attention que la rumeur de l'été ne nous suive pas* » (Julia, réunion Maison Jaune, 10/12/18).

<sup>37</sup> On remarque au passage un glissement du « on » au « vous », qui montre toute l'ambiguïté de la position intermédiaire de Will, entre « jeune du quartier » (même s'il n'est plus tout jeune) et membre de la Maison Jaune ; habitant et acteur institutionnel ; dedans et dehors.

« dedans-dehors », en cherchant à tisser des liens avec les « *jeunes devant [la Maison Jaune]* », Will et Julia s'évertuent à répéter, en réunion publique comme en entretien, qu'il faut « *dissocier* » la Maison Jaune et l'îlot 8 :

**ce qui se passe sur l'îlot 8, ça se passe sur l'îlot 8.** Il peut y avoir – excusez-moi de l'exemple – il peut y avoir un mec qui court tout nu sur l'îlot 8, **la Maison Jaune n'est pas responsable.** (Will, réunion publique, 05/07/18)

avec ceux qui travaillent dans une économie parallèle, on a des accords tacites. Point barre. Ici, [...] ce n'est pas là que ça a lieu, **on ne se mélange pas à ce niveau.** (Julia, réunion publique, 05/07/18).

**Le bruit vers minuit, 1h, 2h, 3h du matin [...] c'est l'îlot 8, c'est pas la Maison Jaune,** c'est l'îlot 8. Le centre-ville après 1h du matin, 2h, 3h, 4h, 5h il se passe beaucoup de choses, il se passe beaucoup de nuisances. Donc il faut peut-être travailler, avec les jeunes qui sont ici, sur le « après » [quand la Maison Jaune ferme ses portes]. (Médiateur de nuit, réunion publique, 05/07/18)

Alors qu'il s'agit de prouver publiquement une certaine distance vis-à-vis des dealers, auxquels tous les jeunes qui traînent devant la Maison Jaune peuvent être associés ; au quotidien, il faut se faire accepter de ces jeunes, possiblement habitants du quartier, notamment en tissant des liens avec eux et en les laissant entrer dans la Maison Jaune.

Mais le « dedans-dehors » ne se limite pas à ces interactions avec les « jeunes » qui sont devant la Maison Jaune. C'est une ligne de conduite plus générale de la Maison Jaune, qui se place du côté de l'ouverture. L'idée du « dedans-dehors », telle que la défend Julia, consiste en effet à « *tisser des liens avec ceux qui ne sont pas dans la démarche de la Maison Jaune, mais qui sont en lien avec l'espace extérieur et avec nous d'une manière ou d'une autre* ». D'où sa volonté de laisser la porte de la Maison Jaune le plus souvent ouverte ; car laisser cette porte ouverte, c'est « *créer du lien, rencontrer les gens...* » (Cf. encadré 7). Cela est particulièrement perceptible avec les enfants, qui font des allers et venues, entre la Maison Jaune et la dalle.

**Encadré 7** : Le dedans-dehors en action.

Lors de la réunion publique du 16 avril, deux jeunes hommes ont fait un signe à Julia pour demander la permission de remplir leur bouteille d'eau au robinet de la cuisine de la Maison Jaune. Peu de temps après, trois enfants (d'environ 5 à 8 ans) sont entrés dans la Maison Jaune, faisant d'ailleurs un peu de bruit et troublant le cours de la réunion, ce qu'une des habitantes présentes leur a fait remarquer. L'une de ces enfants est restée quelques temps, à nous écouter parler ; les autres ont fait des allées et venues.

Pourtant, ce que ce qui est vu par les membres de la Maison Jaune comme une façon de s'ouvrir aux habitants du quartier est reçu par les habitants les plus critiques et inquiets comme un manque de cadre. En somme, alors que le fonctionnement de la Maison Jaune se veut souple, « *au jour le jour* », en « *électron libre* » et à la demande / l'initiative des habitants, certains habitants attendent un cadre *déjà là*, et une certaine régularité des activités. Néanmoins le « dedans-dehors » semble être un mode de fonctionnement nécessaire, dans ce temps où la Maison Jaune doit faire sa place dans le quartier (recruter des adhérents, attirer des initiatives, s'inscrire dans le paysage local, etc.). Si les liens avec les enfants qui vont et viennent dans la Maison Jaune ne dérangent pas, ceux avec les « jeunes » qui traînent devant sont le support d'amalgames et de rumeurs qui nuisent à l'image – et *in fine*, aux actions – de la Maison Jaune. Le fonctionnement atypique de la Maison Jaune entraîne ainsi une suspicion – qui est entretenue par une habitante particulièrement encline à se plaindre auprès des élus (Cf. partie II ci-après) – entre les acteurs de la Maison Jaune et le deal, ce qui conduit à discréditer toute initiative des membres de l'association. C'est d'ailleurs pour cela que les institutions initialement porteuses du projet « Maison Jaune » (sur le papier), semblent de plus en plus se placer publiquement en position d'extériorité – surtout le bailleur, qui n'a de cesse d'incriminer « la Maison Jaune », comme acteur en soi, se désolidarisant ainsi du projet. Ceci a été particulièrement perceptible lors des ateliers « Coupe du monde », où le bailleur a explicitement pris ses distances avec la Maison Jaune (Cf. partie II ci-après), ceci débouchant d'ailleurs sur une « *sanction* » financière : en mai 2019, PCH a décidé d'enlever 5000 euros du budget alloué à la Maison Jaune. Pourtant, la Maison Jaune reste un acteur important pour la vie sociale locale.

C- Un important acteur de la vie locale.

1) Une « *MJC numéro 2* » ?

La Maison Jaune s'est fixé comme cadre d'actions l'« *expérimentation artistique, sociale et urbaine* ». Depuis son inauguration, différents ateliers ou événements s'y sont déroulés : des ateliers (tricot, cours de français, photographie, musculation, fitness, carnaval, halloween...), des résidences artistiques, des expositions, des repas, des séminaires, etc. Mais déjà on peut sentir des différences dans les attentes des habitants (notamment les mères de familles) et celles de la Maison Jaune. Par exemple, alors que Aminata voit dans la Maison Jaune une maison de quartier (proposant des activités pour les enfants : voyages, ateliers, soutien scolaire, etc.), la Maison Jaune vise à s'adresser à un autre public que les enfants et/ou « les jeunes ». C'est ce qui ressort notamment du discours de Will :

je veux pas trop parler pour les gens mais je pense que les gens du quartier, 'fin mes amis [...], on était d'accord qu'on voulait pas faire un MJC numéro 2, **on voulait pas que y'ait que des jeunes** - même si des fois par la force des choses c'est le cas - ; [...] **on voulait que ce soit pour tout le monde**, pour le quartier, que ce soit pas quelque chose de restrictif ou de .... qui fasse trop cliché, qui fasse un peu... comment dire....

### *Centre social ?*

Voilà, on voulait pas que ce soit que social. Et forcément par la force des choses, à Saint-Denis, t'es obligé de faire du social ; d'ailleurs c'est marqué sur le sigle hein « Artistique, urbain et social », mais on voulait pas que ce soit que ça, que ce soit une MJC numéro 2, y'en a déjà une en bas, et elle fait déjà très bien son travail [...] Nous on voulait ramener le côté vraiment artistique. Ceux qui voulaient se limiter à juste avoir une salle, y'en a déjà une en bas [antenne Jeunesse], ça sert à rien. Si c'est juste pour se réfugier, c'est pas la peine. (Will, 33 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2002, sans emploi, membre actif de l'association Maison Jaune)

C'est un leitmotiv dans son discours : la Maison Jaune n'est pas « *une MJC numéro 2* », faite pour distraire les jeunes et les enfants. D'une part, c'est un lieu artistique avant d'être un lieu d'animation sociale : selon lui, « *comme on est dans un quartier populaire, c'est social par la force des choses* », mais ce sont avant tout des initiatives artistiques qui doivent être encouragées, pour ne pas faire « *trop cliché* » « jeunes de banlieue ». D'autre part, la Maison Jaune est pour lui un espace de création : ce n'est pas juste un local pour se réfugier en cas d'intempéries ou d'ennui ; c'est un lieu qui permet de réaliser des projets personnels.

Mais de fait, l'ouverture de la Maison Jaune a d'abord permis son occupation par ceux qui étaient « déjà » présents sur la dalle : les enfants<sup>38</sup>. Par conséquent, les habitants associent parfois la Maison Jaune à une sorte de « *garderie* », un moyen d'occuper leurs enfants. Déjà au moment de Passage 8, la question de l'ouverture d'un « *espace d'animation* » pour les enfants du quartier était présente. C'est précisément cette demande sociale locale que semble avoir incarnée la Maison Jaune.

les enfants [...], **ils ont pas grand-chose ici pour s'amuser**, et du coup dès que la Maison Jaune est apparue, ça leur a fait un **petit bol d'air** on va dire, avec toutes les activités qu'il y avait ici ; des activités qu'ils auraient peut-être même pas pensé faire comme du tricot, de la photo, de la pâtisserie... tout ce qui a pu se faire et qui continue de se faire ici. **Ça leur a donné une occupation, parce que ici, y'a pas de jeu, y'a pas de terrain de foot, y'a rien, sur la dalle.** (Will, 33 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2002, sans emploi, membre actif de l'association Maison Jaune)

[La Maison Jaune], ça crée des opportunités pour avoir **des activités, des choses à faire**, parce qu'on va pas se mentir, l'îlot, y'a pas grand-chose. **Pour les petits, surtout.** Nous maintenant, on est arrivés à un âge où on peut même aller sur Paris, profiter ailleurs, mais les petits, il leur faut des activités, des choses à faire. (Armand, 22 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2008, sans emploi)

Dans le centre-ville, y'a pas d'espace pour les jeunes ; par exemple, un terrain de foot. On peut aller dans toutes les cités de Saint-Denis, y'a un terrain de foot, y'a de quoi se divertir, mais **dans l'îlot 8, on n'a rien. On a une dalle qui est vide.** (Ibrahim, réunion publique, 05/07/18)

---

<sup>38</sup> Sur les usages et usagers de la dalle : voir le mémoire de Lucille Nouri [2014].

Mais le rôle et la place de la Maison Jaune dans le quartier ne se limite pas à celui d'une « *MJC numéro 2* », lieu de distraction ou d'animation sociale pour les jeunes et les enfants. Le public de la Maison Jaune est plus large, et c'est finalement un support pour la vie sociale locale, qui permet toutes sortes de projets pour le quartier, et la mise en relations d'acteurs institutionnels et d'habitants.

## 2) Un support de vie sociale locale : festivités, rencontres, débats et projets.

Alors que Will minimise parfois la dimension sociale du projet Maison Jaune, dans une définition restrictive du « social », renvoyant à une sorte d'assistantat, la Maison Jaune apparaît bien comme un support de vie sociale dans le quartier. Ibrahim estime que « *grâce à la Maison Jaune, on retrouve un peu d'activité festive* ». Et surtout, elle permet de créer des liens entre les habitants. Elle est par exemple investie pour des fêtes d'anniversaires. Ainsi Rayan raconte :

[La Maison Jaune] c'est bien pour tout le monde en fait. Même nous, des fois on se pose ici, avec Lena, avec Will, avec Mehdi, on parle, on discute, voilà quoi. **On se connaît** en fait, donc **c'est comme si c'était chez nous ici en fait**. Par exemple, la semaine dernière quand tu m'as appelé, c'était l'anniversaire du frère à Serge et on l'a fait ici ; Will il est venu, il a ouvert la Maison Jaune, on a fait un **barbecue** dehors, avec des trucs à manger, et ensuite on a fait le gâteau dedans. (Rayan, 20 ans, habitant d'un îlot voisin depuis 2013, étudiant en première année de BTS) (CB : suis pas sûre que Julia était au courant, pas sûre que les statuts de la MJ le permettent)

De plus, c'est aussi un lieu où « grands et petits » se croisent, permettant ainsi des formes de transmissions intergénérationnelles. Par exemple, des projets comme l'atelier coupe du Monde, encadrés par deux « grands » (Will et Mehdi), sont autant d'occasions pour eux d'« *éduquer* » les plus jeunes. Will raconte ainsi qu'ils cherchent à « *responsabiliser les jeunes au ménage, au respect des lieux qu'ils fréquentent et où ils vivent* » :

nous on est très attachés avec Mehdi et les plus grands, et puis les plus anciens du quartier on va dire, à **l'éducation des jeunes** – même si on n'a pas la prétention d'être leurs parents ou quoi que ce soit tu vois – on a quand même le devoir de les éduquer, c'est à dire : quand t'as fini de manger [...] ta canette elle est par terre, tu la mets à la poubelle, tu passes le balais... (Will, 33 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2002, sans emploi, membre actif de l'association Maison Jaune)

Cette volonté d'« *éduquer* » les plus jeunes est une chose que remarquent et saluent les élus locaux et les habitants. Nadine apprécie par exemple que la Maison Jaune propose « *un encadrement* », et qu'un certain respect de l'espace public soit transmis. De manière plus générale, la dimension intergénérationnelle des activités et projets de la Maison Jaune est très souvent mise en avant, comme le gage d'une contribution à la vie sociale locale « réussie ». Ainsi Will raconte que l'atelier Coupe du monde était conçu comme un « *événement familial* » (même si la demande venait de jeunes garçons et que dans les faits, ce sont surtout des jeunes

garçons qui ont pris part à ces ateliers) ; en réunion publique, Claire insiste quant à elle sur le fait que l'atelier « Tricot-Partage » est « *intergénérationnel* ».

La Maison Jaune a donc un rôle important dans la vie sociale sur l'îlot 8. Des liens se créent, entre habitants, membres de la Maison Jaune (habitants ou non), et acteurs institutionnels. Même les plus réfractaires à la réalisation de ce projet Maison Jaune<sup>39</sup> reconnaissent que :

certes, la Maison Jaune pose problème au niveau de la gestion générale [...] mais je pense qu'elle a peut-être créé des liens, peut-être fait des choses très sympa au niveau des gens... (Isabelle, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 1993, retraitée - ancienne psychiatre)

L'activité de la Maison Jaune permet effectivement de mettre en relation différents acteurs du quartier. Lors des différentes réunions auxquelles j'ai assisté (réunions publiques, réunions sur le projet « À nous de Jouer », réunion entre membre de l'association, etc.), j'ai observé que ces moments étaient aussi des moments de convivialité (Cf. encadré 8). De manière générale, tout est fait pour que ceux qui y entrent se sentent « *comme à la maison* » (Rayan). Quelle que soit l'heure à laquelle vous arrivez, l'on vous proposera toujours un thé ou un café (parfois agrémenté de pâtisseries ou sucreries préparées par l'une des membres de la Maison Jaune), il y a souvent quelqu'un qui, voyant la porte ouverte, passe « dire bonjour ».

#### **Encadré 8.** À la Maison Jaune, comme à la maison ?

Cet encadré réunit plusieurs anecdotes de terrain pour illustrer le fait que la Maison Jaune est un espace accueillant, qui participe donc pleinement à la vie sociale du quartier de l'îlot 8.

#### **Mercredi 03/04/19.** Réunion sur le projet « À nous de jouer ».

En pleine réunion, Julia demande à qui appartient le sac à main posé sur le sol. Je me désigne aussitôt tout en m'excusant, pensant qu'il gênait. Mais Julia rétorque aussitôt « *Non mais c'est bien, c'est vraiment le signe que tu te sens à la maison, les femmes qui mettent leur sac par terre dans la Maison Jaune, c'est bon signe* ». Les autres personnes présentes approuvent, en souriant, et l'on reprend le cours de la réunion.

Cette anecdote montre à quel point Julia veut faire de la Maison Jaune un lieu où l'on se sent bien. Je n'ai d'ailleurs pas hésité à travailler à la Maison Jaune, certains mercredi ou jeudi après-midi, quand le local était ouvert.

#### **Mardi 16/04/19.** Réunion publique à la Maison Jaune.

<sup>39</sup> Si le projet Maison Jaune a plutôt été très bien accueilli par les habitants, des critiques ont pu resurgir, notamment à l'occasion des retransmissions de match de foot. Anabel, a ainsi écrit dans un mail adressé à l'élue : « *les locataires se sentent une fois de plus frustrés et pas écoutés, puisque ce lieu leur avait été promis pour devenir une vraie et belle loge pour nos gardiens et qu'une autre destination sans concertation leur a été imposé* ».

C'est la première fois que je me rends à la Maison Jaune pour une réunion publique. Il y a une quinzaine de personnes. Je devine les acteurs en présence que je n'ai jamais vus, mettant des visages aux voix que j'ai entendues dans l'enregistrement de la réunion publique du 05/07/18. Il est 18h30, heure à laquelle était censée commencer la réunion. Mais personne n'est assis sur les chaises disposées en rond dans la deuxième partie de la pièce ; il n'y a que quelques sacs à main posés sur les chaises ou à leurs pieds. Les personnes sont encore debout et se saluent, souvent par une bise, ou bien discutent et se donnent des nouvelles (ceux que j'ai entendus parlaient du projet ANRU). Une table a été installée à l'entrée, avec une jolie nappe, une théière remplie d'un thé à la menthe fumant, et des tasses. Ceci crée un cadre convivial, et montre que les gens se connaissent (ou commencent à se connaître), puisqu'ils prennent plaisir à discuter avant les réunions.

### **Mercredi 22/05/19.**

Que ce soit le mercredi ou en semaine, j'ai pu faire le même constat : voyant quelqu'un entrer ou sortir de la Maison Jaune (ou voyant la porte de celle-ci ouverte), les enfants qui jouent sur la dalle, entrent dans la Maison Jaune et courent se jeter dans les bras de Julia. Ils ont entre 4 et 10 ans environ et arrivent par petits groupes de deux ou trois. Un petit garçon un peu plus âgé est venu plusieurs fois prendre un verre d'eau : il entre, prend un verre, le remplit, le boit et le rince ; dans un geste que l'on devine routinier. Julia ne le remarque même pas, du moins elle ne lui dit rien : c'est quelque chose qui semble mis en place et habituel. Deux petites filles demandent à dessiner : Julia leur sort le nécessaire et les installe à la table sur laquelle elle travaillait. Le mercredi suivant, un petit groupe d'enfants est venu de la même manière dans la Maison Jaune, mais pour se déguiser cette fois. Ils allaient et venaient, de la dalle à la Maison Jaune, tout en paradant dans leur costume.

Lors de la réunion publique à laquelle j'ai assisté, les enfants continuaient d'aller et venir ; certains venant d'ailleurs s'asseoir un instant au milieu de nous, par terre ou sur les genoux de Julia. La souplesse avec laquelle fonctionne Julia permet donc à ces enfants d'aller et venir dans la Maison Jaune, s'appropriant ainsi le lieu et y prenant leurs repères.

La Maison Jaune est donc un acteur important de la vie sociale locale. Elle apporte de la vie, avec les « multiples ateliers » proposés, mais aussi les événements plus ponctuels (défilés<sup>40</sup>, expositions, réunions, etc.), qui attirent des habitants. Même d'un point de vue visuel, la réouverture de ce local est vue comme « une bonne idée » pour le quartier, la couleur jaune, redonnant « de la couleur, parce que [le béton], c'est moche » (Nadine, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 2002, retraitée – ancienne salariée de la ville de Saint-Denis).

---

<sup>40</sup> Par exemple le carnaval, organisé depuis deux ans vers le mois de mars. Cette année, les enfants ont déambulé en costumes et en musique à travers les îlots, dans une véritable parade réunissant une centaine de personnes.



La Maison Jaune et ses couleurs

Source : le jsd.com<sup>41</sup>

De plus, la Maison Jaune est un lieu ouvert, qui permet de ce fait une certaine porosité sociale entre divers acteurs, d'ailleurs très différents. Elle agit ainsi comme un acteur « intermédiaire », œuvrant pour le développement social local, et reconnu comme tel (notamment dans le projet urbain<sup>42</sup>). C'est là que se sont déroulées les réunions de concertation avec les habitants ; c'est là donc que s'est en partie décidé les orientations du NPRU. La Maison Jaune est donc un lieu de débats, un espace de rencontres, et *in fine*, un espace de démocratie locale :

La Maison Jaune [...] est une expérimentation sociale, qui propose des projets à peu près à tous les jeunes de l'îlot 8, et même en-dehors de l'îlot 8 ; c'est une association qui propose plein de choses, des activités de couture et tout ça. Et c'est une association qui permet aussi d'amener les personnes à réfléchir autrement ; c'est-à-dire de prendre la jeunesse, de prendre les plus vieux et de les associer afin de faire quelque chose de grand et de mieux. (Ibrahim, 24 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 1999, comptable)

C'est notamment ce que l'atelier Coupe du monde a mis au jour : par-delà les tensions qu'il a pu générer, il a permis d'affirmer une fois de plus le rôle de la Maison Jaune comme intermédiaire entre les différents acteurs du quartier.

---

<sup>41</sup> <https://www.lejsd.com/sites/lejsd.dev/files/P1050651.JPG>

<sup>42</sup> La Maison Jaune figure en effet comme « *équipement associatif à conforter* » dans le plan d'urbanisme (NPRU, décembre 2018 : 14). Un représentant de Plaine Commune, chargé de la mise en place de l'ANRU a d'ailleurs affirmé en réunion à la Maison Jaune que pour lui, la Maison Jaune pourrait tout à fait être « *un lieu-ressource d'accompagnement des habitants pendant les phases de travaux [...] un espace de soupape, de création, de mémoire, de contact* », parce que les habitants risquent de se sentir « *un peu envahis* » pendant les travaux (Notes de terrain, réunion sur le projet « À nous de jouer », 22/05/19)

## II- L'atelier « Coupe du monde », un catalyseur de tensions ?

A- Un événement festif plutôt bien accueilli par les habitants.

L'atelier « Coupe du monde » s'est improvisé comme atelier au moment des premiers matchs de foot : à la demande de certains jeunes qui voulaient « *regarder les matchs ensemble* », Will et Mehdi se sont portés responsables de cet « atelier », et l'ont inscrit dans le programme d'été de la Maison Jaune. On sent d'ailleurs bien le caractère « bricolé » de cet atelier dans les récits qu'en font ceux qui y ont pris part. Ainsi Rayan raconte :

**c'est venu comme ça**, on s'est dit « Pourquoi on regarderait pas le match tous ensemble », et après on a ramené la télé, on a sorti toutes les **chaises jaunes** [de la Maison Jaune] pour que tout le monde s'assoie, ensuite y'a des petits... par exemple moi je prenais des petits sur mes jambes, pour qu'ils voient le match, et sinon ils se mettaient devant, les petits. [...] y'a des gens qui ramenaient des **chaises de Décathlon**, tu sais, que tu peux déplier, y'a des gens ils s'asseyaient **par terre** ; ensuite y'a des gens, tu vois le **muret** où t'étais assise ? Bah y'a des gens ils s'asseyaient là. (Rayan, 20 ans, habitant d'un îlot voisin depuis 2013, étudiant en première année de BTS)

Tous les types de sièges sont utilisés pour accueillir le public : les murets en béton, les chaises de camping apportées individuellement, et les chaises et bancs de la Maison Jaune. Will et Mehdi ont vu dans cette demande une occasion pour « *mobiliser le quartier de manière festive* » (Will, échange Whats'app). Dans leur esprit, cet atelier était effectivement prévu comme un « *événement familial* », avec l'idée de « *faire participer tout le monde* ». Si les jeunes interrogés avaient l'impression qu'il y « *avait tout le monde* », « *vraiment toutes générations confondues* », insistant notamment sur la présence d'enfants, filles comme garçons (même en dilettante)<sup>43</sup>, Will reconnaît que «  *finalement c'est plus devenu une réunion de jeunes* ». L'atelier a en effet surtout attiré des jeunes hommes, de 16 à 30-35 ans. Les jours de « *gros matchs* » (la demi-finale et la finale), ils étaient environ une quarantaine, mais ils pouvaient très bien être cinq, et « *tournoi[en]t souvent à une bonne dizaine* ».

Pour ceux qui ont participé à ces ateliers, le moment de la « Coupe du monde » était « *super* », « *super sympa* », « *ça a fait de l'animation dans le quartier* », « *les enfants étaient super contents et comme ça ils portaient pas ailleurs [dans d'autres quartiers]* ». Pour beaucoup (même des personnes n'y ayant pas participé), ce fut un « *moment de convivialité* », où régnait « *une belle ambiance* ». Même quelques mois après, les souvenirs restent forts : « *On a vécu un truc de ouf ! Je sais pas comment le dire* » (Armand). Will a particulièrement apprécié le moment, parce que c'était une occasion « *d'échanger avec certaines générations [enfants, adolescents]* », qu'il a, pour certains, vu grandir. Une façon donc de renforcer des relations de voisinage, entre « *petits* » et « *grands* », de manière festive :

---

<sup>43</sup> La présence d'enfants semble être la caution « famille », pour prouver que c'était un événement ouvert à toutes et tous.

Le seul truc qu'est dommage c'est que les plus anciens ne se sont pas prêtés au jeu, mais sinon franchement c'était de la **bonne humeur**, c'est des **bons souvenirs**, avec peu de choses quoi : **une télé, des jeunes et puis un peu de savoir vivre**. (Will, 33 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2002, sans emploi, membre actif de l'association Maison Jaune)

Si certains « *ne se sont pas prêtés au jeu* », cela semble relever d'une forme d'auto-restriction ou d'une auto-exclusion. Aminata raconte par exemple qu'elle n'avait pas l'impression d'un événement organisé et encadré, mais davantage de quelque chose « *fait comme ça, à la va vite* », dans l'entre-soi homosexué. Cette jeune mère de famille aurait souhaité quelque chose de plus « organisé » : « *quelque chose de festif pour les enfants, par exemple un château gonflable, des chaises un peu confortables pour qu'on puisse s'installer aussi* ». On remarque d'ailleurs encore une fois, que pour cette mère de famille comme pour d'autres habitants, un événement ouvert aux enfants est le signe que tous les habitants sont conviés.

Reste que globalement, les habitants interrogés n'ont pas été dérangés par ces ateliers ; au contraire, certains étaient plutôt contents que de telles initiatives soient suivies, créant ainsi une certaine convivialité dans le quartier. Si les supporters ont effectivement pu être un peu bruyants, ces habitants se sont montrés compréhensifs. Le fait que la Coupe du Monde était un temps un petit peu extraordinaire et temporaire, qui a, en outre, concerné de nombreux quartiers de France (voire du monde entier) est souvent évoqué en entretiens :

c'était un **moment de convivialité**, mais **ça s'est fait dans d'autres quartiers** : moi je suis allée dans d'autres quartiers, y'avait ces rassemblements qui étaient des rassemblements amicaux.. 'fin des rassemblements sportifs, et **c'est pas tout le temps**. (Nadine, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 2002, retraitée – ancienne salariée de la ville de Saint-Denis)

*[...] donc pour vous ça n'a pas forcément posé de problème ?*

Franchement sur le coup non, parce que je me suis dit c'est **quelque chose de festif**, c'est la Coupe du monde... voilà, c'est **un moment de convivialité et de partage**, donc non ça me dérange pas tant que ça.

*Et y'avait pas de bruit qui vous gênait ?*

Non je pense pas. Si peut-être qu'après [les matchs], **mais c'était partout hein, on avait des cris de joie, mais ça restait raisonnable, et puis on était en Coupe du monde**. (Aminata, 27 ans, habitante de l'îlot 8 depuis 2011, fonctionnaire de mairie, en congé maternité)

Le caractère extraordinaire de la Coupe du monde constitue d'ailleurs l'argument principal que donnait l'élue du quartier, en réponse aux mails de plainte qu'elle recevait : « *bientôt les choses vont rentrer dans l'ordre* ». Mais surtout, la plupart des habitants interrogés comprenaient qu'il puisse y avoir du bruit : la Coupe du monde (*a fortiori* quand on la gagne !), est un moment « *festif* », où des « *cris de joie* » peuvent éclater :

ils sont dans un temps calme ; sans être calmes, ça c'est clair, mais quand on regarde le foot, les gens qui regardent le foot, dans un stade, les gens ils sont pas calmes, et heureusement parce que **c'est pas un festival de musique classique** quoi. Donc **qu'ils fassent du bruit, c'est normal, c'est logique**. (Nadine, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 2002, retraitée – ancienne salariée de la ville de Saint-Denis)

Pourtant, ce n'est pas le premier écho de ces ateliers qu'ont eu la mairie et PCH. Ils ont été mis au courant de ces rediffusions par une habitante qui s'en est plaint, à plusieurs reprises.

B- Quand les plaintes d'une habitante mènent au dialogue : un premier pas vers la démocratie locale ?

Malgré ces discours sur la « *convivialité* » de cet atelier, ce dernier demeure associé à des « *incidents* », des « *problèmes* » et à des « *plaintes* ». Celles-ci proviennent essentiellement d'une habitante, particulièrement remontée contre la Maison Jaune telle qu'elle fonctionne aujourd'hui (tout en ayant une attitude beaucoup plus mesurée et compréhensive lors de réunions publiques). Ses plaintes ont d'abord concerné des nuisances sonores, et semblent résulter d'un effet « goutte d'eau qui fait déborder le vase » :

forcément que les tensions se sont installées, c'est inévitable. Quand vous avez d'un côté des gens qui **payent un loyer**, qui veulent une certaine **tranquillité**, qui veulent se reposer **chez eux**, que leurs enfants dorment ; et que de l'autre côté vous avez des gens qui ont décidé qu'ils feraient ce qu'ils voulaient, qu'ils en avaient rien à faire... la situation elle peut pas se poser ; c'est clair. [...] Quand vous mettez les voyous, la racaille avec leur télé, c'est un enfer ; à 3h du matin, je pense effectivement que les gens ont le droit de dormir, hein. (Isabelle, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 1993, retraitée - ancienne psychiatre)

Il est 4 heures du matin la télé est toujours branchée, le local toujours allumé et le bruit toujours aussi insupportable pour les habitants. (Extrait d'un mail à l'élue du quartier, Dimanche 8 juillet, 4h20).

Et cette habitante de rajouter que les plaintes des habitants (qu'elle disait relayer, se plaçant ainsi sur un registre politique) concernant les retransmissions de matchs de foot ne sont pas des faits isolés : ce « *ras-le-bol des habitants* » s'inscrit dans l'ensemble des problèmes de nuisances sonores sur l'îlot 8 la nuit (musique, soirées du ramadan, fêtes « *avec les tam-tams* », mariages et festivités sur plusieurs jours, etc.). La question des nuisances sonores, renvoyant aux tensions sur l'espace public n'est pas l'apanage de la dalle de l'îlot 8 ; et c'est d'ailleurs en partie pour palier cela qu'avait initialement été mis en place le système des médiateurs de nuit<sup>44</sup>

---

<sup>44</sup> Ce groupe d'intérêt public a été fondé par des partenaires publics et privés en 2011. En tout, dix médiateurs de nuit sont présents du mardi au samedi, de 18h à minuit dans les quartiers République - Gare et Centre-ville-Basilique. Ils assurent une présence humaine rassurante pour que l'espace public soit davantage un lieu d'échanges et de tranquillité, tout en étant une alternative aux interventions de la police dans ces quartiers.

sur le centre-ville. Mais sur l'îlot 8, alors qu'elles n'émanaient que d'une habitante, les plaintes adressées au bailleur et à l'élue ont très vite pris une importance considérable, cristallisant petit à petit les tensions, jusqu'à déclencher une crise et éveiller les soupçons sur la Maison Jaune :

L'atelier Coupe du Monde n'est que le point d'orgue qui a poussé à l'extrême l'exaspération des riverains de **ce local où tout n'est pas aussi lisse que vous semblez le croire**. (extrait d'un mail d'Isabelle à l'élue de quartier, 09/07/18).

L'idée que la Maison Jaune est liée au trafic de drogues commence à être distillée : « *il y a eu plein d'intrusions, les dealers se servent de la Maison Jaune, ils ont manipulé Julia* » (Isabelle). Cela crée un climat de suspicion qui sape le travail de la Maison Jaune.

La réunion publique du 5 juillet 2018, qui a eu lieu à la Maison Jaune, a été un premier temps de gestion de ce conflit. Différentes personnes se sont retrouvées en présence, et ont exprimé leur point de vue, ce qui a permis de relativiser la colère de la plaignante autant que les rumeurs. Isabelle est d'ailleurs partie au bout d'une quinzaine de minutes, ce qui a pu être interprété comme une forme d'abdication, notamment par les jeunes<sup>45</sup>. Mais le principal dans cette affaire est de remarquer que des positions « anti-jeunes » / « pro-jeunes » ne se sont pas cristallisées ; les choses se sont déplacées et les propos se sont affinés. Ceci est particulièrement perceptible dans les positions des principaux intéressés (Isabelle, Will, et les jeunes hommes qui ont participé à ces ateliers) au moment de l'enquête. Les premiers échanges entre Will (responsable de l'atelier) et cette habitante étaient initialement plutôt virulents (par sms notamment, chacun défendant fermement ses positions). Puis Will, après avoir longtemps été sur la défensive – « *on est en France, on a le droit à 30 décibels jusqu'à 22h* » ; si la Maison Jaune a pu être ouverte à des heures avancées de la nuit, c'est parce qu'il « *faut faire le ménage, à un moment donné, faut s'occuper de la Maison Jaune, faut la fermer* », etc. – a fini par reconnaître qu'ils n'ont « *pas [été] irréprochables non plus* » :

Parfois tu parles, t'élèves la voix [...] tu t'éternises et tout [...] ; y'a peut-être eu des **petits débordements** parce qu'on est des hommes, et que parfois on s'entend pas parler...on est encore des êtres humains, parfois on contrôle pas tout. (Will, 33 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2002, sans emploi, membre actif de l'association Maison Jaune)

Les jeunes interrogés ont eux aussi pris conscience des nuisances qu'ils ont pu générer pour les voisins (tout en se déculpabilisant) :

**C'est vrai qu'on faisait du bruit**, c'est normal : on gagne, on est content ! [...] En plus déjà moi je suis un 96, j'ai raté la Coupe du monde de 98, je vais pas rater celle de 2018. Je vais crier, je vais fêter ! [...] Je suis un passionné de football, le fait de voir un beau match, ça me transcende, je suis plus le même. **Je suis obligé de faire**

---

<sup>45</sup> « *Quand la dame elle a commencé à voir que tout le monde était avec nous, avec les jeunes, elle a pris ses affaires, elle est partie ! Je m'en rappelle, elle s'est levée, et tout le monde lui a dit, même Will : "Mais Madame, pourquoi vous partez ? Restez-là !" , "Non, j'en ai assez entendu". C'est comme si elle avait raison et qu'on disait qu'elle avait tort ; alors que pas du tout, elle avait tort, mais juste elle voulait pas l'entendre* » (Yanis).

**du bruit en fait. Mais pas pour déranger les gens, c'est juste pour exprimer [ma joie] !** (Armand, 22 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2008, sans emploi)

Cette joie était effectivement d'actualité, notamment vers la fin du championnat, la France se rapprochant de plus en plus de la finale. Rayan m'a ainsi montré une vidéo qu'il a prise juste après la victoire de la France en demi-finale, vers 18h. Sur cette vidéo, on voit deux jeunes vêtus de maillots de supporters danser et chanter, en faisant tourner des drapeaux français. Le reste du public (environ une trentaine de personnes, dont quelques filles) est en joie : on entend des éclats de rires et des cris de joie, certains frappent sur leur chaise pour faire des percussions, d'autres sont plus silencieux, appuyés contre la Maison Jaune ou assis à regarder simplement cette danse de la joie, tout en souriant, ou à fumer la chicha. Les enfants, assis au premier rang regardent ces « grands » enjoués avec émerveillement.

Dans ces moments de liesse, le voisinage n'était, on s'en doute, pas la première préoccupation. Reste que la référence au voisinage semble désormais inscrite dans les représentations des participants interrogés. D'ailleurs, dans le récit que fait Rayan de la Coupe du monde, il n'a de cesse de répéter qu'ils faisaient attention aux voisins :

quand y'avait pas de prolongations, on baissait le son de la télé, **ce qui est normal** ; on restait en bas [sur la dalle], 'fin pas tout le monde, mais certains restaient en bas : moi je restais des fois en bas, avec Will, avec Mehdi, Serge, Sacha, le frère de Serge... On restait en bas, et on parlait des matchs, on parlait, voilà quoi... Des fois on regardait des films sur Netflix, mais **vraiment** on faisait **vraiment** pas de bruit parce que c'était le soir et **on essayait de pas trop déranger les voisins**, vu qu'on les avait dérangés pendant le match... (Rayan, 20 ans, habitant d'un îlot voisin depuis 2013, étudiant en première année de BTS)

On pourrait donc dire que les plaintes de l'habitante ont finalement conduit à un dialogue, permettant non seulement à ceux qui suivaient la Coupe du monde de mieux mesurer les nuisances qu'ils pouvaient générer, mais aussi à l'habitante en question de sortir d'un discours associant les jeunes à « *la racaille, les voyous* » comme elle pouvait le faire (et peut encore le faire en entretien individuel). Publiquement donc, un déplacement a été opéré de chaque côté, ce qui a permis une cohabitation plus pacifiée. D'ailleurs, sur la fin de l'enquête, presque un an après « l'affaire Coupe du monde », j'ai remarqué que Will et Isabelle se faisaient la bise quand ils se voyaient en réunion publique et qu'elle l'appelait « *mon grand* ». Pour ce faire, la volonté politique de considérer tous les points de vue dans ces tensions est nécessaire. L'initiative de l'élue du quartier de créer des temps de régulation incitant les jeunes à participer a permis que les habitants puissent parler à et devant ceux, qui d'habitude, sont absents, empêchant la surenchère des propos.

L'animation politique de cette régulation a conduit à complexifier les positions individuelles, sortant du schéma « pro-jeunes » (jeunes et jeunes adultes) et « anti-jeunes » (retraités). Les positions ne sont pas si caricaturales, car par exemple, tous les retraités ne se reconnaissent pas dans les plaintes adressées contre les jeunes, associés à des « délinquants ». Finalement, cet événement a permis à des « jeunes » de s'exprimer publiquement, se posant ainsi comme acteur du débat (et non objet), et dissipant ce faisant les accusations et méfiances à leur égard.

C- Participer à une réunion publique : se poser comme acteur de la vie sociale locale.

L'épisode des plaintes contre l'atelier Coupe du monde a conduit « jeunes » et « adultes » à dialoguer. Le simple fait d'être assis dans une même salle était une grande nouveauté. Certains, comme Will ou Julia, auraient attendu plus de cette réunion, qu'un simple lieu de plaintes ou tribunal, où chacun donne sa version des faits sans qu'aucune solution au sujet de la cohabitation ne soit abordée.

**en gros c'était une sorte de monologue** tu vois.. moi je voulais pas rentrer là-dedans, parce qu'on est tous voisins, que ce soit des gamins de 15 ans, de 26 ans, de mon âge ou des gens plus âgés, **on est amenés à se revoir tous les jours et à se fréquenter**, même si on se voit pas tout le temps, puisque chacun fait sa vie ; mais moi je voulais vraiment **trouver une solution**. On dirait que les gens, certains voisins, étaient plus là pour « **dénoncer pour dénoncer** », plutôt que pour trouver des vraies solutions. (Will, 33 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2002, sans emploi, membre actif de l'association Maison Jaune)

On ajuste au fur et à mesure, on reçoit les plaintes de certaines personnes, on communique à tout le monde qu'est-ce qu'on est en train de faire... Et on est là en partie à cause, ou grâce à ça. Mais moi je trouve que là il y a **une opportunité** [de dialogue]. [Julia, réunion publique du 05/07/18)

La réunion publique était donc vue comme un espace démocratique, un espace de discussion sur la vie sociale ; et non un simple règlement de compte sur une « affaire » précise (l'affaire Coupe du Monde). Un espace donc de débat public, à l'échelle du quartier et du voisinage ; autant qu'une occasion de renouer un dialogue entre « jeunes » et « anciens ». Car une des choses qui semble avoir le plus « *déçu* » Will est le sentiment d'être évincé de la discussion et des décisions :

le problème c'est que ceux qui se plaignaient en fait ils étaient pas souvent là, ils sont venus une fois, mais après **ils passaient par la mairie**, ils venaient même plus...[...]. Ils passaient par la mairie, voire la police parfois [...] Ils passaient par tout sauf par nous en fait. (Will, 33 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2002, sans emploi, membre actif de l'association Maison Jaune)

S'en remettre aux autorités plutôt que de parler directement aux concernés participe d'une forme de minoration de ces derniers, qui se voient ainsi infantilisés et déresponsabilisés : on parle d'eux, on parle pour eux, mais jamais on ne cherche à parler *avec* eux. C'est d'ailleurs quelque chose qui ressort des échanges lors des réunions publiques : les jeunes qui se sont exprimés ont abordé le fait qu'ils se sentaient mis à l'écart et qu'ils souhaiteraient que l'on s'adresse directement à eux : « *Si vous avez un problème, venez nous parler, on est ouverts à la discussion* ». Car en effet, les plaintes ne leur ont pas directement été adressées, ce qui a conduit à faire grossir les rancœurs. Ils donnent souvent en exemple le cas d'un voisin qui a envoyé un texto à l'un d'eux vers 22h30, après un match, pour demander qu'ils baissent le son.

La réunion publique a donc été l'occasion pour ces jeunes de faire entendre leur voix, et de vérifier que les habitants étaient plutôt d'accord avec eux et sensibles à leurs besoins. Ainsi ont-ils pu entendre des médiateurs de nuit ou des habitants les défendre :

C'est compliqué la vie dans des espaces comme ça en centre-ville. Parce que y'a certes un parc, qui est le parc de la Légion d'Honneur, mais il est quand même pas à côté ; et pour le quotidien, **que ce soit pour des enfants en bas âge ou pour les ados, y'a pas d'espace à proprement parlé**, en matière d'espace de jeux, espace de rencontres... (Nadine, réunion publique du 05/07/18)

je suis venue [à la réunion de régulation parce que] **je défends aussi le fait que les jeunes ils ont besoin de se retrouver**, sans pour ça systématiquement faire des conneries... Je le dis encore, c'est un problème de tolérance. (Nadine, 65 ans environ, habitante de l'îlot 8 depuis 2002, retraitée – ancienne salariée de la ville de Saint-Denis)

faut pas [accuser] la Maison Jaune, parce que la Maison Jaune est aussi là pour proposer une activité aux jeunes, parce que aujourd'hui on a des demandes de jeunes ; ils habitent au centre-ville et au centre-ville y'a rien. On leur trouve une activité [les matchs de foot], et là maintenant on va leur enlever l'activité en leur disant « Vous faites trop de bruit ». [...] Faut entendre que ça pose problème, mais faut entendre aussi que les jeunes ont besoin [d'activités]. (Médiateur de nuit, réunion publique du 05/07/18)

La réunion publique « de crise » a ainsi été la reconnaissance publique des « *besoins des jeunes* ». Elle a aussi permis de dissiper les « *peurs* » qui naissent d'un amalgame entre « jeunes » et « dealers ». Entre les deux réunions publiques (celle de juillet 2018 et celle d'avril 2019), on peut en effet observer une certaine évolution dans la manière de parler des « jeunes ». Isabelle, qui avait le discours le plus véhément à l'égard des jeunes, qu'elle associait volontiers à « *la racaille, des voyous* » a tenu à préciser lors de la réunion publique qu'elle faisait « *vraiment la différence entre les jeunes et les voyous* » :

Moi je parle beaucoup sur la dalle avec les gens, et je fais vraiment la différence entre les jeunes et les voyous, et c'est pas les mêmes. On a des jeunes qui sont des jeunes formidables, qui sont les premiers à pâtir de ça [la présence du deal sur la dalle], et même leurs parents sont les premiers à subir ce que l'on entend en disant « Oh les jeunes en général » ; **moi je fais une grande différence entre les jeunes de notre cité, de notre résidence, de notre ensemble ; y'en a quelques-uns qui sont des voyous effectivement dont les parents résident ici, mais pas tous ; beaucoup viennent d'ailleurs, nous ceux qu'on a ici, ils viennent d'Epinay, donc c'est pas les jeunes de notre résidence**. (Isabelle, réunion publique du 16/04/19)<sup>46</sup>

---

<sup>46</sup> Isabelle est aussi venue me voir après cette réunion pour me répéter cela, en personne (peut-être pour « modérer » un peu le discours truffé d'amalgames entre jeunes et « racaille » qu'elle m'avait tenu, quelques jours auparavant ?

De la part de la personne qui mettait le plus en cause la légitimité des « jeunes » dans l'espace public, cette déclaration publique sonne comme la reconnaissance de la place des jeunes dans la vie du quartier. Mais cette reconnaissance va de pair avec un apprentissage de la participation démocratique de la part de certains de ces jeunes. Ceci est particulièrement visible dans l'attitude de Will, qui est vu par les acteurs institutionnels comme « *un jeune* », « *un p'tit jeune* », alors même que lui se pense « *entre les deux générations* ». Au départ, il ne trouvait pas sa place dans les réunions publiques, se tenant en retrait et souvent debout, là où tous les « habitués » des réunions publiques étaient assis sur des chaises disposées en rond. Il lui est arrivé de ne pas trouver le bon ton, répondant « *de manière assez virulente* » (notes de terrain, Christine Bellavoine, réunion publique du 19/06/18) ou « *agressif* » (Will) dans ses réponses. Mais petit à petit, de réunion en réunion, il semble avoir été « socialisé » à ce type d'interaction, apprenant le rôle de l'habitant en réunion publique.

On voit donc comment cet épisode a conduit à relancer un débat démocratique dans le quartier. La Maison Jaune a permis, ne serait-ce que matériellement, à ce débat d'avoir lieu. En encadrant une activité comme la rediffusion de matchs de foot, qui a souvent lieu de manière « spontanée », « sauvage » dans l'espace public, elle a donné à cette occupation juvénile de l'espace public un habillage institutionnel, permettant ainsi de légitimer la présence des « jeunes » sur la dalle de l'îlot 8. La Maison Jaune a donc joué en cela un rôle d'intermédiaire, entre les institutions et les habitants ; elle a été une interface permettant leur mise en relation. D'ailleurs Armand a conscience que « *sans la Maison Jaune, on pouvait pas faire ça* ». La Maison Jaune apparaît donc comme une voie alternative, pour faire le lien entre les usages juvéniles, jugés transgressifs, de l'espace public, et les institutions. D'ailleurs Mehdi et Will, les deux responsables de l'atelier Coupe du monde, ont tout fait pour encourager les jeunes à venir s'exprimer lors de la réunion publique. Ainsi Mehdi, prenant à cœur son rôle de « *messenger* », écrivait sur le groupe Whats'app de la Maison Jaune :

Natalia, n'oublie pas s'il te plait de prendre rendez-vous avec Jaklin Pavilla pour **une réunion avec les jeunes de l'îlot 8 et les voisins pour parler des problèmes et essayer de trouver des solutions parce que c'est plus possible ça risque de péter** moi et Will on fait tout pour les calmer et les occuper mais au bout d'un moment on pourra plus rien faire merci [...] [je dis ça] parce que j'ai parlé avec les jeunes ils comptent aller à plaine commune habitat et tout casser et là ils vont faire un sacré carnage. Nous on veut éviter tout ça donc il faut crever l'abcès (Mehdi, sur le groupe Whats'app de la Maison Jaune, 22/06/18)

Moi je suis juste le **messenger** après ils [les jeunes] **veulent prendre la parole et ils veulent se faire entendre et s'adresser à un responsable**, c'est-à-dire à un élu qui s'occupe du quartier centre-ville car il y a un sérieux problème malheureusement et je les comprends parce que ce sont exactement les mêmes problèmes d'il y a 25 ans sans vous mentir. (Mehdi, sur le groupe Whats'app de la Maison Jaune, 22/06/18)

Finalement, se dessine avec « l'affaire Coupe du monde » et grâce au rôle d'intermédiaire entre « jeunes » et « institutions » qu'ont joué Will et Mehdi (et plus globalement la Maison Jaune), une situation où les jeunes se sont exprimés sur la scène politique

et ont finalement fait « bouger » les institutions<sup>47</sup>. Ils se sont donc placés en acteurs urbains et vecteurs de changement social. D'ailleurs, en réunion publique, Armand a parlé, « *en tant que jeune du quartier* », donnant ainsi voix et corps à une figure du quartier qui était jusque lors plus parlée qu'elle ne parlait :

déjà en tant que jeune du quartier, je peux l'affirmer et le confirmer que la Maison Jaune, la drogue ou les jeunes, ça n'a pas de lien y'a pas de rapport, ça a rien à voir. La Maison Jaune, vous pouvez [la] laisser, y'a pas de problème ; ça sert à rien de la fermer. Si vous avez un problème, venez nous parler, on est ouverts à la discussion, et voilà. (Armand, réunion publique du 05/07/18)

Dans le même ordre d'idée, Rayan semblait fier que je l'« *interviewe* » comme acteur du quartier, et tout disposé à me répondre, me faire faire un petit tour de la dalle, me présenter les personnes que nous croisons.

La Maison Jaune est donc un acteur important du développement social local et de la participation démocratique : elle permet une mise en avant de personnes qui ne sont pas les premières personnes habituellement agissantes dans les quartiers : au côté des habituels « habitants professionnels » (souvent des retraités, militants ou engagés depuis longue date dans le domaine associatif et/ou des collectifs d'habitants), l'on voit ainsi des jeunes adultes, de 20 à 35 ans, en situation précaire. C'est aussi cette ouverture sur des habitants moins « stables » et/ou « habitués » qui donne une certaine fragilité à l'association Maison Jaune et aux activités qu'elle propose. Car les personnes ont des horaires qui peuvent varier (du fait d'un travail en intérim par exemple), ou alors décalées (comme c'est le cas de Mehdi, qui est finalement moins présent cette année, du fait de ses horaires de travail). De plus, cela nécessite un temps supplémentaire de socialisation au travail associatif. Ce fut notamment le cas pour Lena, une des membres de la Maison Jaune, qui a fini par comprendre que la Maison Jaune ne lui servirait pas à « *se faire de l'argent* » et qu'elle devait avoir un engagement régulier.

\* \* \*

---

<sup>47</sup> Cette évolution n'est pour le moins pas magique : elle est aussi permise par des politiques publiques qui n'ont pas agi dans un sens trop sécuritaire et accepté ce travail de régulation.

## Conclusion.

« Parfois, comme on dit une bonne dispute, ça rapproche »<sup>48</sup> : quand un conflit de voisinage permet de redynamiser la démocratie locale.

- À propos de « l'affaire Coupe du monde »

L'événement « Coupe du monde » a mis au jour une typologie « idéal-typique » d'usagers de la dalle ainsi qu'une hiérarchie entre eux (les « habitants » d'une part, et les indésirables – ici, les « jeunes » – d'autre part) autant qu'une difficulté de ces deux groupes sociaux à communiquer et se comprendre. La mise en débat provoquée par l'affaire Coupe du monde et l'acteur « Maison Jaune » montre que les rapports entre ces deux groupes sociaux, posés comme antagonistes (alors même que les « jeunes » peuvent être aussi des « habitants », et que parmi les habitants, il y a aussi des « jeunes », mais qui ne traînent pas et/ou ne participent pas au trafic) ne sont pas aussi tranchés, et renvoient à des enjeux de partage de l'espace public. Du fait de l'habillage institutionnel qu'a donné la Maison Jaune à l'atelier Coupe du monde, des jeunes adultes, aussi résidents, ont pu affirmer la légitimité de leur point de vue. L'implication institutionnelle auprès des acteurs de la Maison Jaune a permis de mettre un frein aux entreprises de cristallisation des conflits et de condamnation *ad hoc* de la Maison Jaune. De plus, la prise de parole véhémement au nom des locataires dans des scènes plus confidentielles s'est frottée dans les réunions publiques à la pluralité des points de vue, conduisant, *in fine*, et à une vigilance de la part des habitants à ne pas quitter le registre politique et ne pas « faire d'amalgames ».

Cette étude de cas permet d'illustrer un exemple concret de cohabitation et usages (populaires) de l'espace public dans un quartier populaire, menant à des conflits de voisinage – ici assez mesurés – mais aussi à des expériences de démocratie locale, dans un quartier où il apparaît qu'un certain public est difficile à mobiliser (les « jeunes » notamment, puisque, comme ailleurs, les réunions publiques sont souvent des rendez-vous de retraités de classes moyennes). L'affaire « Coupe du monde », tout de suite placée sur un registre politique – puisqu'Isabelle disait parler pour « *les gens* », « *les habitants* » et rarement en son nom propre et que l'élue du quartier a tout de suite tenu à aborder ces problèmes de nuisance en réunion publique – a permis à un certain débat démocratique d'émerger. Cette mobilisation politique sur la sphère publique locale a donc en un sens conduit les jeunes à répondre sur ce terrain et (re)formuler ainsi leurs frustrations, sentiment d'injustice et revendications de manière à se faire entendre.

---

<sup>48</sup> Will (33 ans, habitant de l'îlot 8 depuis 2002, sans emploi, membre actif de l'association Maison Jaune), à propos de ses relations de voisinage.

- À propos de la vie sociale sur l'îlot 8, des relations de voisinage et des relations entre « jeunes » et « vieux ».

Contre un discours alertant sur des relations de voisinage atones et en déperdition, l'enquête a permis de voir qu'il existait bien une vie sociale « ordinaire » sur l'îlot 8. Celle-ci n'est cependant plus celle des années 1990 ou du début des années 2000. Par exemple, on note que les relations se situent désormais davantage à l'échelle de l'immeuble qu'à celle de l'îlot, et *a fortiori* du quartier (thèse qui avait d'ailleurs été vérifiée dans un travail d'étudiants sur l'évolution de la vie sociale dans le quartier Basilique [2015]). Ces relations entre habitants relèvent de différents niveaux d'interactions sociales, allant des simples relations de voisinage aux relations d'amitié (notamment entre jeunes).

Par ailleurs, contre la tendance à opposer, par facilité, « jeunes » et « vieux » dans les problèmes de cohabitation, l'enquête a permis d'affiner que les positions ne sont pas aussi clivées et caricaturales. Dans le quartier concerné, il s'agit surtout d'une habitante retraitée, qui se plaint des « jeunes »<sup>49</sup> ; mais d'autres habitants retraités cherchent au contraire à montrer qu'ils ne sont « *pas anti-jeunes* » (Nadine) et ne veulent surtout pas être assimilés aux personnes qui peuvent tenir un discours qui stigmatiserait l'ensemble des jeunes. Cet événement illustre donc la nécessité de sortir d'une vision binaire du conflit (retraités vs jeunes). Les prises de positions polarisées (« pro-jeunes » et « anti-jeunes ») qui ont pu d'abord faire surface dans les discours se sont complexifiées avec le temps, grâce notamment aux échanges qui ont pu avoir lieu lors des réunions publiques. Ainsi les deux partis ont pu comprendre que se plaindre du bruit, ce n'est pas être anti-jeunes ; et faire du bruit, ce n'est pas vouloir déranger les habitants.

- À propos de la Maison Jaune et de son rôle central dans le quartier.

La Maison Jaune joue actuellement, un important rôle dans la vie sociale locale. Tout l'enjeu est qu'elle parvienne à devenir un acteur qui a les moyens suffisants pour animer un espace intermédiaire sur un fond de trafic de drogues. L'actuelle méthode du « *dedans-dehors* » donne une impression de « flou » entre ce qui se passe sur la dalle (associé au trafic de drogues) et ce qui se passe à la Maison Jaune, ce qui peut empêcher le rayonnement et l'attractivité du lieu en lui donnant mauvaise réputation. Il serait donc pertinent que la Maison Jaune puisse donner à voir qu'il existe un minimum de cadre et adopte une meilleure organisation (communication sur les moments d'ouverture, affichage d'un programme sur la porte, etc.), tout en ouvrant plus souvent ses portes pour s'inscrire de manière plus pérenne dans le paysage du quartier.

Malgré un manque de moyens criant, la Maison Jaune affirme une vitalité qui va croissante et contribue d'ores et déjà à dynamiser la vie sociale du quartier. Parmi les activités

---

<sup>49</sup> Natalia pense en effet que « *c'est un peu exagéré de dire "les vieux", je pense qu'ils [les élus et le bailleur] sont harcelés par... quelques-uns, et par une [habitante] en particulier* » (Natalia Castro, directrice du quartier Grand centre-ville).

les plus récentes, citons par exemple le projet de brocante ou celui voyage à la mer avec des habitants du quartier et de l'îlot voisin (23 juin 2018), portés tous deux par une membre de la Maison Jaune. La Maison Jaune s'illustre ainsi en acteur incontournable pour la vie sociale sur la dalle de l'îlot 8 ; elle remplit un rôle de catalyseur, d'informateur et de médiateur pour les habitants. Ainsi donc, alors que PCH semble de plus en plus se désengager du projet Maison Jaune<sup>50</sup>, il apparaît que bailleur et ville auraient tout intérêt à s'appuyer sur cette structure et ses membres, qui constituent autant de « *forces vives* » (Natalia Castro, directrice du quartier Grand centre-ville) pour mettre en œuvre le projet de développement social, d'ailleurs inscrit dans l'ANRU. Pour l'heure, la tendance semble plutôt être, à l'inverse, d'allouer davantage de moyens aux projets urbains, au détriment de ceux inscrits dans des démarches de développement social, ce qui empêche très certainement le projet Maison Jaune de se déployer.

---

<sup>50</sup> « Je pense que PCH veut que ce truc [le projet Maison Jaune] finisse parce qu'en fait c'est du travail ! Et parce que c'est compliqué, c'est pas un truc, genre un truc cassé, tu le ré pares ; c'est du travail social, c'est un suivi ; et je pense que y'a pas suffisamment de moyens » (Natalia Castro, directrice du quartier Grand centre-ville). Notons en outre que la présidente de PCH n'a pas répondu à mon mail lui demandant un entretien pour une étude sur « *la vie sociale sur l'îlot 8* », signe à nouveau d'un certain désintérêt / désengagement sur la question.

## Bibliographie

- **Documents officiels et rapports**

COLLECTIF ILOT 8, Lettre du collectif adressée à l'élue en charge du quartier, 23 avril 2018.

ÉTUDE réalisée par des étudiants des Universités Paris Ouest Nanterre et Paris 1 Panthéon-Sorbonne, « Étude de l'évolution des parcours résidentiels et de la vie sociale dans le quartier Basilique de Saint-Denis, 334 pages, 2015.

NOTE D'INFORMATION AU BUREAU MUNICIPAL, octobre 2016.

PLAINE COMMUNE, Saint-Denis Grand Centre : plan de référence pour la mise en œuvre du contrat de développement territorial du 23 janvier 2014, livret final, avril 2014.

PLAINE COMMUNE et VILLE DE SAINT-DENIS, « Nouveau programme de rénovation urbaine Grand centre-ville », Réunion publique du 13 décembre 2018.

- **Articles et ouvrages**

ATELIER DE RECHERCHE, « Étude des parcours résidentiels et de la vie sociale dans le centre-ville Basilique », Universités Paris Ouest Nanterre et Paris 1 Panthéon-Sorbonne, *Saint-Denis au fur et à mesure*, n°65, Août 2016.

AUTHIER Jean-Yves *et al.*, « Introduction », in AUTHIER Jean-Yves *et al.* (dirs.), *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, La Découverte, 2007.

BACQUÉ Marie-Hélène et FOL Sylvie, *Le devenir des banlieues rouges*, Paris, L'Harmattan, 1997.

BACQUÉ Marie-Hélène, *et al.* « “Comment nous sommes devenus HLM” Les opérations de mixité sociale à Paris dans les années 2000 », *Espaces et sociétés*, n°140-141, 2010.

BACQUÉ Marie-Hélène et SAUVADET Thomas, « Éditorial. Les pratiques populaires de l'espace », *Espaces et sociétés*, n° 144-145, « Usages populaires de l'espace », 2011.

BACQUÉ Marie-Hélène et FOL Sylvie, « Retour sur la « Zac Basilique ». La diversité comme moteur d'un projet urbain », *Saint-Denis au fur et à mesure*, n°65, août 2016.

BEAUD Stéphane, « Le quartier, entre attachement et rejet », in BEAUD Stéphane, *80% au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, La Découverte, 2002.

BELLAVOINE Christine, « Quartiers populaires et paupérisation », in BACQUÉ Marie-Hélène, BELLANGER Emmanuel et REY Henri (dirs.), *Banlieues populaires. Territoires, sociétés, politiques*, La Tour-d'Aigues : Éditions de l'Aube, 2018.

BOISSONADE Jérôme « Une urbanité de confrontation. Regroupements de jeunes et gestionnaires de l'espace urbain », *Espaces et sociétés*, n°126, p. 35-52, 2006.

BOURDIEU Pierre, « Effets de lieu », in BOURDIEU Pierre (dir.), *La misère du monde*, Seuil, 1993.

CHAMBOREDON Jean-Claude et LEMAIRE Madeleine, « Proximité spatiale et distance sociale », *Revue française de sociologie*, n°11, 1970.

DEMOULIN Jeanne *et al.*, « Le centre rénové de Saint-Denis : l'échec d'un projet de mixité sociale ? », *Lien social et Politiques*, n°77, « Territoires urbains et mixité sociale », 2016.

DE SINGLY François et RAMOS Elsa, « La construction d'un espace "à nous" : la mobilité spatiale à l'adolescence », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°111, « La ville des enfants et des adolescents », 2007.

FLAMAND Amélie, *Les espaces intermédiaires, un état des lieux raisonné*, Institut d'Urbanisme de Paris - Université Paris XII, Centre de Recherche sur l'Habitat - UMR LOUEST, non-daté.

FLEURY Antoine, « Les contradictions d'un espace public produit dans la proximité », *L'Espace Politique* [En ligne], n°10, 2010.

FOL Sylvie, « Mobilité et ancrage dans les quartiers pauvres : les ressources de la proximité », *Regards sociologiques*, n°40, 2010.

LELEVRIER, Christine, « La mixité sociale comme objectif des politiques urbaines », *Cahiers Français*, n°328, 2005.

NOURI Lucille, « Quel devenir pour l'espace public d'une cité HLM en centre-ville ? Un îlot de Saint-Denis à la croisée des chemins », Mémoire de Master « Géoprisme », sous la direction de Dominique Rivière et Camille Schmoll, Université Paris Diderot – Paris 7, 2014.

RAAD Lina, *Mixité sociale et pratiques des couches moyennes dans le centre de Saint-Denis*, Mémoire d'urbanisme et aménagement, sous la direction de Sylvie Fol, Université Paris 1, 2008.

RAAD Lina, *Transformations sociales en banlieue rouge. Politiques locales, stratégies résidentielles et inscription territoriale des classes moyennes*, Thèse de doctorat, sous la direction de Sylvie Fol, Université Paris-Diderot – Paris 7, 2014.

RETIÈRE Jean-Noël, « Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix*, n°63, vol. XVI, 2003.

ROCHE Élise, « Démocratie et balançoires », *Cahiers du Brésil Contemporain*, n° 73-74, 2009.

SIMON Patrick, « La société partagée. Relations interethniques et interclasses dans un quartier en rénovation. Belleville, Paris XXe », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, n°98, 1995.

UNGAR M., « Policing Youth in Latin America », in JONES G.A. et RODGERS D. (dirs.), *Youth Violence in Latin America: Gangs and Juvenile Justice in Perspective*, New York, Palgrave Mcmillan, 2009.

## Annexe – Portraits de présentation des personnes interrogées.

### Wilfried

Wilfried, que tout le monde appelle « Will », a 33 ans au moment de l'enquête. Il habite Saint-Denis depuis qu'il est tout petit, même s'il n'est arrivé dans le quartier Basilique que vers ses 12 ans (et sur l'îlot 8, à ses 16 ans, en 2002). Quand il parle en public, Wilfried se présente la plupart du temps sous sa double casquette de membre actif de la Maison Jaune et habitant de l'îlot 8<sup>51</sup>, dont il dit avoir « *un respect et un amour inconditionnel[s] pour ce quartier et tous ses habitants SANS EXCEPTION surtout les plus anciens* » (Will, échange Whats'app). Wilfried insiste très souvent sur son rôle de « *relai de transmission pour les générations suivantes* » ; d'autres le définissent comme un « *porteur* » (Christine Bellavoine, échange Whats'app). En réunion publique, il a en effet souvent pris la parole au nom des « jeunes », négociant ainsi leur place en tant qu'acteurs du quartier autant que la sienne. Même s'il refuse de parler de « *street credibility* » ou d'un statut de « *grand frère* » de cité, il a pourtant un rôle de « *messenger* » qu'il assume tout à fait.

Wilfried compte parmi les membres fondateurs de la Maison Jaune. Passionné d'art (photographie et écriture notamment), il s'est tout de suite montré « *curieux* » de ce nouvel espace lors de l'inauguration du lieu, et a décidé de se rapprocher du projet qui se montait alors, autour de Julia. Pour lui, la Maison Jaune allait être « *un nouveau cycle, un nouveau chapitre du quartier* », créant des opportunités artistiques pour les jeunes autant qu'un moyen de rapprocher les habitants. Car pour lui, une vie sociale locale et de bonnes relations de voisinage sont indispensables : « *il faut que ceux qui restent là se respectent, qu'on apprenne à vivre en société quoi, c'est tout* », d'autant que « *c'est bien d'échanger avec ses voisins, ça ne peut que t'enrichir* ». Il a donc été d'autant plus « *déçu* » et blessé lorsqu'Isabelle a adressé des critiques sur l'atelier Coupe du monde « *dans [s]on dos* » (Will, échange Whats'app).

Au moment de l'enquête, Wilfried vit chez sa mère (Nadine, ancienne salariée de la ville de Saint-Denis, Cf. ci-dessous). Après avoir mené différents « *petits boulots* » (gardiennage, éboueur), il est aujourd'hui au RSA et mène son activité artistique en auto-entrepreneur. Il est

---

<sup>51</sup> Même s'il déclare n'y résider désormais que par intermittence et fréquenter moins le quartier (« *Je suis plus un petit jeune, je zone pas. Je sors sur Paris, ou on va chez les uns les autres* »).

en outre fortement impliqué dans la vie du quartier *via* la Maison Jaune (participation aux réunions publiques, organisation d'anniversaires de jeunes du quartier, organisation d'un barbecue de quartier, prévu pour juin 2019, organisation de sessions de révisions du bac à la Maison jaune durant le mois de juin, etc.). Par sa disponibilité et son ancrage local, il a été une personne ressource pour mener cette enquête, me fournissant les contacts de plusieurs habitants (notamment Armand, Rayan et Nadine).

## Ibrahim

Ibrahim est né et a grandi à Saint-Denis. Il est le troisième d'une fratrie de huit enfants, et ses parents, agent d'entretien et « *agent de restauration* », sont originaires de Côte-d'Ivoire. Il a 24 ans au moment de l'enquête et vit entre chez ses parents (qui résident sur l'îlot 8 depuis 1999, après avoir habité dans la cité Bel Air au Franc-Moisin) et Abidjan, où habitent sa femme et sa fille. En réunion publique comme en entretien, il se présente comme « *jeune actif, habitant de l'îlot 8* », se posant ainsi en exemple vivant de son discours qui se veut anti-fataliste :

Lorsqu'on est [naît ?] dans une cité etc., **il faut se battre** ; c'est vrai que c'est plus difficile parce qu'avec tous les coups durs que vous encaissez ou quoi que ce soit c'est plus difficile, mais c'est pas pour autant que ça doit être une phrase pour dire « Mon avenir est foutu » ; non, **il faut se battre** ! Comme disait l'adage, celui qui ne combat pas a déjà perdu, donc **il faut se battre**. (Ibrahim)

Après avoir obtenu un BTS de comptabilité, il a décroché un DCG (diplôme de comptabilité générale, équivalent à un Bac +3) et travaille depuis 2017. Ibrahim est en outre très impliqué dans la ville de Saint-Denis. Il est en effet « *conseiller développement à Plaine Commune* » (la communauté d'agglomérations) depuis 2015. Depuis presque deux ans, il est aussi trésorier d'une association cherchant à promouvoir « *l'image de Saint-Denis en positif* », à contre-courant de l'image médiatique montrant la ville comme dangereuse ; et vice-président d'une association de boxe sportive, qui propose des cours trois fois par semaine au Franc-Moisin. Il est aussi engagé en politique, puisqu'il participe aux réunions de campagne d'un parti de gauche pour les élections européennes 2019.

Ses différents engagements sur la ville de Saint-Denis ne lui ont pas permis de s'impliquer dans le projet Maison Jaune. Il participe toutefois aux réunions publiques, n'hésitant jamais à donner son avis, et encourageant les habitants à « *dialoguer avec les jeunes* », convaincu que, dans une ville où la part de moins de moins de 20 ans est importante, « *la jeunesse [...] doit être un peu prioritaire, on doit donner un peu de temps à la jeunesse, parce [...] qu'on n'en donne pas assez* ».

Alors qu'il constate qu'« *au niveau de la dalle, y'a plus cet échange, y'a plus cette cohésion qu'on a connue ; ça a vraiment changé* », Ibrahim maintient des relations de voisinage avec ses voisins d'immeuble. Ils ne s'invitent pas les uns chez les autres, mais font des « *sorties entre voisins* » (concerts, sorties lors de la fête de Saint-Denis, etc.). Par exemple, lors de la Coupe du monde 2018, Ibrahim se rendait avec quelques voisins devant la Basilique ou au parc de la Légion d'Honneur, où des écrans géants avaient été installés. Aussi, chaque année, il

propose aux enfants de son immeuble de les amener au théâtre Gérard Philippe (car il a des places dans le cadre de la fête de la ville).

## Nadine

Ancienne salariée de la ville, Nadine est aujourd'hui à la retraite (depuis janvier 2019). Elle habite sur l'îlot 8 depuis 2002, après avoir vécu dans une «  *cité-dortoir*  » de Saint-Denis (Saussaie-Floréal-Courtille), puis une résidence de centre-ville. Au moment de l'enquête, elle vit seule<sup>52</sup> dans «  *une sorte de loft*  », dans un des immeubles qui donnent sur la rue Blanqui. Son parcours résidentiel est donc marqué par une ascension sociale. Néanmoins, Nadine semble regretter une paupérisation du quartier, menant à un sentiment d'insécurité ambiant, tout en ne voulant pas trop ternir le tableau et en affirmant qu'elle se sent bien dans ce quartier :

C'est compliqué, parce que j'aimerais pas être négative, mais c'est vrai que je trouve que y'a... je sais pas de quelle manière les élus peuvent intervenir, parce que moi en ayant travaillé à la mairie, je me rends bien compte qu'on peut pas faire tout comme ça, en claquant des doigts ; mais c'est de plus en plus sale, et de plus en plus... je vous dis, c'est comportemental.

Même si elle n'est pas «  *branchée*  » par les activités proposées à la Maison Jaune, Nadine voit dans l'action de la Maison Jaune (où son fils Will est bénévole) un apport essentiel pour le quartier et la vie sociale locale, reconnaissant que «  *le travail que Julia fait dans la Maison Jaune, c'est vraiment génial*  ». La Maison Jaune est donc selon elle «  *un lieu qu'il faut respecter : le faire perdurer et le faire respecter*  ». Elle s'y rend quand il y a des réunions publiques (mais pas de manière systématique), des réunions du collectif îlot 8, dont elle suit les activités, ou encore des expositions. Par ailleurs, si elle constate que le trafic de drogues est en effet plus visible qu'avant, Nadine reste assez optimiste sur la vie du quartier, et cherche en tout cas à ne surtout pas stigmatiser les jeunes.

## Isabelle

Isabelle a une soixantaine d'années. Ancienne psychiatre, elle est aujourd'hui retraitée. Elle compte parmi les « anciens » du quartier, puisqu'elle habite l'îlot 8 depuis 1993. Isabelle aime beaucoup «  *[s]a ville*  » et ne compte pas la quitter. Véritable « habitante professionnelle », elle a de multiples engagements et responsabilités à la ville de Saint-Denis. Elle est en outre membre du collectif îlot 8, et participe aux réunions publiques concernant la vie sociale de son quartier. Très soucieuse de savoir quel était le but de mon «  *enquête*  » et craintive à l'idée que sa parole soit citée, elle a refusé de me rencontrer pour un entretien, et je me suis donc contentée d'un appel téléphonique (d'1h30 environ),

Il y a quelques années, Isabelle «  *tenai[t]*  » la Maison Jaune (qui ne s'appelait alors pas ainsi), et donnait des cours de français et alphabétisation à des personnes migrantes. Aujourd'hui, elle se tient à distance de la Maison Jaune, dépréciant d'ailleurs le travail qui y est

---

<sup>52</sup> Avec son fils Will, qui est « à 80% » de son temps à Saint-Denis.

fait : Julia n'a, selon ses dires, pas les épaules pour un tel projet, et il n'y a que « *deux associations ridicules, et des petits satellites parasites* ». Plusieurs personnes sont convaincues qu'elle veut la fermeture la Maison Jaune (Will, Julia) et l'élue du quartier m'a d'ailleurs confiée qu'elle le lui avait écrit dans un mail. Cela transparait effectivement dans certains courriels qu'Isabelle a adressés à l'élue autant que dans son discours. Elle est par exemple la principale source de la rumeur selon laquelle la Maison Jaune abrite le trafic de drogues, le signifiant de manière plus ou moins directe à l'élue : « *[dans ce local], tout n'est pas si rose que vous semblez le croire* ». D'autres arguments ont pu être avancés : le problème du bruit, le fait que la décision sur l'occupation de ce local a été prise « *à l'insu des habitants* », qui avaient imaginé d'autres destinations pour ce dernier (elle cite notamment : une antenne du commissariat, un poste de secours pour les jours de marché, une antenne médicale, une loge gardien pour l'îlot 8, etc.).

Vue comme quelqu'un qui « *n'aime pas les jeunes* » et qui « *a toujours des problèmes [avec eux ?]* » (Armand et Rayan, réunion publique du 05/07/18), Isabelle est aussi très écoutée du bailleur comme des élues et obtient généralement ce qu'elle demande (la condamnation de la porte de son immeuble donnant sur la dalle, le retrait d'un urinoir public à proximité de son immeuble, etc.). « *Elle a le bras long* » (Julia) et sait faire pression. Lors de la Coupe du monde, elle a largement contribué à faire d'un « simple » conflit de cohabitation une affaire publique, mobilisant les élus et le bailleur par ses plaintes, et s'adressant à eux sur un registre politique (parlant notamment au nom « *des gens* », « *des habitants* »).

### Aminata

Aminata a 27 ans. Au moment de l'enquête, elle est en congé maternité, ce qui lui a permis de se rendre pour la première fois à une réunion publique en avril 2019 (où je l'ai rencontrée). Après avoir fait des études de comptabilité (BEP), elle a passé les concours de la fonction publique pour travailler au service des ressources humaines à la mairie de Saint-Denis. Elle vit depuis 2011 sur l'îlot 8, avec son mari (ouvrier dans le bâtiment, d'origine malienne comme elle) et ses cinq enfants (âgés de 4 à 12 ans). Ils vivaient avant dans le 95, dans un appartement du secteur locatif privé. Ainsi donc, même s'ils habitent désormais en centre-ville et dans un appartement plutôt spacieux (sur deux étages, avec une terrasse – sur laquelle ils ne vont pas, de crainte que les enfants ne tombent –), leur trajectoire demeure marquée par un certain déclassement (du locatif privé au locatif social).

Aminata est très préoccupée par la « *dégradation* » de la vie sur la dalle. Elle signale notamment le problème du trafic de drogues et la présence de jeunes qui « *campent* » devant la Maison Jaune (anciennement dans son hall d'immeuble). Particulièrement soucieuse de l'éducation de ses enfants, elle cherche à leur éviter tout contact – même visuel – avec « les jeunes ». C'est d'ailleurs cela qui l'a conduite à ne plus autoriser ses enfants à venir à participer aux ateliers proposés par la Maison Jaune, trouvant la frontière entre la Maison Jaune et le *deal* trop floue et ténue. De manière générale, elle vit cette présence juvénile et la dégradation physique de la dalle comme une marque de déclassement social. D'ailleurs, elle cherche depuis quelques années à déménager, quitte à abandonner les avantages de la vie en centre-ville, pour

une maison avec jardin « *au fin fonds du 77* » ou un logement dans le quartier rénové de La Plaine : « *la priorité, c'est mes enfants* ».

### Rayan

Rayan a 20 ans. Il est étudiant (BTS comptabilité) et habite le quartier depuis 2013. Il est né en Algérie et est arrivé en France quand il avait 6 ans. Il ne vit pas sur l'îlot 8 (mais au-dessus du Carrefour) ; cependant il se rend presque quotidiennement sur la dalle de l'îlot 8, pour voir ses amis du quartier. Avant d'habiter ce quartier, il vivait avec sa grande sœur et ses parents à Carrefour Pleyel, un quartier qu'il trouvait « *trop calme* » et « *pas vivant* ». C'est pour cela qu'il apprécie grandement l'existence de la Maison Jaune, qui propose diverses activités œuvrant à l'animation du quartier. Il a notamment été à l'initiative des ateliers Coupe du monde durant l'été 2018, et voulait organiser le même type d'événement pour diffuser les matchs de la Coupe d'Afrique des Nations (CAN) cette année.

### Armand

Armand a 22 ans. Au moment de l'enquête, il est en recherche d'emploi : il vient d'abandonner la licence de droit qu'il avait débuté en septembre 2018 à la Fac de Saint-Denis. Passionné de football, il passe de nombreuses heures à jouer au foot dans les city-stades de la ville. Avant d'arriver sur l'îlot 8 (en 2008, si ce n'est avant), il habitait à la cité Duclos, à Saint-Denis, dont il garde de mauvais souvenirs (il parle notamment des descentes de policiers, très fréquentes et musclées). C'est pour cela qu'il apprécie tout particulièrement l'îlot 8, où c'est « *tout calme* », et « *bon vivant* ».

### Julia Lopez

Julia a entre 35 et 40 ans, et est née en Colombie. Elle est artiste plasticienne, spécialisée en art contemporain et développement social, et « dirige » actuellement la Maison Jaune (puisque'elle est la présidente de l'association Maison Jaune). Jeune femme « *dynamique* » et « *créative* », elle est appréciée de la grande majorité des habitants et élus interrogés.

Après avoir beaucoup travaillé avec des enfants, sur les liens entre corps et espace public en réalisant des œuvres dans des villes marquées par la violence due à la criminalité organisée, elle commence un travail artistique à Saint-Denis durant l'été 2014, autour d'une « *animation de vacances* », aboutissant à la réalisation d'une fresque participative sur l'îlot 4. Peu de temps après, elle est de nouveau sollicitée par la directrice de quartier, pour le projet « Passage 8 », sur l'îlot 8. Cela débouche ensuite sur le projet « Maison Jaune » ; puis, après deux ans de négociations, à l'ouverture de ce local.

Lors de ses différents projets à Saint-Denis, Julia a été amenée à travailler avec des habitants du quartier et notamment des enfants (ponctuellement, lors d'ateliers, et de manière plus régulière en proposant des activités au centre de loisirs et à l'école primaire se trouvant juste au pied de la dalle). Ceci fait d'elle une « *personne de terrain* » incontestable (Natalia Castro), puisqu'elle connaît de nombreux habitants, de différentes générations. De plus ses

projets reposent sur une première phase de « récolte » d'informations auprès des habitants, ce qui donne à ces initiatives une réelle assise locale, puisqu'ils répondent à des besoins et envies des habitants interrogés. Julia est donc à bien des égards une « *force vive* » (Natalia Castro) pour le développement de la vie sociale sur l'îlot 8.

### Natalia Castro

Natalia Castro a « *la trentaine* ». Originnaire de Colombie, elle est en France depuis 11 ans et a récemment obtenu la nationalité française. Après des études de sociologie (Master) dans une université parisienne, elle a enchaîné sur un Master de géographie « Ingénierie de l'aménagement et du développement local » dans cette même université. Ses masters ont été l'occasion de faire deux stages à la Maison de la Vie associative de Saint-Denis (MVA), où elle travaille maintenant. Elle était agent de développement local du quartier centre-ville (depuis 2014) ; mais son statut a évolué au moment de la Coupe du monde, puisqu'elle est devenue directrice de quartier (Grand centre-ville) en juin 2018, poste qu'elle occupe jusqu'à présent.

Elle s'est beaucoup investie pour obtenir l'ouverture de la Maison Jaune (2014-2016), ceci débordant d'ailleurs sa mission d'agent de développement local (« *j'étais très impliquée, je pense que ça allait au-delà du professionnel* »). Ensuite, Natalia Castro a été, pendant près de deux ans, en charge de toute la partie administrative de la Maison Jaune (jusqu'à ce que se constitue l'association Maison Jaune, permettant de déléguer cette part administrative aux membres officiels de l'association). Malgré les petites tensions qu'elle peut avoir avec Julia, elle cherche à valoriser et soutenir son travail, et à retisser les liens entre ville et Maison Jaune (qui se sont un peu distendus depuis que la Maison Jaune est passée association, désengageant ainsi la ville).

### Jaklin Pavilla

Jaklin Pavilla a une cinquantaine d'années et habite depuis 35 ans à Saint-Denis, à la cité Jacques Duclos. Elle est première adjointe au maire de Saint-Denis (Parti Communiste), et déléguée en charge des « *solidarités et du développement social* » dans le secteur du Grand centre-ville depuis décembre 2016. Elle connaît donc la Maison Jaune depuis ses débuts, et cherche à soutenir et défendre cette démarche (notamment auprès de PCH, où elle est vice-présidente).

Après avoir fait une formation de sténodactylo (BEP), elle a commencé à travailler avec ce diplôme, tout en s'occupant de ses enfants. Quelques années plus tard, elle reprend des études et obtient un Master d'ethnopsychiatrie à Paris 8 en 2005, ce qui n'a pas été facile mais qui « *[l]'aide beaucoup en politique* », notamment lors de conflits ou débats.

Jaklin Pavilla est arrivée en mairie en 2008, quand le maire lui a confié « *la vie associative, la question de la mémoire, et les personnes âgées* ». Elle vient plutôt du « *monde associatif* » que du « *monde politique* », ce qui se ressent d'ailleurs dans sa posture et sa vision des choses. Jaklin a beaucoup travaillé dans le milieu associatif : elle a longtemps été

permanente à l'Aumônerie Antilles-Guyane, pour « *l'accueil de [s]es compatriotes* », puis salarié au service national de la Pastorale des Migrants où elle était directrice-adjointe jusqu'il y a peu. Elle a aussi beaucoup œuvré pour la vie sociale de son quartier, quand ses enfants étaient plus jeunes : elle a créé une association antillaise de soutien scolaire « Donnons-nous la main » (qui existe encore et fêtera ses 30 ans) à la cité Jacques Duclos, animait un « club d'enfants » (Action Catholique des Enfants<sup>53</sup>), et participait à l'organisation de la fête du quartier « Bonjour Voisin ».

Au moment de l'« affaire Coupe du monde », « *harcelée* » par Isabelle, Jaklin Pavilla a vite cherché à faire se rencontrer les différents acteurs, pour porter le conflit sur la scène publique et sur un registre politique. Consciente des difficultés de cohabitation qu'il peut y avoir entre « jeunes » et « anciens », elle note cependant que « *c'est la vie* » et cherche donc à renouer un dialogue entre ces groupes.

---

<sup>53</sup> L'ACE (Action Catholique des Enfants) accueille des enfants de 6 à 15 ans, « *quels que soient leur culture, leur milieu social, leur religion* », pour qu'ils « *expérimentent une vie basée sur des valeurs humaines et chrétiennes qui leur permet de se construire et de devenir acteurs et citoyens* » (site de l'ACE : <http://www.ace.asso.fr/>).